



Histoires Montmartroises

DES MÊMES AUTEURS

A L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

Lili, modèle. Roman de Montmartre, par ANDRÉ WARNOD. Illustrations de l'auteur.

L'Étonnante Vie du colonel Jack, par DANIEL DE FOE. Traduction de MAURICE DEKOBRA. Deux bois originaux de DARAGNÈS.

Sammy, volontaire américain. Nombreuses illustrations de l'auteur, par MAURICE DEKOBRA.

Les Mémoires de Rat de Cave, ou du Cambriolage considéré comme un des Beaux-Arts, par MAURICE DEKOBRA. Illustrations de E. SAUNIER.

Le Voyage sentimental de Lord Littlebird, par MAURICE DEKOBRA. Illustrations par MARTIN.

Le Massacre des Innocents, par ALFRED MACHARD et POULBOT, avec 47 dessins inédits de POULBOT.

Les Gosses dans les Ruines, par GSELL et POULBOT. Avec 50 dessins inédits de POULBOT.

Le Chant de l'Équipage, par PIERRE MAC ORLAN. Illustrations de GUS BOFA.

La Fin..., par PIERRE MAC ORLAN. Illustrations de l'auteur.

CHEZ ALBIN MICHEL

Les Croix de Bois, par ROLAND DORGELÈS.

CHEZ FAYARD

Scènes de la vie de Montmartre, par FRANCIS CARCO.

CHEZ FASQUELLE

Signaux à l'ennemi, par G. LE PAWLOWSKI.

EN PRÉPARATION

Les Veillées du " Lapin Agile ". Préface de FRANCIS CARCO. Couverture par DELAW.

Le Cabaret de la belle femme, par R. DORGELÈS.

La Découverte de la France, par G. DELAW. Ouvrage de grand luxe.

Le Gentleman burlesque, par MAURICE DEKOBRA.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

25 exemplaires sur papier hollande numérotés à la presse de 1 à 25.

(Sept de ces exemplaires, — les numéros 1 à 7, — n'ont pas été mis dans le commerce.)



Histoires Montmartroises

RACONTÉES

PAR

DIX MONTMARTROIS

TEXTES DE

G. DE PAWLOWSKI, FRANCIS CARCO, MAURICE DEKOBRA, GEORGES DELAW, ROLAND DORGELÈS, JEANNE LANDRE, PIERRE MAC ORLAN, POULBOT, ANDRÉ SALMON, ANDRÉ WARNOD

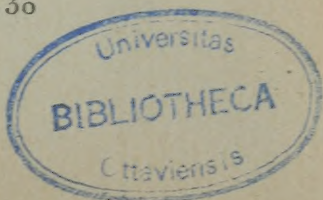
PARIS

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

3o, rue de Provence, 3o

—

1919



MONTMARTRE

PAR G. DE PAWLOWSKI



G. de Pawlowski
Par lui-même.

MONTMARTRE

La dame est à Montmartre : s'esgarda la valée,
Vist la cité de Paris...
Et d'une part et d'autre mainte vigne plantée.

LI ROMANS DE BERTE AUS GRANS PIÉS.
(La reine Pédauque du temps où Berthe filait.)

Montmartre — j'allais écrire *Montmertre* — est bien mort ; j'entends le Montmartre d'autrefois. Il est mort, lapidé par les bourgeois qui ont enseveli son cadavre sous une montagne de pierre à cinq étages. Montmartre est mort, un peu à la manière de Bacchus, et ceci n'a rien qui puisse nous surprendre, car cette colline sacrée était vouée jadis au dieu du vin que les Grecs appelaient Dyonisios. Des vignes couvraient la Butte et s'étendaient au loin dans la plaine vers les hauteurs d'Argenteuil et de Montmorency. Un temple élevé au dieu du vin sur le versant de la colline portait l'inscription antique : « *Dyonisio rustico eleuthero* (A Bacchus *campagnard* et *libérateur*). Mais l'Église est venue et, bien avant d'avoir construit le Sacré-Cœur, elle transforma

déjà la légende. Dyonisios, perdant la tête sous l'influence du vin, mais la conservant tout de même, fut baptisé *saint Denis* portant son chef respecté, et les deux adjectifs de l'inscription antique devinrent deux compagnons du martyr : saint Rustique et saint Eleuthère. La vigne seule survécut au culte de Bacchus ; pour piller les crus fameux de Montmartre, les Bretons, les Bourguignons, les Anglais et même les Béarnais s'avancèrent jusqu'aux portes de la capitale.

Montmartre, avec ses champs de blé, ses moulins et ses vignes, c'était le lieu de plaisir des habitants de Paris, l'endroit où s'édifiaient des guinguettes et des bals, la campagne où l'on allait se promener pour son plaisir. Ces plaisirs n'étaient pas toujours des plus raffinés, mais que les actuels noctambules se rassurent : le spirituel Henri IV, lorsqu'il allait à Montmartre, ne montrait pas beaucoup plus d'esprit qu'eux-mêmes. Venu sur la Butte pour jouir du point de vue, lorsqu'il fut roi de France, il s'amusa à contempler Paris entre ses jambes et cria : « Que je vois de nids de c..... » Son fou Gallet se baissa à son tour, regarda de même et s'exclama : « Sire, je vois le Louvre ! » On trouva cela charmant. Henri IV avait mieux, il est vrai, dans l'Abbaye de Montmartre : la charmante Marie de Beauvillé qu'il ne quitta que pour s'avancer trop au nord de Saint-Denis, sur la route d'Estrées.....

* * *

Quel est le phrénologiste qui nous expliquera jamais la signification des bosses de ces cerveaux du monde que sont les grandes villes ? C'est par l'histoire de leurs collines que l'on pourrait dégager la psychologie des plus grandes capitales. Rome, c'est l'idée civique menaçant du Capitole la tragique taupinière impériale du Palatin. Paris, c'est tout d'abord la colline aristotélique : la Montagne Sainte-Geneviève où s'accroche la Sorbonne, c'est la bosse de la Science qui mène le monde, mais Paris, avec cette bosse unique, n'eût pas été Paris ; il lui fallait la bosse de l'esprit et de la gaieté, il lui fallait Montmartre. Interrogez un étranger, vous verrez que c'est encore cette bosse-là qui se voit de plus loin. Déjà dans le Jura, c'est à peine si l'on distingue le Mont-Blanc ; Montmartre, au contraire, se voit des antipodes. C'est que les montagnes ont toujours été le symbole des esprits élevés, mais, tandis que les hauts sommets sont réservés aux génies inaccessibles, les petites collines appartiennent à la vie courante ; elles ne servent point de nid aux aigles, mais aux colombes. Vous me direz bien qu'au pied des colombiers il y a toujours des poules, mais cela n'est point fait pour effaroucher Montmartre.

Montmartre, bosse de l'Esprit, a connu toutes es fantaisies de l'esprit et ses manifestations les plus opposées. Dans ses vignes consacrées à Bacchus, s'élevèrent des chapelles et des lieux de pèlerinage. Un saint y devint même fort en faveur : c'était saint Raboni qui avait le don de *rabonir* les maris pour la plus grande joie de certaines épouses parisiennes. Ce fut dans l'église Saint-Pierre qu'Ignace de Loyola comprit sa vocation et, depuis toujours, les cultes chrétiens et païens se livrèrent de curieuses batailles sur la Butte. Ils s'y battirent même à coups de pierres et, lorsque le Sacré-Cœur eut été édifié en remerciements de notre défaite de 1870, le Conseil municipal décida d'élever à ses côtés un réservoir d'eau *en style turc*, à moins toutefois que le Sacré-Cœur ne préférât faire les frais d'un réservoir en style papal, ce qu'il fit. Ce réservoir du reste fut ensuite d'une merveilleuse commodité pour organiser chaque année l'embrasement du Sacré-Cœur en l'honneur du 14 juillet : les feux de Bengale s'allumaient bien sur le réservoir de la Ville, mais c'était le Sacré-Cœur qui rougissait et Montmartre s'enthousiasmait de sa ferveur républicaine. Un seul témoin gênant, c'était le pauvre chevalier de la Barre, « martyr de l'Église » et délégué par le Conseil municipal pour surveiller les miracles qui, de temps en temps, égayaient la façade de la

Basilique. Pour en finir, le Sacré-Cœur masqua d'une palissade son ennemi de bronze ; c'est pour cela qu'il habite maintenant une petite guérite.

Au surplus, cela n'est pas un des aspects les moins curieux de Montmartre que la petite rue consacrée aux bondieuseries et qui conduit à la Basilique. On se croirait à Lorette ou à Lourdes. Parfois cependant la concurrence devient aigre entre marchands de statuettes bénies reconnues par l'Église et simples trafiquants laïques.

— Pourquoi, demandait un jour devant nous une vieille dame respectable à une pieuse marchande, pourquoi vendez-vous trois francs cinquante votre statuette, tandis que ce marchand au panier m'offre la même pour trente sous ?

— Parce que la mienne est bénite, répondit sévèrement la pieuse marchande.

L'infortuné camelot eut un geste d'impuissance : que pouvait-il contre l'Église patiente et éternelle ? Il se détourna, découragé, non sans avoir émis cette observation juste malgré sa rudesse :

— Et mon c... est-il béni ?

Jamais les artistes libres ne pourront s'entendre avec leurs sacrés voisins de la Butte.

Ils ne s'entendent pas davantage avec le petit bourgeois qui habite les toutes petites rues provinciales du vieux village montmartrois. Ils s'entendent encore moins avec les fêtards venus d'un

peu partout qui envahissent parfois les ruelles silencieuses. C'est que Montmartre est un petit monde à part, fait de toutes les exagérations de la vie silencieuse comme de la vie bruyante, c'est un petit monde où toutes les passions se heurtent et se contredisent. Montmartre, c'est l'esprit de Paris contradictoire et subtil, fait de tous les enthousiasmes et de toutes les rêveries intellectuelles.

* * *

Quand je dis que le vieux Montmartre est mort, ce n'est pas sans une certaine tristesse, car il me semble que cette mort vieillit terriblement ceux de ma génération. Nous vivons, sans y prendre garde, à un tournant de l'Histoire dont un poteau charitable du Touring-Club devrait nous signaler l'importance. Parfois il me faut un rude effort de mémoire pour évoquer le Paris de mon enfance ; il me semble que j'ai lu tout cela quelque part et que mes souvenirs datent de Philippe-Auguste. J'ai connu, étant enfant, un Paris pavé de gros blocs de grès qui secouaient les roues en fer de tous les véhicules ; j'ai connu les cris des petits marchands, les premiers becs de gaz à papillons de nuit, les dernières lampes Carcel, les omnibus à chevaux avec une impériale où accédaient les seuls équilibristes, les

tramways, également à chevaux, dénommés encore *chemins de fer américains* ; j'ai cueilli des fleurs sauvages dans les talus du chemin de fer de Ceinture mal protégés par des treillages ; j'ai connu le *Chalet suisse* qui, en haut d'une verte prairie, prolongeait la petite gare Saint-Lazare jusqu'à la rue de Rome ; j'ai assisté au terrifiant essai du premier tramway à vapeur qui, venu du Trocadéro, contournait le bassin de la place Pigalle et s'en fut pour toujours, à la demande des braves bourgeois de Montmartre qui avaient vu tous les chevaux, devenus fous, se réfugier dans les boutiques. C'était le temps où l'eau était encore à la disposition des habitants dans la cour de chaque immeuble et où les salles de bains se rendaient à domicile, pompeusement transportées par de robustes Auvergnats, au grand émoi de tout un quartier qui savait que des gens fortunés allaient enfin prendre un bain.

Pour un enfant, cependant, le Paris d'alors avait bien des avantages. C'est ainsi que le pont de la gare des Batignolles avait ses murs de tôle percés de trous par des balles de fusil ; il y avait des trous pour tous les âges, pour toutes les tailles, et, quand on grandissait, on changeait de trous pour voir passer les trains.

Il y avait aussi l'Hôtel de Ville incendié, les Tuileries en ruines, la Cour des Comptes où l'on

chassait le lapin dans les hautes herbes ; c'était beaucoup plus amusant que les monuments d'aujourd'hui.

Mais rien ne valait Montmartre avec ses petits chemins de fer à crémaillère qui, sans se lasser, apportaient les matériaux du Sacré-Cœur et rapportaient les déblais des puits insondables que l'on creusait alors, pour découvrir sans doute les vérités divines avant d'élever la Basilique.

A vrai dire, ce Montmartre-là appartenait encore au passé avec ses terrains vagues, ses ruelles provinciales bordées de pauvres maisons banlieusardes enfouies dans des jardins que l'absence de soins rendait touffus : rue de l'Abreuvoir on était à mille lieues de Paris. On distinguait encore nettement le noyau central de Montmartre, le très vieux petit village groupé autour de l'église Saint-Pierre comme au mont Saint-Michel. Et, tout autour, c'était la verdoyante banlieue de Montmartre et, ensuite, toujours comme au mont Saint-Michel, la mer de terrains vagues séparant la petite cité du reste du monde. Et la ressemblance était d'autant plus frappante que, dans cette mer éloignée, les poissons, eux non plus, ne manquaient pas. Il y en avait des bancs du côté de Clichy et de Saint-Ouen que les navigateurs, connaissant la région, évitaient avec soin. Cela formait à Montmartre

trois zones bien définies : le Capitole bourgeois habité comme de coutume par ses vigilants gardiens, la couronne fleurie de jardins où logeaient les artistes, et la troisième zone, un peu louche, de la plaine. Au surplus, cette troisième zone n'était pas sans utilité : elle permettait aux artistes d'avoir sous la main des modèles pittoresques comme on n'en trouvait pas toujours au marché officiel de la place Pigalle qui n'offrait guère aux clients que Dieu le Père, la Vierge et des enfants Jésus. Il ne faut pas oublier que jadis ce fut une étrange bande de mauvais sujets du roi de Thune, bohémiens, montreurs d'ours, rois errants et belles tireuses d'horoscopes, qui colonisa le village voisin de la Chapelle, au grand dam de l'évêque de Paris qui les excommunia. C'était, paraît-il, les plus beaux types d'hommes et de femmes que l'on pût rêver. Même avec des rouflaquettes, ils ne sont pas encore trop mal aujourd'hui pour poser les *Steinlen*.

Montmartre, évidemment, n'était plus alors ce qu'il avait été jadis ; c'était déjà un quartier annexé, mais enfin c'était encore le Montmartre d'autrefois. Le très vieux Montmartre, mes grands-parents, qui avaient un pied-à-terre à Paris, « rue Fontaine-Saint-Georges », l'avaient connu. Il se trouvait de l'autre côté de la Barrière Blanche, en dehors des limites de l'octroi. Déjà la rue Fontaine-Saint-Georges avait un petit air

de campagne : ce n'était que des villas entourées de jardins qui faisaient suite aux folies de la Chaussée d'Antin, de la Tour d'Auvergne ou de la rue Blanche ; mais, après la barrière, avec Montmartre, commençait la vraie campagne. Il y avait bien, sur le boulevard extérieur, de vieilles masures en plâtras, des guinguettes, des bals : celui de la Boule Noire, moins terrifiant, il est vrai, que le lointain Chapeau Rouge. Mais au delà, sur les flancs de la colline, commençaient tout de suite les vignes et les champs de blé qui s'étageaient jusqu'aux Moulins qui couronnaient la Butte.

La Barrière Blanche, une des premières, connut les honneurs d'un petit omnibus cahotique qui la reliait à l'Odéon. Elle n'avait, pour tout prestige, que le lourd monument carré de l'octroi de style gréco-Louis-Philippe, mais c'est par là que l'on partait volontiers en excursion pour aller contempler la vue de Paris.

Montmartre, ce fut aussi un point stratégique redoutable que les Polytechniciens défendirent courageusement en 1814 et que les Communards fortifièrent ensuite avec un esprit militaire moins apprécié en 71. La Commune représente du reste une des périodes les plus sombres de l'histoire de Montmartre. Certains survivants peuvent encore en parler, ne serait-ce que son maire actuel, qui, en 71, après avoir tiré sur les Ver-

saillais par les fenêtres de l'ancienne mairie, s'enfuit par une maison voisine et ne dut son salut qu'à un baquet d'eau qui lui permit de laver ses mains noires de poudre.

Que de tragiques souvenirs la paisible place Pigalle conserva de la même époque ! Combien de gens furent fusillés sur les marches qui entouraient son bassin ! Les façades des maisons voisines en conservèrent les traces jusqu'à ces temps derniers. On ne prévoyait guère à ce moment-là les bombes de gothas chez Dufayel et l'obus de Bertha du passage de l'Élysée des Beaux-Arts.

* * *

Le Montmartre de notre jeunesse s'était déjà beaucoup transformé.

Certes les ateliers et les paisibles demeures d'artistes restaient en majorité, mais les seuls cafés notoires étaient celui de la place Blanche et la Nouvelle Athènes, place Pigalle. Les cinémas et les caboulots modernes n'avaient pas encore expulsé de leurs demeures les Puvis de Chavannes, les Henner, les Cormon, les Gérôme et les Carrière du Boulevard extérieur.

Le vieux Moulin Rouge, si caractéristique avec sa salle de bal en bois et son grand jardin, venait de s'ouvrir et avait pris à la rive gauche ses

anciens quadrilles de Clodoches. L'étonnamment maigre Valentin le désossé, sévère et correct comme un employé des pompes funèbres, propre frère, du reste, d'un notaire des plus estimés de la région parisienne, dirigeait avec dignité les évolutions savantes de Grille d'Égout et de la Goulue immortalisées par le crayon de Legrand, et de la petite Avril, plus fine et mieux dans le genre de Toulouse-Lautrec. Un public de petits employés et d'ouvrières, venu là pour danser, s'extasiait devant les innombrables dessous de ces dames qui ressemblaient à de véritables magasins de lingerie ambulants. Et quelle stupéfaction lorsque toutes ces belles dentelles s'écrasaient délibérément sur un plancher tapissé de mégots, dans un grand écart final !

Le public du Moulin Rouge était lettré ; j'en veux pour preuve, non pas seulement les étudiants et les esthètes qui philosophaient avec un apparent mépris du quadrille dans les fauteuils de paille du jardin, mais ce fait surtout que les danses étaient affichées devant l'orchestre en caractères qu'il fallait lire. Au Moulin de la Galette, au contraire, l'instruction étant moins obligatoire, c'était le chef d'orchestre qui hurlait « la Polka, la Valse ou le Quadrille » pour que chacun sût à quoi s'en tenir. Les gens qui venaient là pour danser supportaient difficilement l'intrusion de curieux accourus simplement pour les

voir. De là, bien souvent, des rixes qui bousculaient les saladiers de vin chaud aux yeux de citron sur les tables de la galerie circulaire, et qui se terminaient généralement dans la rue Lepic transformée en champ clos. Au Moulin Rouge, les mêmes querelles se vidaient dans l'avenue Rachel ; on était plus près du cimetière.

Au reste les excursionnistes venus pour faire du bruit à Montmartre préféraient se rendre au *Divan Japonais* où l'excellent Habrekorn s'efforçait, dans la mesure du possible, de ne montrer que des artistes et des pièces capables de déchaîner dans la salle un infernal boucan, accompagné de sifflements et de cris d'animaux qui donnaient une illusion parfaite du Paradis Terrestre. Les contrôleurs étaient chargés de l'entrée et une brigade d'agents de la sortie. Pourquoi le Gouvernement plus tard refusa-t-il toujours de donner l'Odéon à Habrekorn ? Lui seul eût été capable de le réveiller. Je me souviens, étant étudiant, d'avoir donné une pièce de théâtre au *Divan Japonais* ; cela s'appelait *Pas de Scandale* et était d'un humour que j'espérais discret. Pendant de longues semaines je n'entendis parler de rien, lorsqu'un jour, remontant la rue des Martyrs, je croisai une cinquantaine d'hommes sandwiches loqueteux portant de grandes affiches où se lisaient en caractères énormes ces simples mots :

« Cocu *ou la Femme de M. Duveau* ». Au quarante-huitième homme sandwich, mon attention fut attirée par le nom de l'auteur. Si l'on en croyait la majorité des lettres qui le composaient, c'était indiscutablement le mien!

J'étais encore à l'âge des fortes émotions ; je me vis perdu, déshonoré à tout jamais et je cherchai immédiatement quel pays inconnu de l'Afrique ou de l'Amérique du Sud pourrait désormais abriter ma honte. Un violent effort me porta au *Divan Japonais* où Habrekorn, pendant une demi-heure, me tint des propos que j'ai entendus souvent depuis dans la bouche des honnêtes commerçants qui vendent des couteaux à couper le verre, la faïence et la porcelaine, dans les rues barrées. Il s'agissait de l'avenir commercial de sa maison, de la faillite qu'entraînerait un changement d'affiche ; il me dépeignit avec émotion la misère de pauvres artistes qui, jetés sur le pavé, ne pourraient plus le lendemain allaiter leurs maigres enfants. Et, tout doucement, il me repoussa vers la pente fatale de la rue des Martyrs, ahuri, mais tenant en mains un splendide billet de loge pour le soir même. Je vins seul, naturellement, et, pendant deux heures, il me fut impossible de comprendre si les gens riaient, sifflaient ou applaudissaient : mes oreilles bourdonnaient, je ne comprenais rien à la pièce ; je me souviens seulement d'un bourgeois stupide qui se

promenait à quatre pattes sur la scène avec sa bonne pour lui expliquer la nouvelle marche en usage dans l'armée. Quand la femme jalouse du bourgeois stupide fit son entrée, il me fut impossible d'en supporter davantage et je m'en fus. Ce supplice dura plus d'un mois, jusqu'au jour où, convoqué par la Société des Auteurs, je fus requis d'avoir à percevoir mes droits : ils se montaient à trente-deux francs. On m'expliqua, en effet, que j'avais une trentaine de collaborateurs : le personnel du théâtre à peu près au complet, le directeur en tête. Ce fut, je crois, à ce moment-là que je renonçai définitivement au théâtre.

* * *

Les temps modernes de Montmartre commencent avec l'installation, boulevard Rochechouart, de Rodolphe Salis, seigneur de Chatnoirville-en-Vexin. Bien que le collège Rollin eût remplacé les anciens abattoirs, ce côté de Montmartre restait encore assez mal fréquenté. Le *Bal de l'Élysée-Montmartre* n'attirait pas que des employés et des petites ouvrières et, devant son aquarium, de terribles batailles de squales se livraient bien souvent.

Le mélodramatique *Théâtre Montmartre*, lui non plus, n'attirait une clientèle de luxe que dans ses avant-scènes, et le reste de la salle était com-

posé d'afficionados qui venaient juger la valeur des coups de couteau ou des coups d'épée dans les drames historiques que l'on représentait. Il est vrai que leur fureur vengeresse se tournait le plus souvent contre le traître du mélo qu'on attendait à la sortie pour venger les mauvais traitements qu'il avait infligés à la pauvre orpheline. Les grands seigneurs, eux non plus, n'étaient pas exempts de ces guets-apens, bien qu'il fût plus difficile de les reconnaître à la sortie. Parfois ainsi le théâtre Montmartre évoquait les souvenirs du château de Blois, mais c'était là, il faut bien le dire, le seul point de ressemblance.

Ce fut sur ce front oriental de Montmartre que Salis construisit l'imprenable forteresse littéraire du *Chat noir.* Les débuts furent même tragiques, si l'on en croit une série de dessins vengeurs de Willette qui, pendant des années, évoquèrent le spectre d'un garçon de café hantant les nuits du seigneur de Chatnoirville, qui l'aurait tué à coups de table. Dès que son commerce de lettres devint plus prospère, Salis abandonna cette auberge du crime au chansonnier Aristide Bruant, pour venir s'installer dans le luxueux hôtel de la rue de Laval. Je dis *rue de Laval*, car plus tard, pendant des années, les habitants protestèrent au moyen d'énormes affiches contre le nouveau nom de *Victor Massé* que la municipalité leur imposait.

Bruant, comme poète, avait un très grand talent devant lequel son sosie François Coppée s'inclinait lui-même. Le genre seul de sa maison paraissait nouveau : il consistait à accueillir par des injures les clients qui osaient frapper trois coups aux volets clos pour entrer, mais au fond ce n'était autre chose, à bien prendre, que l'ancienne façon de faire des fous qui, à la cour, disaient leurs vérités même aux souverains. Bruant était le fou du bourgeois devenu roi et les vérités qu'il crachait au visage des soireux et des poules de luxe qui s'aventuraient chez lui ne manquaient jamais de psychologie. Et puis chacun, après avoir payé sa rançon, attendait avec impatience l'arrivée des nouveaux venus. Bruant avait un souffre-douleur, un petit chansonnier gringalet qui chantait de temps à autre quand Bruant prenait quelques minutes de repos. Fatigué de servir de cible au terrible Aristide, ce petit gringalet s'avisa plus tard de s'habiller comme Bruant et, chose curieuse, de grossir comme lui : ce fut le Bruyant Alexandre. Mais Bruant garda pour lui le talent. De terribles légendes circulaient naturellement sur le chansonnier : on se montrait, tout en haut de Montmartre, dans un jardin entouré par les vieux murs de l'Abbaye, la maison où il habitait, disait-on, avec des femmes innombrables et des chiens féroces qu'il matait avec un égal cou-

rage ; mais la légende exagérait beaucoup.

On a tout dit sur l'ancien *Chat noir* de la rue de Laval; cet établissement appartient presque en effet à l'histoire de l'Académie, tant par les académiciens présents et futurs qui y venaient que par ses garçons qui en portaient le costume.

Les deux lanternes de Grasset en fer forgé subsistent seules aujourd'hui sur la façade de l'hôtel qu'occupe un marchand de meubles. Une porte, percée à gauche, remplace en partie le grand vitrail de Willette qui tenait toute la façade. Que sont devenues les grandes peintures de Willette qui décoraient la salle et qui furent liquidées à l'hôtel Drouot? Que sont devenues également les ombres de Caran d'Ache et de Rivière qui faisaient, au premier étage, la joie du petit théâtre?

Salis savait recevoir les académiciens et les grands-ducs en tournée ; il avait même dans sa poche quelques rubans ou rosettes de la Légion d'honneur qu'il se mettait, suivant les cas, à la boutonnière, pour rester sur le pied d'égalité avec ses interlocuteurs.

Au premier étage, dans la salle de spectacle, venait le soir une clientèle de luxe pour entendre la voix charmante de Delmet ou les spirituelles boutades du camarade Maurice Donnay. Jules Lemaître, Richepin, tant d'autres fréquentaient ce salon académique.

En bas, dans la salle du café, se tenaient de préférence les littérateurs et les artistes que des insuffisances budgétaires inclinaient volontiers au mépris des manifestations limonado-artistiques du premier. Alphonse Allais, qui pratiquait l'humour bien plus encore pour sa satisfaction personnelle que pour celle des autres, aimait ce café où il pouvait rencontrer chaque soir des provinciaux ébahis qui se risquaient là pour connaître Paris. Lorsque l'un d'eux, pour épater sa province, demandait de quoi écrire avec du papier du *Chat noir*, Allais avait vite fait de repérer l'adresse de la lettre et de consulter le Bottin des départements. C'était ensuite une heure de conversation charmante :

— Mais ne seriez-vous pas, monsieur, un habitant de Trépigny ?

— Comment, vous aussi ?

— Et comment va M. Flavien, le pharmacien ? C'est toujours M. Lebœuf qui est maire ? J'allais souvent à l'hôtel du Commerce...

On se quittait vieux amis. Le plus remarquable c'est qu'Alphonse Allais, avec son air sérieux d'Anglo-Normand, ne faisait jamais cela pour la galerie, mais pour lui-même, le plus naturellement du monde ; il aimait à se venger de la société en dedans.

Le *Chat noir*, en dehors de ses ombres et de ses chansonniers, a laissé une œuvre bien

remarquable : la collection de son journal. Steinlen y dessina des pages entières d'histoires sans paroles. Doës, étrange figure oubliée, composa, lui aussi, de fantastiques dessins qui semblaient inspirés d'Edgard Poe, et tout le monde se souvient encore des plus jolies pages de Willette : *les Monstres de Paris*, où le pauvre Pierrot se cachait de terreur derrière un arbre en voyant passer le redoutable Sarcey (Francisque) ou le terrible critique d'art Roger Mimi. Rodolphe Salis s'était brouillé avec son frère et, comme il avait la crinière et la barbiche rouge à la manière d'un Don Quichotte de Montmartre, le frère de Salis s'en souvint en ouvrant, avenue Trudaine, un établissement qu'il baptisa *l'Ane Rouge*. Le petit Salis faisait de son mieux pour imiter son frère ; il chantait tous les soirs *la Mer* de Jean Richepin, mais, évidemment, cela ne suffisait pas. La maison passa depuis entre des mains plus malheureuses. Un de ses successeurs se pendit et l'excellent homme qui reprit l'affaire se trouva bientôt réduit à faire tourner des tables pour évoquer l'esprit du pendu et lui demander comment il fallait s'y prendre pour sauver l'établissement de la faillite. La réponse ne se fit pas attendre ; la table indiqua un seul moyen possible : héberger gratuitement quelques littérateurs et quelques peintres pour lancer à nouveau l'*Ane Rouge*. Ce fut ainsi que vécurent encore,

assez confortablement, pendant quelque temps, certains littérateurs qui avaient dirigé les dociles réponses de la table. Au surplus, l'auberge mitoyenne du *Clou* faisait à l'*Ane Rouge* une sérieuse concurrence. Le *Clou* avait eu cette idée heureuse d'aménager une grande cave en petite salle souterraine et rien ne pouvait mieux convenir à des littérateurs, à une époque où l'anarchie était justement de mode parce qu'elle mettait la société sens dessus dessous. Ce caveau était décoré, à même la pierre, par des fresques fort curieuses de Steinlen ou de Willette : l'Homme qui la nuit restait le pied pris dans une aiguille, en face de la locomotive flamboyante qui surgissait, était aussi impressionnant que la guillotine au petit jour qui *égayait* un autre coin de la salle.

Sur le côté, quelques tables réunies évoquaient, presque chaque soir, la Sainte Cène.

Un petit garçon à la figure verlainienne présidait silencieusement, entouré de conspirateurs qui l'écoutaient penser : c'était Saint-Georges de Bouhélier, fondateur du naturisme. Personne ne savait au juste ce qu'était le naturisme et peut-être le savait-on moins encore quand on avait lu l'enthousiaste revue publiée par la secte et intitulée *l'Annonciation*. Des esprits superficiels ne saisissaient pas en effet, au premier abord, comment le culte de la véritable nature et de la

sainteté morale pouvait conduire à la glorification de la basse prostitution et faire goûter le charme des ruelles nocturnes avoisinant les grandes gares enfumées. C'est que les esprits superficiels n'ont jamais approfondi les étranges contradictions d'une âme enfantine où l'idéal se heurte à la réalité.

Le naturisme après le naturalisme, allions-nous marcher à quatre pattes? Lorsque Saint-Georges de Bouhélier donna au théâtre de l'Œuvre sa pièce naturiste *la Victoire*, les Barbares lancèrent sur la scène des couronnes tressées avec des carottes et des navets et tout s'acheva dans un vacarme qui fit la joie de Lugné-Poe. Le théâtre de l'Œuvre ne marchait plus très bien, il fallait du scandale : on atteignit ainsi, chose inespérée, la seconde représentation. Regrettons ces temps lointains! Où est, hélas! aujourd'hui, le public qui sifflerait ou applaudirait pour une idée? Où sont ces paladins qui défiaient toute une salle et recevaient sur la tête une avalanche de cartes?

Le théâtre de l'Œuvre appartenait à Montmartre; il voisinait avec le Casino de Paris et communiquait même avec lui quand le Casino de Paris allait jusqu'à la rue Blanche. Son directeur, Lugné-Poë, avait eu la bonne inspiration de faire jouer des pièces hindoues ou norvégiennes dans le mystère d'une obscurité à peu

près complète. Cela diminuait d'une façon appréciable les frais d'éclairage, cela donnait une étrange beauté aux plus vieux décors et, chose plus agréable, cela permettait à toutes les maîtresses d'esthètes, coiffées en bandeaux, de mépriser la toilette. Les fronts intelligents et bombés luisaient seuls dans l'obscurité.

Pendant que la vieille mère France, qui était une remarquable tragédienne, passait la camisole de force au recteur devenu fou, en faisant croire à son ancien nourrisson qu'elle l'habillait comme autrefois, les éclats joyeux d'un quadrille d'Offenbach, transperçant la mince cloison du Casino de Paris, profanaient parfois le religieux silence de la salle. Les esthètes échangeaient de longs regards surchargés de dégoût, puis, au second entr'acte, se faufilaient doucement dans la salle de bal, abandonnant pour le quadrille l'infortuné recteur qui se débattait au fond d'un fjord. Et quand ils se retrouvaient tous, un peu gênés, autour du quadrille, ils expliquaient avec dédain qu'il leur fallait tout voir pour leurs études de mœurs.

Personnellement, je n'ai pas très bien vu *l'Ennemi du Peuple* à la première représentation, Lugné-Poë n'ayant donné que des cartes de figuration aux amis de la maison. Je me souviens seulement que tout le monde était sur la scène, que nous accusâmes véhémentement Lugné-Poë

d'être l'ennemi du peuple ; ce fut évidemment très beau. Mais le grand triomphe ce fut *Ubu-Roi*. Depuis longtemps, dans les ateliers de Montmartre, chacun en savait par cœur des phrases détachées. Il convenait du reste de les prononcer avec l'accent spécial que leur avait donné Jarry. *Ubu* sans l'accent n'est pas *Ubu*. Le jour de la première, le rideau ne se leva pas. Sans se lasser, la musique reprenait toujours le même motif de Claude Terrasse : la marche triomphale d'Ubu. Quand l'impatience fut à son comble et la salle déjà houleuse, le rideau se leva sur un décor représentant à droite et à gauche une forêt et, au milieu du fond, un petit décor de salon avec une cheminée et une pendule. D'un côté s'avança jusqu'à la rampe Gémier, camouflé en père Ubu, avec une grosse tête piriforme en carton, qui dit ce simple mot : *Mer-dre*.

Tout aussitôt, de l'autre côté la mère France roula jusqu'à la rampe et émit cette même idée : *Mer-dre*.

— Mangre, fit doucement Tristan Bernard, conciliant.

Mais Sarcey ne l'entendait pas ainsi ; il se leva, congestionné :

— Je ne tolérerai pas qu'on se moque de moi davantage !

Et il sortit.

Ce fut du délire : Sarcey était vaincu, le triomphe était assuré.

A l'*Auberge du Clou* venait aussi Courteline, mais il méprisait profondément le sous-sol littéraire et se tenait résolument dans la salle du café, *un vrai café,* un café comme les autres où l'on n'était pas embêté par des littérateurs qui viennent à tout bout de champ vous parler de votre talent, de votre génie, voire même vous annoncer que vous êtes le Molière moderne. Au rez-de-chaussée, tout se passait correctement. Il y avait une caissière à la caisse, des garçons que l'on pouvait engueuler quand les bocks avaient des faux cols d'un modèle démesuré, un gérant que l'on pouvait faire comparaître sévèrement, pour lui demander des explications, lorsqu'il n'y avait plus d'allumettes dans le pyrogène ou de la sciure de bois sous les pieds, enfin, quoi ! un vrai café. Là Courteline se sentait en paix chez soi, il pouvait faire sa partie entouré d'un rempart de boursiers dont le seul aspect suffisait à écarter toutes les foutaises littéraires. Pour mieux marquer son désir de réalisme, Courteline apportait même avec lui un robuste phonographe dont le pavillon était bien un peu encombrant, mais Courteline n'avait pas peur des paquets. Tout le monde savait en effet qu'avec ces sacrées femmes qui ont la manie de vouloir tout ranger chez vous, Courteline était contraint dans la vie d'emporter

toujours avec lui, dans une volumineuse serviette, toutes ses œuvres, tous ses manuscrits, tous ses objets personnels, pour avoir la paix. Et puis, nom de Dieu, si cette serviette ne suffisait pas, il lui foutrait une serrure!

Au *Clou* et à l'*Ane Rouge* se rencontraient de farouches esthètes qui, plus tard, s'accommodèrent fort bien de cadres sociaux qu'ils jugeaient alors surannés. Armand Lézy était l'auteur admiré d'une nouvelle couronnée par *l'Écho de Paris* et qui avait pour titre : *Parce qu'elle avait de longs yeux*. Il vécut de ce glorieux début pendant de longues années, puis daigna par la suite s'occuper des vaines contingences qu'apportent les faits-divers à nos grands quotidiens. On admirait Norot pour le mystérieux abri qu'il avait donné, disait-on, à de célèbres anarchistes poursuivis, et personne ne soupçonnait encore son brillant avenir dans l'administration municipale. Léon Paul-Fargue avait produit davantage. En dehors de son très beau livre intitulé *la Rue Lepic*, qui ne parut jamais en raison d'une certaine répugnance que son auteur éprouvait à l'écrire, on connaissait de lui *Tancrède par Tancrède* qui n'avait encore qu'une ligne, mais charmante : « Méchant, disait la petite prostituée rouge ». Et c'était très beau.

On connaissait mieux les œuvres de Jehan Rictus, et son Christ (« Ah ! comme t'es pâle ! Ah !

comme t'es blanc ! ») était déjà populaire. Jehan Rictus voyait grand : il avait pris pour cabinet de toilette la place Pigalle et, lorsque l'aube paraissait, il déposait soigneusement sur un banc sa redingote noire et son chapeau haut-de-forme pour procéder à ses ablutions sous la protection éclairée du grand philanthrope Richard Wallace. Le même Anglais bienfaisant lui servait ensuite son petit déjeuner.

Georges Bottini, trop tôt disparu, savait mieux organiser sa vie. Il avait encore dans le sang tout le soleil d'Italie que son père avait importé de Rome à Paris et ses rêves dépassaient en magnificence tout ce que les Colonna réalisèrent au temps de la Renaissance. Dans son esprit, tout se transformait : son père possédait rue Fontaine de grands magasins qui, par la description qu'il en faisait, rappelaient étrangement le Louvre ou le Bon Marché. On y vendait en effet de tout : de l'horlogerie, du vin, des reconnaissances ; on y coupait même les cheveux, et le plus prodigieux, c'est qu'une organisation supérieure faisait tenir tous ces commerces réunis derrière deux mètres de façade. Bottini possédait tous les secrets de la peinture, ils lui avaient été révélés par un restaurateur de tableaux de la rue Bréda chez qui l'on faisait indifféremment des portraits de famille du dix-septième pour nouveaux riches, des chaises à porteurs Louis XV authentiques

ou des tableaux de maîtres modernes destinés à l'Amérique. De là, du reste, l'étonnant caractère d'art des aquarelles de Bottini qui, repassées au fer chaud ou trempées dans de savants cafés, avaient, malgré leur modernisme, un caractère ancien très séduisant.

Quand les millions lui faisaient défaut pour dîner, Bottini étudiait les plans de l'hôtel qu'il se ferait construire un jour près de l'avenue du Bois, et il connaissait tous les tracas que l'on peut avoir avec des entrepreneurs et des architectes qui n'entendent rien aux choses de l'art.

A vrai dire, la modeste chambre qu'il habitait à Montmartre prenait, grâce à son savoir-faire, de réelles apparences de confort et de luxe. De vieilles toiles d'emballage, habilement peintes, se muaient en lourdes tapisseries ; dans la cheminée brûlait un feu clair emprunté aux vieilles palissades de Montmartre. Un thé fumant avait été préparé sur le bec de gaz de l'escalier. Sur la table, une belle lampe lumineuse étincelait, montée sur un socle ancien de plâtre doré. Cet éclairage entraînait, il est vrai, certaines complications : Bottini avait dû faire les frais d'une grosse lampe en cuivre, exactement semblable à celle qu'un fonctionnaire consciencieux déposait chaque soir dans la lanterne de la rue des Saules qui servait de réverbère. Tous les jours il fallait aller chercher la lampe pleine et la remplacer

par la lampe vide; ce n'était, en somme, pas plus difficile que d'aller chez l'épicier, cela supprimait même tout souci de manutention, mais il fallait évidemment y songer.

Plus tard, Bottini eut un bel atelier dans le maquis bordant la rue Caulaincourt. On se souvient de cet étrange village nègre qui montait jusqu'au Moulin Debray et se terminait par une tour en bois construite par un solitaire avec des matériaux de démolitions. Au coin de la place, qui devint Constantin-Pecqueur, existait encore une guinguette où l'on pouvait jouer, disait l'écriteau, aux *jeux de cochonnet et de Madame.* Manuel Robbe possédait également un atelier dans le maquis, mais, dès qu'il gelait, cet atelier devenait inaccessible en raison des pentes glacées qui en défendaient l'accès, et ses habitants devaient hiverner jusqu'au dégel en vivant de conserves. Peut-être, comme les montagnards, fabriquaient-ils des cure-dents et des chalets en bois pour passer le temps? Manuel Robbe avait bien fait de s'exiler dans le maquis, la vie civilisée ne lui convenait pas; il était mal à l'aise, trop à l'étroit dans la grande ville. Lorsque nous étions camarades de classe au lycée Condorcet, il avait organisé, sur les toits de la rue de Parme, des chasses à courre où l'on démolissait à coups de carabine les infortunées poteries des cheminées voisines qui servaient de gibier. Ces manifesta-

tions royales furent mal comprises des habitants du quartier, elles n'étaient pas non plus sans danger. Comme dans la chasse au chamois, emporté par son élan, Manuel Robbe avait dû franchir une fois, d'un seul bond, un précipice représenté par un puits d'air, et c'est miracle s'il échappa à l'Alpe de zinc homicide. Il préféra sagement descendre ses zincs au rez-de-chaussée dans le maquis et les graver.

Manuel Robbe et Bottini fréquentaient surtout la brasserie Fontaine. C'était un établissement vieillot et triste qu'égayait seulement parfois un vieil habitué : un peintre décorateur d'une force surprenante qui aimait à accrocher ses contradicteurs aux portemanteaux par la patte de leur pantalon ou à dresser le billard sur leur tête pour les inciter à changer de sentiment.

Les *Décadents*, un peu plus haut, étaient beaucoup plus gais. Ornés à profusion de tableaux symbolistes, de toiles d'araignées et de masques japonais, on pouvait y assister, tous les après-midi, à des répétitions mouvementées de nouveaux chanteurs, sous la conduite d'un jeune chef d'orchestre : Louis Ganne, dont on appréciait particulièrement *la Boiteuse* et *Estudiantina*.

Beaucoup plus tard seulement s'ouvrirent, boulevard de Clichy, de nouvelles boîtes. Parmi celles-ci, la plus originale fut certainement *le Néant*.

Boire des verres de bière sur des cercueils, être servis par des croquemorts, voir la figure d'un visiteur se décomposer à vue d'œil sous un jeu de lumière, autant d'attractions bien faites pour égayer des noctambules de passage. Par contre, voir le même spectacle tous les soirs porte évidemment à la neurasthénie. La femme de l'heureux créateur de cet établissement faillit en mourir de chagrin. Pour l'égayer, son mari lui acheta de l'autre côté du boulevard un commerce de fleurs : elle vivrait désormais au milieu des roses, baignée de parfums, l'âme en fête. Les premières commandes ne tardèrent pas à affluer : sur le chemin du cimetière Montmartre, des passants habillés de noir commandaient tous, les larmes aux yeux, de belles couronnes de pensées ou d'immortelles. Ici-bas tout est néant et la pauvre femme comprit qu'elle n'échapperait pas à sa destinée.

* * *

Il faudrait des volumes pour évoquer toutes les figures intéressantes, originales ou curieuses du Vieux Montmartre, tous ses intérieurs d'artistes, ses cantonnements de bohémiens, tous ses moines de la pensée, volontairement retirés de la vie courante, vivant de rêve et d'illusions, s'attachant en un mot aux seules certitudes qui ne meurent point.

Paris est un cerveau merveilleux et divers dont chaque quartier représente une faculté différente de l'esprit.

Je ne veux point méconnaître la sombre mélancolie provinciale des humbles bâtisses des Batignolles ni l'étrange oppression qu'exerce sur elles le cauchemar scientifique moderne d'un chemin de fer démesuré. Mes sympathies vont aussi parfois à cet immense musée des âmes mortes, à cette insondable bibliothèque moyenâgeuse qu'est le Quartier Latin. Mais c'est à Montmartre que mes yeux se sont ouverts, que j'ai appris à regarder, en compagnie de ces voyants que sont les peintres, la merveilleuse féerie qui nous entoure.

Les plus grandes montagnes du monde ne vous laissent souvent, quand on les a gravies, qu'un souvenir déçu ; de la petite Butte sacrée on ne redescend jamais complètement lorsqu'on en a compris le *point de vue*. On peut oublier parfois les fastidieuses leçons de l'érudition, on n'oublie jamais celles du cœur.

G. DE PAWLOWSKI



Dans ce dessin de A. Willette, souvenir d'un dîner montmartrois célèbre, on reconnaît « La Fontaine d'Amour », *le beau monument du sculpteur Derré, qui se dressait naguère dans le square Saint-Pierre, d'où certains pudibonds le firent enlever.*



La rue du Mont-Ce

Dessin de J. Hémard.

BARABIN, QUI BUVAIT...

Par Francis CARCO



FRANCIS CARCO

Par lui-même.

BARABIN, QUI BUVAIT...

Ce n'est pas en plein air, comme le veut aujourd'hui la critique d'art, que Barabin peignait, mais à la lueur d'une bougie, dans une sorte de réduit où, sur la fin de ses jours, Gogaille le tenait enfermé. Gogaille faisait aussi de la peinture. Cependant, il était avant tout marchand de vins, au fond d'une cour, à Montmartre, et son unique désir était de s'enrichir. Barabin et Gogaille fraternisèrent. Le goût de boire et le goût de peindre allant toujours de pair, comme il sied, Barabin ne jura d'abord que par Gogaille, et Gogaille, en homme pratique, en profita pour tenir à toute heure du jour crédit ouvert à Barabin qui trouvait cela plus commode que d'aller quémander, au buffet des salons littéraires, des alcools sans précision.

Ceux que le chand de vins offrait à Barabin se recommandaient de la plus exécrable fantaisie, mais, à Montmartre, la fantaisie est reine et personne ne s'en est jamais plaint.

Donc, Barabin, quand je le connus, peignait à la lumière d'une bougie et profanait celle du jour par une conduite ostentatoire. Que de fois ai-je vu Barabin, serrant une bouteille vide entre ses bras, se rouler au pied des vieux murs! Il restait couché sous la petite pluie de novembre, durant des matinées entières. Puis il se levait. Il secouait ses habits mouillés, cassait sa bouteille contre le mur, se passait une main malpropre sur le visage, s'essuyait la barbe et se perdait dans une étrange contemplation... Je ne sais ce que cette contemplation pouvait lui révéler, mais il descendait aussitôt après chez son ami Gogaille pour en sortir dans un nouvel état d'ivresse.

L'ivresse de Barabin ne saurait être analysée, ici, dans la foule des détails par quoi elle se manifestait, mais on ne pouvait rencontrer Barabin, à quelque instant du jour, sans qu'il fût abominablement saoul. Parfois, il expliquait des choses lointaines à d'invisibles compagnons. Il parlait... Ses gestes désignaient les murs lépreux, témoins de ses navrants excès, les ruelles trop étroites pour lui, les cabanes de plâtre et les jardins humides et noirs qui, bordant les ruelles, élevaient sur un ciel d'hiver des branchages en fagot. C'était toutes ses amours. Ou bien, il s'approchait d'une devanture de bistro et tâchait à découvrir quels mé-

langes de couleur composaient le brun banal de quoi tout était peint. Singulières recherches pour un artiste ! Barabin hochait la tête, se reculait, revenait à la devanture et, découragé, s'éloignait enfin d'elle.

C'était un petit homme de trente ans, dépenaillé, à barbiche jaune et aux cheveux tenus sans soin. Un foulard sale lui entourait le cou. S onchapeau de feutre — qu'il mettait de toutes sortes de manières — portait des taches de boue et de peinture... comme son costume qu'il tenait de Gogaille. Et il vous regardait de ses yeux droits et clairs, sans rien dire. Sa bouche avait un pli bizarre. Hélas ! on a trop pris, de son vivant, Barabin pour un ivrogne. Maintenant qu'il repose à Bagneux — derrière un mur de ce vaste cimetière que l'odeur des fritures infâmes, dont sont friandes les petites gens, encense de l'aube au soir — on peut à peine croire qu'il est mort. Ne va-t-il pas se relever, derrière son mur, brosser ses vêtements pleins de terre et rentrer chez Gogaille ?

J'ai visité le cagibi où il peignait. Un lit de fer, tout démantibulé, meublait la pièce. A droite, une cheminée à la prussienne. Entre le lit et la cheminée, le chevalet du peintre et, dans les coins, des bouteilles vides, de vieilles savates, un os de côtelette, des bou-

chons... Quelle misère ! Sur les murs, tracées au charbon, des images grossières accompagnaient cette inscription :

Prends l'omnibus, crains le Métro.
On ne se soigne jamais trop.

Ces images ont, parait-il, un sens bouffon et chaotique. Ici, l'arrestation du peintre Barabin par la police du XVIIIe arrondissement. Là, des idées de grandeur : Barabin est devenu célèbre. Plus loin, des portraits confus de filles des rues, une impression, en noir avec des touches blêmes, de la gare de l'Est et un palmier. J'avoue que le palmier...

Gogaille, qui m'escortait durant cette visite au cagibi, me dit :

— M. Barabin avait ses idées.

— Ah !

— C'était un garçon si gentil, poursuivit-il avec attendrissement. Bien sûr qu'il buvait parfois un petit coup de trop... Mais le matin je lui apportais son café au lait dans le lit et je lui donnais un peu de rhum. Ah ! le malin... Voilà sa première idée : il renversait la moitié de son déjeuner sur les draps. Et j'avais beau le gronder bien poliment : « Allons, monsieur Barabin ! » que je faisais... Il rigolait. Ah ! ouitche ! Son idée, voyez-vous, c'était de renverser son bol. Naturellement je n'osais trop rien lui dire. Un

talent pareil ! Ensuite, monsieur, il se levait ; il préparait une petite toile... Je lui donnais à boire, puis il allait prendre l'air.

— Déjà saoul ?

— Ce pauvre M. Barabin ! se lamenta Gogaille.

Il eut un mouvement patelin de la tête et reprit :

— Nous l'aimions bien pourtant, à la maison... Et nous avons eu tant d'ennuis, par sa faute ! Ainsi, vers les derniers temps, ma femme, qui ne se méfiait pas, voyait son pétrole disparaître... C'était M. Barabin. Il buvait tout ce qu'il trouvait, le malheureux ! Dame ! cela ne le poussait guère à travailler. Je devais l'enfermer, parfois, pour qu'il prenne un peu de repos... Mais, derrière la porte, il m'appelait : « Gogaille ! eh ! Gogaille, mon vieux !... » N'est-ce pas ? il voulait encore boire. « Non, que je le raisonnais, ce n'est pas bien, monsieur Barabin, de vous mettre dans des états pareils. Travaillez au lieu de boire et nous serons bons amis... » Moi, monsieur, ces plaintes, ça me faisait mal au cœur et je finissais par lui promettre une bonne bouteille, s'il voulait peindre pendant sa nuit.

— Et il peignait la nuit... vraiment ?

— Oui, monsieur.

— Je croyais...

— Ce n'est pas une légende... Pourtant, puisque j'en suis aux idées de M. Barabin, laissez-

moi vous finir. Pour lui, la Nature, ça le faisait se tordre pendant des heures : je l'écoutais. Il toussait beaucoup ensuite... et, quand il avait bien rigolé et bien toussé, il m'expliquait : « Voilà. Tu prends une carte postale. Tu l'agrandis au compas ou à la règle... C'est fait... Tu prends du blanc... Passe-moi le blanc, qu'il demandait... Là ! Y en a qui disent que le ciel est bleu. Il n'est pas bleu, Gogaille.... il est vert et bleu... Donc, pige-moi bien ».

— Et le cubisme ? interrogeai-je.

Gogaille eut un ricanement.

(Le cubisme était alors fort à la mode, chez Émile qui faisait décorer son bistro de fresques inoubliables. Barabin, qui buvait chez Émile, comme il buvait partout où on voulait bien le servir, s'était arrêté un jour devant les cubes de l'établissement. Il avait réfléchi, tout en s'offrant de nombreux petits verres, sur cette curieuse manière de voir les choses et de les peindre, et ne s'était pas prononcé.)

— Le cubisme, énonça Gogaille. (Il rit encore.) Chez moi, ce n'est pas chez Émile, vous comprenez ? Et, même, si M. Barabin s'était mis dans la tête de me faire des cubes et toutes ces bêtises d'histoires, il serait allé peindre ailleurs une fois pour toutes.

Nous sortîmes du cagibi sur ces fortes paroles et je dois à la vérité d'avouer que Gogaille,

avec son tricot à côtes, son vieux pantalon et sa casquette jockey, — qui ne vaut pas celle d'André Salmon, — me fit l'effet d'un homme considérable. Nous traversâmes la cour.

— Venez, me proposa Gogaille.

La maison, où il exerçait sa profession de marchand de vins, était une bicoque à trois étages. Au second se trouvait l'appartement de Gogaille. Nous y arrivâmes, après un grog pris en bas sur le zinc et, pour la première fois, je vis quarante ou cinquante toiles de Barabin.

Pour quiconque aime la peinture, c'est un plaisir immédiat des sens qu'il éprouve devant une œuvre de Barabin. Les blancs y sont appétissants et soutenus, avec cette intraduisible âpreté qui fait penser, parfois, au goût acide d'un fruit vert. Mais la forme, au moment où l'on mord dans ce fruit, est précise. La main le sait. L'esprit en juge. Puis l'âcreté persiste. Ces blancs sont une joie qui mène à la tristesse et, bientôt, à cette sorte d'émotion où l'on perçoit l'affreuse satisfaction de l'exactitude des objets et des choses, dans une fausse lumière. Je ne puis exprimer autrement la sensation de « jour » que j'ai de ce peintre. Certaines aubes d'hiver ont cette égale détresse... Et le ciel, « qui n'est pas bleu », fait ressortir tragiquement, en haut des murs, les arbres squelettiques, les

cheminées, un mince nuage. Je regardais... Des devantures de bar, dans les faubourgs, — ces devantures dont il cherchait le ton, — coupaient net le blanc cru des façades. La porte du bar était fermée. N'avait-on point voulu recevoir Barabin?... On le sentait dehors, arrêté dans la boue du ruisseau... et il avait levé les yeux vers les étages, jusqu'à ces contrevents baissés et ces persiennes,

abris des secrètes luxures,

ces persiennes vertes où, plus que les luxures, sont attirants le spleen d'une chambre humide, l'abandon, la misère froide des « garnis » de banlieue et l'horreur, dans ces chambres, d'un lit de bois brun et d'une cuvette posée par terre.

Je voyais, faisant suite aux *Tableaux Parisiens* de Baudelaire, d'autres façades de plâtre, tout écaillées, d'autres bars à la porte close, des entrées louches, le pavé gras, la luisante lumière dont on ne sait pas l'heure... Il a si tendrement aimé l'alcool! Dans ses rues, l'impression d'une attente obstinée, d'un espoir, d'une souffrance perpétuelle et avide de retenir l'image de son supplice, cette impression domine tout. Elle compose un drame immobile... Et le ciel y apparaît comme au travers des fioles blanches du comptoir où l'on ne veut plus d'un homme ivre.

Gogaille jouissait de mon étonnement.

— Il les faisait à la céruse, me confia-t-il, ses blancs... C'est dommage! Mais, que voulez-vous?... c'était moins cher et il en usait tant!

Je dus prendre sur moi pour écouter cet homme. Son air mielleux m'était étrangement pénible. Enfin, je n'y tins plus.

— Vous savez, dis-je sans plaisanter, qu'il n'est peut-être pas mort.

— Comment ? sursauta Gogaille.

— Et s'il revenait ? insistai-je, malgré moi... Croyez-vous?...

A Bagneux, sa tombe est presque un terrain vague. Il repose, à côté de Bonnot, le bandit, sous la même terre, sous la même herbe qu'on croirait des fortifs. Une allée le sépare de la fosse commune où, chaque jour, s'alignent, au bas d'une tranchée, les cercueils anonymes que l'on recouvre le soir et que l'on sépare des cercueils du lendemain par une barrière de chaux. Paris envoie tant de morts pourrir à Bagneux ! Ils arrivent, portés sur un corbillard étriqué, longent le mur, passent la grille... Un fonctionnaire indique, parmi des avenues, une avenue... Le corbillard s'arrête. C'est un matin maussade et gris. Les camarades cessent de parler. Ils considèrent sans étonnement le cercueil de sapin, les arbres dépouillés,

les tombes, la terre qui colle à leurs chaussures. Puis ils se hâtent vers la guimbarde qui fait le service de la porte d'Orléans au cimetière et qui, dans son perpétuel balancement, évoque je ne sais quelles idées de départ aux courses en province.

Ce sentiment de la province est un des charmes de la peinture de Barabin. Barabin n'avait point appris à peindre et ce don, qu'il sut conduire jusqu'à l'entière possession de son art, de vagues célibataires perdus dans des sous-préfectures l'ont eu comme lui. Ces pauvres gens, bornés et sobres, manquaient d'habileté et ne se saoulaient pas. Est-ce pour cela que leurs naïves peintures ont un si grand air d'indigence? Je reconnais chez Barabin la façon dont M. Dron plantait un arbre ou soignait des persiennes. Quelle minutie ! Et ce touchant amour des perspectives! ce souci de l'exactitude ! Barabin a commencé sans doute de peindre comme M. Dron ou Mlle Zélie qui n'avaient point de chevalet. Aurait-il fait mieux qu'eux, sans son ivrognerie ? Il n'était pas plus cultivé... Le soir, lorsque Gogaille l'enfermait dans son infecte cagibi, c'est beaucoup plus loin qu'au fond d'une province que le malheureux se trouvait... Mais il ne peignait point pour son plaisir.

J'imagine que, le désir de boire s'étant

réveillé dans son être, il pensait que le plus sûr moyen d'apaiser ce désir était d'obéir à Gogaille. Il prenait un carton, dessinait — d'après une carte postale — un paysage urbain et commençait d'étaler ses couleurs. L'odeur de la peinture, l'humidité du réduit, l'amer tabac qu'il brûlait dans sa pipe entretenaient sa soif déraisonnable... et, petit à petit, confondant son idée fixe de boire et les mille souvenirs de ses ivresses anciennes, il se rappelait la petite pluie qu'il recevait couché dans le ruisseau. Maugréant, il écrasait le blanc aveugle d'une façade, la bâtissait sans rire. Ses souvenirs grinçaient silencieusement en lui. Savait-il bien ce qu'il voulait? Il bâtissait des murs qu'il recouvrait du lent reflet d'un toit d'ardoises et, jusqu'aux lettres de CAFÉ-BAR ou ENTRÉE DE L'HOTEL, il poursuivait une œuvre étrange dont il approchait quelquefois la flamme de sa bougie.

Alors, il rallumait sa pipe éteinte, marchait dans l'étroit espace où il était enfermé, s'asseyait sur le lit et crachait entre ses savates. Allait-il supplier Gogaille de lui ouvrir ou se remettre à peindre ?... Il prenait sa palette. La bougie répandait une lueur fantastique et Barabin préparait le ton d'une devanture... C'était ce brun vulgaire, uni, sans âme. Ah ! le bistro : la vie et l'amour retrouvés ! Il

s'y mettait passionnément et Gogaille, qui n'entendait plus son client marcher, pouvait bien de dehors appuyer une oreille attentive au trou de la serrure. Gogaille n'existait plus...

Mais, au petit matin, lorsque la porte s'ouvrait, qui ne comprendra pas l'envie de plaisanter qu'éprouvait Barabin, en renversant son bol de café au lait sur ses draps?

Quelques années plus tard, des expositions ayant fait de Barabin le grand peintre qu'il est devenu, j'appris à Montmartre que Gogaille, dont les affaires étaient prospères, projetait de se séparer d'une centaine de toiles qu'il possédait encore de son ancien ami. Cela nous parut singulier. Il avait vendu tant de toiles, et jusqu'aux moins heureuses, de Barabin que le lot, auquel on faisait allusion devant moi, me surprit. Ce soir-là, nous parlâmes beaucoup de Barabin, sous la lampe du père Frédé. Des demoiselles, qui étaient des Muses de poètes pauvres, récitaient des vers. De vagues marlous, mélangés à la clientèle sympathique de l'endroit, songeaient sans conviction profonde qu'ils auraient pu mener une vie bourgeoise et buvaient du vin corse. O veillées du *Lapin agile* ! La place, que Barabin n'avait point occupée parmi nous, était vide. Pourquoi n'était-il point là, entre ces demoiselles sans linge et ces marlous

désabusés? Je sentais qu'il aurait pu, seul, les unir par un sentiment plus fort que l'amour ou que l'habitude. Mais non. Barabin n'avait jamais été là, ne serait jamais là, ni nulle part. J'en ressentis une peine immense. Pourtant, nous ne l'aurions pas — même ivre-mort — chassé de ce lieu de délices. Il aurait pu s'étendre sur un banc, avec ses souliers sales et son chapeau taché de boue et de peinture... Nous l'aurions même secoué pour boire le verre qu'on nous offrait.

Dehors, nous nous remîmes à parler de lui. Son esprit nous guidait à travers les rues désertes, entre les maisons fermées, les boutiques closes et les arbres hérissés sur la lune. Nous descendîmes le versant de la Butte, et c'est alors que, poussés par une bizarre curiosité, nous gagnâmes la cour de Gogaille... Au fond de la cour, dont les dalles luisaient sous nos pas, nous allâmes jusqu'au cagibi du peintre. Une lumière, sous la porte, traçait une raie oblique. Nous frappâmes à la porte.

— Barabin ! cria l'un de nous, qui était ivre.

La raie de lumière s'éteignit.

— Eh ! Barabin ! appela de nouveau celui qui avait crié.

— Quoi ? répondit une voix.

L'autre insista.

— Barabin ! cria-t-il encore.

— Il est déménagé, fit entendre la voix.

Cela nous emplit d'une certaine épouvante.

— Comment ? déménagé ! demanda pourtant un camarade. Il n'est pas mort ?

Je me souvins de ma visite au cagibi, de la question saugrenue que j'avais faite à Gogaille et je heurtai la porte du poing.

— Ouvrez ! dis-je brusquement.

La porte s'ouvrit.

Je ne sais pourquoi, tout d'abord, nous nous attendîmes à voir Barabin nous apparaître. Cela est tout à fait stupide. Ce n'était pas Barabin : ce fut Gogaille.

— Quoi ? nous déclara-t-il. J'aime pas beaucoup les blagues.

— On voudrait boire, avoua l'ivrogne de la bande.

Gogaille eut un grommellement.

— Boire ? Ce n'est pas une heure, bougonna-t-il.

Mais, conduit par l'appétit du gain, il rentra dans le cagibi pour allumer sa bougie et je découvris, au désordre du lit et de la pièce, que si Barabin pouvait être quelque part, c'était dans cet endroit sinistre. Sur le chevalet se trouvait un carton. Je m'avançai. Gogaille me reconnut.

— Restez dehors ! m'ordonna-t-il.

Je ne l'avais point encore vu dans cet état. Il

était pâle et amaigri. Ses vêtements, qu'il avait repris au mort, l'habillaient de façon burlesque.

— Dehors ?

— Oui, dehors, répéta-t-il avec emportement. N'entrez point ici. Je ne veux pas.

Mais il était trop tard et, malgré Gogaille qui se précipita sur nous, j'arrivai jusqu'au chevalet. Gogaille était ivre. Nous dûmes lui arracher la bougie des mains, le jeter par terre et le maintenir. Sur le carton... une rue de faubourg, avec la devanture fermée d'un marchand de vins, des persiennes vertes, un ciel « qui n'était pas bleu »... je vis une peinture, encore fraîche, que je reconnaissais.

C'est ainsi que furent découvertes la supercherie à laquelle se livrait Gogaille et la provenance de cette quantité de faux Barabin que les amateurs se disputaient comme des merveilles. J'en demeurai stupide... A nos pieds, victime de la combinaison, Gogaille appelait son ami Barabin de la même voix sans doute que celui-ci devait avoir pour le supplier d'ouvrir la porte et de lui passer un vieux fond de bouteille, par pitié.

FRANCIS CARCO



ÉLÉGANCES MONTMARTROIS

Dessin de Maurice Dumont.



« MON DIEU ! COMME IL EST BEAU ! »

Dessin de André Warnod.



LE FAUX MONTMARTRE :

CELUI DES BARS DE NUIT ET DE LA N

Dessin de Weiluc.

LA GIRL AUX MAINS FINES

PAR MAURICE DEKOBRA



Maurice Dekobra

Par lui-même.

LA GIRL AUX MAINS FINES

Il était quatre heures du matin. Le crépuscule teintait d'ors pâles le flanc de la Tiare géante que la Butte arbore comme une couronne de pierre. Les arbres du boulevard extérieur montraient leurs feuilles nouvelles dans la splendeur silencieuse de cette aurore printanière. C'était une belle nuit de mai qui mourait sur Montmartre en folie.

Au-dessus du *Rat mort*, la baie vitrée d'un petit atelier était ouverte et deux hommes, accoudés, regardaient le va-et-vient des voitures qui emportaient les noctambules. On entendait, du côté de l'*Abbaye de Thélème*, les harmonies étouffées d'un orchestre qui jouait ses derniers tangos. Parfois un rire tintait, saccadé, comme l'appel d'une poupée mécanique. Des femmes, drapées de manteaux frêles, piétinaient le trottoir et piaillaient avant de s'envoler vers la chambre d'hôtel, refuge anonyme des oiselles nocturnes. Les deux amis, du haut de leur obser-

vatoire, s'intéressaient au bavardage des vendeuses de frissons. L'un s'appelait Cyprien Florizel. Il était peintre et chef d'école. Il avait créé le Saccadisme ou l'expression de la couleur par la saccade rythmée : c'est-à-dire qu'il fallait, pour comprendre ses compositions, se placer devant ses toiles et sautiller sans arrêt, à la cadence 55 du métronome. Cette audacieuse innovation lui avait valu deux adeptes. Malheureusement, ses deux élèves et admirateurs n'avaient pu se livrer longtemps au culte nouveau de la Saccade rythmée. L'un avait été interné à l'asile de Bicêtre ; l'autre était mort de la danse de Saint-Guy.

Quoi qu'il en fût, Florizel, dit Floflo dans les cénacles montmartrois et les milieux « rapins », avait connu son heure de notoriété. Il était grand, maigre et rasé. Il ressemblait à un ascète ; mais un ascète jovial, un ascète en rupture de banc d'œuvre. Quand on le comparait à saint François d'Assise marchant sur les eaux, il répondait, irrévérent : « Merci pour la Congrégation ! J'ai essayé un soir de traverser à pied sec le bassin des Tuileries... Je me suis f.... dans la flotte et j'en suis sorti comme une serviette-éponge ».

Peintre, graveur, caricaturiste, joyeux drille, optimiste endurci, bohémien congénital et maitre ès mystifications, il synthétisait l'Homme de la Butte à l'Age des Tavernes, que les historiens

du XXII[e] siècle décriront dans leurs doctes mémoires. Son camarade et confident se nommait Cabillot. C'était un vieux chansonnier du *Cabaret des Affreux*, la boîte à la mode de la place Blanche.

— Dire que j'ai une esquisse à commencer cet après-midi, et que je n'aurai pas de modèle, gémit Florizel en cognant le fourneau de sa pipe contre la barre d'appui. La petite Glouglou m'a envoyé un bleu. La môme Timbale vient d'accoucher d'un macaque — ça l'apprendra à jouer avec un membre de l'Institut — et Salsifis a la rougeole!

— Comment! Toi, Floflo, embarrassé pour si peu! s'écria Cabillot... Donne-moi une cifelle et un bouquet de violettes. Avec ça, je te pêche un modèle en cinq minutes.

Le chansonnier eut bientôt fait de prendre les violettes de Parme qui s'étiolaient dans une vasque sèche, de les nouer à un fil et d'attacher ce fil au bout d'un long pinceau. Il laissa descendre les fleurs au niveau de la porte d'entrée du *Rat mort* et dit à Florizel :

— Là, mon vieux... Vise les crevettes qui sortent et, quand tu en verras une qui te botte, pousse-moi le coude.

Ils guettèrent le départ des soupeuses et échangèrent leurs impressions.

— Tiens... celle-là... qu'est-ce que tu en penses?

— Non, elle a les hanches en coin de rue et le derrière en biseau.

— Et celle-ci?

— Non... Ah! regarde le chapeau rouge... Pas mal. Vas-y!

Cabillot effleura de ses violettes le visage de la femme.

Celle-ci, étonnée, leva la tête. Dans l'éclairage blafard du restaurant, son visage parut, ridé, fardé, faisandé.

Elle sourit et tendit la main. Cabillot releva vivement sa ligne, ce pendant que Florizel déçu s'écriait :

— Veux-tu cacher ça, punaise!

— Bas les pattes! On n'aime pas les poires blettes, ajouta Cabillot, la main en porte-voix.

La vieille grue proféra des injures, haussa les épaules et s'éloigna, furieuse. Après quelques autres essais malheureux, Florizel attira tout à coup l'attention de Cabillot sur une jeune femme emmitouflée d'hermine et qui semblait attendre une voiture.

— Et celle-là!... Jolie, hein?... Mais dépêche-toi donc de lancer ta gaule, bougre de gnaf! Tu vas rater la plus belle occasion.

Cabillot agita les fleurs. La femme à l'hermine remarqua la danse des fleurs dans l'espace et parut s'en amuser. Cabillot continua sa

pantomime. Florizel fit de grands gestes. Alors la jeune femme saisit les fleurs que Cabillot lui abandonna de bonne grâce et elle voulut bien écouter l'appel de Florizel.

— Monte donc, gosse de luxe! Monte nous dire merci. Chiche!

— Chiche! répondit-elle en riant.

— Allez-y! Deux étages et demi, porte à gauche. Je descends avec ma lanterne.

Quelques instants après, la femme à l'hermine entrait dans l'atelier. Florizel lui fit les honneurs de son studio et l'invita à se débarrasser de sa fourrure et de sa toque. Elle y consentit et déclara, avec un délicieux accent :

— Je m'appelle Gladys, et vous?

— Je me nomme Florizel, Floflo pour les habitués. Je suis marchand de couleurs, prolétaire conscient, éleveur de poissons rouges et dompteur de paradoxes. Ça te va?

— *All right!* Moi je suis *girl.*

Cabillot offrit une cigarette à Gladys et dit :

— Je m'en doutais. Il me semble te reconnaître. Est-ce que tu ne danses pas avec la troupe des *Cocktail Girls* à la Cigale?

Gladys eut un sourire énigmatique. Elle s'installa dans les coussins et répondit :

— Ça se pourrait bien.

Florizel observait attentivement le visage de la danseuse. La pâleur mauve de l'aurore, qui

pénétrait par la baie vitrée, idéalisait le halo blond cendré de ses cheveux en désordre, tandis que la lumière discrète de la lampe orangée avivait la fraicheur de sa carnation. L'harmonie du tableau l'intéressait. La joliesse frêle de la *girl* aux mains fines le séduisait déjà.

— Alors vous êtes peintre, fit-elle en regardant les murs... Elles sont drôles, vos *pictures*... J'aime justement les *pictures* originales. Ou avez-vous peint ce lac blanc avec des nénufars jaunes dessus? Du côté de Versailles?

— Veux-tu te taire! dit Cabillot scandalisé. C'est une nature morte.

— Une *nétcheur* morte!! Oh!

— Tu n'as pas reconnu deux œufs sur le plat avec du lard?

— Est-ce possible!

La *girl* bondit, légère, regarda la toile de plus près et se tourna vers Cabillot :

— Très curieux, remarqua-t-elle simplement... Je prenais le *bacon* pour un soleil couchant. C'est stupide de ma part... Vous me pardonnez, monsieur le Marchand de Couleurs?

Florizel eut un grand éclat de rire et répliqua :

— Mais oui, *girl* toute petite, je te pardonne. Assieds-toi là. Nous allons causer.

Pendant que Gladys se blottissait de nouveau dans ses coussins, Florizel prit Cabillot par les

épaules et, tout en le poussant vers la porte, il murmura, cordial :

— Écoute, vieux, laisse-moi seul... Elle m'intéresse. Tu veux?

Cabillot hocha la tète d'un air entendu et serra la main du peintre.

— A demain soir, Floflo... pour le zanzi chez Sarigue.

Il sortit.

Florizel rentra dans l'atelier. Gladys n'avait pas bougé. Elle portait une robe bleu Nattier qui habillait très simplement la sveltesse de sa taille souple. Ses pieds étaient menus dans les souliers de daim gris. Son visage souriait sous les cheveux décoiffés. Ses yeux clairs, maquillés sans excès, s'illuminaient de lueurs mutines. Elle était provocante et, pourtant, elle n'incitait point aux privautés trop cavalières. Florizel l'avait senti à tel point qu'il avait dû se forcer pour la tutoyer, selon son habitude. Maintenant qu'il était seul en face d'elle, il n'avait nul désir d'être grivois dans ses gestes, ni familier dans ses propos.

— *Well?* fit Gladys en martelant de son poing mignon le coussin sous sa tête... Vous êtes changé en statue silencieuse, mister Floflo? Si j'ai accepté votre invitation, à l'improviste, c'est parce que je suis une *girl* curieuse et aussi parce que j'aime les choses pas organisées d'avance... J'ai trouvé splendidement rigolo ces violettes qui

tombaient du ciel et j'ai voulu savoir ce qu'il y avait à l'autre bout de la corde... Alors je suis montée. Mais voilà que je trouve un garçon taciturne qui me laisse causer au travers de mon chapeau et qui me regarde avec des yeux blancs comme des cachets d'aspirine... Seriez-vous le Gentleman qui Dort?

Floflo s'était approché de Gladys. Il lui prit les deux mains et, très doucement, il lui demanda :

— Gladys, voulez-vous poser pour moi? Puisque le hasard m'a donné le plus ravissant bibelot que peintre pût rêver, consentiriez-vous à revenir dans cet atelier pour que je fisse de vous une esquisse ou deux, ou trois peut-être?

— Vous trouvez donc le bibelot à votre goût, monsieur Floflo ?

— Totalement, milady de quatre sous! Voyons, racontez-moi un peu votre vadrouille de cette nuit.

— Oh ! très compliqué, vous savez !... Une de ces vadrouilles comme ils n'en ont pas à Liverpool, ma ville de naissance. J'ai d'abord pris quelques *drinks* avec un gentleman usagé qui m'admire respectueusement. Et puis, vers minuit j'ai laissé tomber cette vieille boutique de curiosités pour me rencontrer avec une petite gigolo, sans le moindre capacité amoureux d'ailleurs, mais qui me dédie des galantises en vers... Moi, j'adore les vers français à cause

de la rime qui endort si agréablement... Entendre ces ritournelles harmonieuses qui finissent la même chose, quand on est un peu zigzag, c'est retrouver le Paradis Perdu, ne pensez-vous pas ?...

— Où avez-vous appris le français, Gladys? C'est très amusant de vous écouter.

— J'ai lu beaucoup de belles romances françaises. Par exemple, *les Trois Moustiquaires*.

— Mousquetaires !

— Oui. Je confonds toujours, parce que papa était sergent à l'armée des Indes et me parlait souvent des moustiques. Et puis je viens chaque année en tournée dans les music-halls de Paris... Alors, peu à peu, on se familiarise avec le langage... Et puis j'oublie les flirts. Moi j'adore le flirt avec les Français. Ils s'emballent tout de suite et ils demandent avec précipitation la chose impossible... Alors il faut les refroidir gentiment. C'est un sport très amusant, vous savez !

Vers cinq heures, Gladys se leva et déclara qu'elle allait se reposer. Elle habitait dans un hôtel modeste de la rue Bergère. Elle promit à Florizel de venir poser après le déjeuner.

— Voulez-vous me donner votre carte de visite, monsieur Floflo ? demanda-t-elle en rassemblant ses fourrures.

Florizel n'était pas riche de bristols gravés. Il fouilla ses poches, embarrassé.

— Non ! Pas le petit bout de carton... Je vou-

lais dire les violettes qui tout à l'heure dansaient dans le crépuscule.

Cette pensée charmante troubla le peintre. Il lui remit les fleurs fanées et baisa silencieusement le creux de sa main douce. Elle partit.

Dans l'atelier, éclairé maintenant par la lueur du matin, la fumée des cigarettes dessinait des vagues céruléennes. Florizel se coucha sur le sofa et trouva, entre deux coussins, un mouchoir très petit, orné d'un G brodé. Il le prit. Il en respira le parfum ; il ferma les yeux et chercha le nom de cette essence inconnue... Mais qu'importait le nom ! Le parfum de la femme qui hante nos pensées n'est-il pas la plus mystérieuse des fragrances ? Son ambre ne nous semble-t-il pas plus royal ? Sa rose ne nous charme-t-elle pas plus que tous les sortilèges réunis des roses d'Ispahan ?

Florizel inhalait à petits coups l'effluve oublié. Il fixait dans sa vision intérieure l'ovale joli du visage disparu. Puis, tout à coup, il se dressa, ralluma sa pipe éteinte et pensa :

« Floflo, tu n'es qu'une grande gourde et cette *girl* n'est qu'une petite grue comme les autres ! »

Il s'efforça de chasser de sa mémoire jusqu'au souvenir de cette visite et il se leva brusquement. Il alla vers la fenêtre et, avant de tirer le rideau, il regarda la place. En bas de la maison, une fille en cheveux titubait, le chignon sur l'oreille, le

parapluie sous le bras. Avec tendresse, elle enlaça le réverbère, elle tourna vers le ciel sa hure framboisée et beugla dans le soleil levant les paroles de *Fascination,* valse lente :

Je t'ai rencontré simplement
Et tu n'as rien fait pour chercher à me plaire...

. . . .

Le lendemain soir, chez la mère Sarigue, rue Lepic, Florizel retrouva son ami Cabillot.

— Eh bien ! fit aussitôt le chansonnier. Et Gladys ? J'espère que tu l'as magistralement immolée sur l'autel de Vénus !

— Erreur, mon petit, répondit Florizel. Elle a posé hier et cet après-midi. J'ai commencé une esquisse dont je ne suis pas mécontent. Et voilà tout.

— Non ! Je ne te reconnais plus ! Tu joues les pères nobles, à présent, auprès des Cocktail Girls ? Prends garde ! Ta concierge va te faire donner congé.

— Tu peux plaisanter, vieux singe. Mais d'après ce que j'ai appris de sa vie et de son passé, Gladys me paraît être une brave petite gosse qui mérite qu'on la remette dans le bon chemin.

— Sans blague ! Écoutez un peu Floflo, dit l'Archange du *Rat mort* ! Demandez la Résurrection de Gladys ou le Miracle de la place Pigalle !... Paroles et musique de Tolstoï... Non, mais, on

nous a changé notre Floflo. Hier, il levait les mômes! Aujourd'hui, il les relève!

— Plaisante toujours, Cabillot! En attendant, je suis touché par la grâce.

— Allons donc! Gladys ne t'a même pas fait voir le ciel!

— Je m'intéresse pourtant à elle, le plus honnêtement du monde, et si je peux l'empêcher de faire des bêtises dans les boîtes de nuit, je le ferai.

L'accent de Florizel convainquit Cabillot de la sincérité de ses intentions. Il avala d'un trait son vermout et conclut :

— Alors, mon bon Floflo, puisque c'est sérieux, je retire ce que j'ai dit et te souhaite bonne chance dans ton apostolat. En somme, cette petite m'est sympathique aussi et ce serait dommage, en effet, que le ruisseau l'emportât. On te verra ce soir chez Bouscarat?

— Non. Il faut que j'aille prendre des nouvelles de Salsifis. Passe demain à l'atelier.

Il sortit et dîna avec quelques camarades.

Le soir venu, il flâna, la pipe aux dents, par le boulevard de Clichy.

Le soleil s'était couché. Une pénombre violette envahissait le ciel et mettait sur les choses un voile de mystère. C'était l'heure imprécise où les petites courtisanes, peintes pour la bataille nocturne, se faufilent, ombres falotes, sous le feuil-

lage nouveau. C'était l'heure où les yeux carrés les maisons mal famées s'illuminent de concupiscence; où les becs de gaz clignotent, témoins complaisants des orgies imminentes ; où le souffle de la nuit se fait plus tiède encore pour caresser les hommes, ainsi que l'haleine d'une géante salace.

Florizel aimait ces flâneries, parce qu'il était né sur la Butte, parce qu'il avait été nourri de son miel aigre-doux, parce qu'on l'y avait instruit dans le culte de l'Olympe montmartrois, où l'Humour et la Fantaisie trônent sur un nuage de fumée, sous un portique funambulesque dont les chapiteaux et les colonnes sont des bocks et des soucoupes.

Désœuvré, il s'en fut assister à la répétition générale de *Haut les Nains*, la nouvelle revue de la *Lune rousse*, et vers minuit il songea tout à coup qu'il n'avait pas pris de nouvelles de Salsifis.

Il pensa que son amie Tontine soupait parfois au *Scarabée* et il résolut de s'y rendre.

Une foule joyeuse s'entassait dans le bar. Florizel chercha en vain la camarade de Salsifis. Comme il traversait de nouveau la salle pour sortir, il s'étonna des éclats de rire de deux hommes, debout près du comptoir. Il écouta leur conversation, d'abord distraitement. Puis il s'intéressa aux propos qu'ils tenaient.

— C'est tordant, disait l'un. Imagine-toi que Morsch s'est enfermé à clef dans un des cabinets particuliers du premier, pendant que je coupais le contact de la sonnette... Alors, tu comprends, la môme peut sonner! C'est macache pour que le garçon vienne les déranger...

— Il l'a donc dans la peau, la petite *girl*?

— Oui. Depuis qu'il l'a vue au *Rat mort*, il m'a dit : « Elle y passera... »

— C'est-h-une danseuse?... Une Angliche?

— Probable. Elle s'appelle Gladys.

Florizel n'en écouta pas davantage. Il connaissait de vue les deux hommes ; ces individus sans aveu étaient les croquemitaines des courtisanes dans la misère. Il savait le danger que la petite Anglaise courait. Prestement, il escalada les marches et demanda au garçon, sur le palier, quel salon était occupé par Morsch. Le garçon, pressé, désigna le n° 6 et disparut.

Florizel écouta à la porte. Il reconnut la voix de Gladys. Il entendit que l'homme proférait des menaces. Il frappa.

— Fichez-moi la paix! cria une voix rauque, impatientée.

Des pas menus, précipités, des appels au secours s'ensuivirent.

Florizel pensa enfoncer la porte. Il essaya... Elle résistait. Alors il s'avisa d'entrer dans le salon n° 7 qui était vide... Là, ainsi qu'il l'avait

prévu, une porte communiquait avec le 6.

Il tira le verrou. Il poussa l'huis et fit irruption dans la pièce... Morsch, l'Homme au teint olivâtre, était debout, menaçant; Gladys, apeurée, s'était blottie dans le coin, comme une pauvre petite bête traquée.

A l'entrée de Florizel, elle avait poussé un cri de joie et, d'instinct, s'était précipitée vers lui. Morsch voulut empoigner le peintre et le jeter dehors. Mais Florizel, en un tournemain, saisit la salière sur la table garnie, et vivement il jeta le sel et le poivre au visage de l'homme. Aveuglé, il cria, jura, ce pendant que Florizel emmenait Gladys plus morte que vive, fermait la porte à clef et se hâtait dans le couloir.

Deux minutes plus tard, il l'aidait à monter l'escalier de son atelier tout proche et l'étendait, pâle et tremblante encore, sur les coussins du sofa.

Il la réconforta avec une goutte de *brandy* et la prit affectueusement dans ses bras.

— Alors... Gladys? C'est ainsi que nous faisons des expériences sur le flirt?

Elle s'abandonnait comme une enfant à la douceur d'être bercée et protégée par son grand ami le peintre. Elle se faisait toute petite, contre sa poitrine. Elle lui expliqua son aventure. En sortant du théâtre, elle avait été accostée au *Scarabée* par ces trois hommes, dont la mise élé-

gante avait endormi ses soupçons. Ils étaient montés dans le cabinet particulier avec deux autres femmes ; puis, tout à coup, on l'avait laissée seule avec l'un deux. Il avait sur-le-champ manifesté ses intentions. Gladys avait sonné : sans succès... L'homme s'était fâché... Et elle n'osait penser au dénouement du drame si Florizel n'était intervenu.

— Combien vous êtes bon, Floflo *dear*, murmura-t-elle. Et quelle reconnaissance je ressens pour vous. Décidément je crois que vous êtes le chaperon idéal pour les *girls* un peu folles et qui risquent de se brûler les ailes aux lumières de Montmartre !... Floflo, ma chère vieille chose sympathique ! Je vous aime de tout mon cœur...

Elle pleurait doucement. Son visage était enfoui dans l'angle de son bras plié et son corps fluet était secoué de sanglots nerveux. Elle s'abandonnait à la volupté grisante d'une gratitude infinie envers l'homme qui l'avait miraculeusement secourue. Quiconque les eût surpris, renversés tous les deux dans les coussins, serrés l'un contre l'autre, étroitement unis par le lien mystérieux d'une tendresse quasi fraternelle, eût soupçonné quelque récréation libertine.

Et pourtant, Florizel qui, depuis longtemps, avait accoutumé de partager sa couche, sans plus de cérémonies, avec les Bilitis incomprises qui promènent sur la Butte leur insouciance et leur

fatalisme, Florizel, ce soir-là, moins que jamais, n'eût voulu profiter d'une coïncidence heureuse pour imposer à son obligée le paiement de son beau geste. Non point qu'il ne fût attiré par le charme de Gladys, ni qu'il fût insensible au contact de son corps, ni qu'il n'eût désiré baiser longuement ses lèvres harmonieuses ; mais la circonstance ne lui permettait point qu'il risquât un geste malséant, dont l'âme étrange de Gladys se fût peut-être et secrètement offusquée.

Il ne voulait pas s'apercevoir que sa jupe courte ne cachait point la ténuité des bas noirs sur la jambe fine ; non plus qu'il pouvait distinguer un morceau de sa chair, entre la jarretelle et le pantalon de soie crème.

Et puis, il ne lui déplairait pas cette nuit-là de souffrir de la tentation. Tandis que Gladys, ses émotions calmées, s'apaisait dans le refuge de sa tendresse et sommeillait, heureuse, il veillerait, lui l'incorrigible sceptique, lui le Floflo fantaisiste, le Nihiliste sentimental, il veillerait sur elle et ne la prendrait pas.

Elle dormait à présent.

Elle était contre lui comme une petite chose inerte et confiante. Ses lèvres entr'ouvertes esquissaient un sourire et semblaient lui dire les mots silencieux d'un aveu espiègle : « Vous voyez, Floflo cher, je suis là, tout près de vous, toute à votre merci. Mon corps est à vous. Mes mains

serrent les vôtres. S'il vous plaisait d'agir comme les autres hommes, vous le pourriez, à votre guise... Mais je sais bien que vous ne ferez pas le geste libertin qui prélude aux frivolités et que vous ne m'arracherez pas à la quiétude de mon rêve enchanté. Floflo ! Ne boudez pas... Floflo ! ne me désirez plus !... Je vous saurai gré de n'avoir pas taché notre camaraderie, et parce que vous n'aurez pas écarté ma chemisette entre mes jeunes seins qui vous frôlent et vous troublent, je vous garderai dans mon cœur une place que nul homme ne partagera jamais... »

Florizel écoutait le langage de Gladys endormie et comprenait l'exhortation muette que rythmait le mouvement de sa respiration.

« Oui, pensa-t-il en caressant très doucement la tête immobile penchée sur son épaule... Oui, jolie créature fascinante et fantasque, je sais que, tandis que tu dors, innocente, à mon côté, ton sommeil encore est un flirt inavoué. Mais cette fois, n'aie point peur !... Mêle aux miennes tes deux jambes nerveuses ; approche de ma bouche le duvet embaumé de ta chair et laisse tes bras en cercle autour de mon cou... Tu es Gladys, danseuse ; tu es la *girl* mystérieuse que je veux respecter ; et devant tes jarrets souples et tes chevilles déliées, j'abdique mon scepticisme et l'ironie voulue de mon rire faunesque... »

Le peintre s'endormit auprès de la prostituée

et, dans ses rêves incohérents, une question sans cesse surgissait, obsédante : « Pourquoi y a-t-il de petites courtisanes qui auréolent leurs luxures passées comme d'une virginité impavide ? »

. . . .

Quand Florizel se réveilla, Gladys avait disparu.

Étonné, il regarda sa montre. Il était trois heures de l'après-midi. Il manda sa concierge et la tança sévèrement :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé, madame Branchie ? Il fallait monter à midi.

Mme Branchie aimait beaucoup son locataire. Elle s'empressait à le satisfaire et avait à cœur de le bien servir.

— Monsieur, balbutia-t-elle, j'ai pas osé vous sonner, rapport à ce que la p'tite dame m'a dit en descendant : « Quand M. Florizel vous appellera, vous lui-z-y donnerez cette lettre que voici... Alors j'ai attendu que vous m'appeliez. »

Florizel prit l'enveloppe et congédia Mme Branchie.

Une lettre de Gladys ! Une lettre écrite dans l'atelier, sur son propre papier, pendant qu'il dormait ?

Était-ce des reproches qu'elle lui adressait ?

L'étonnement du peintre était grand. Il s'accrut encore quand il eut déchiffré ces lignes :

« My Floflo dear, ce soir à sept heures et demie « un taxi viendra vous chercher de ma part. Je « vous invite à dîner avec moi. Compris, old boy? « Votre petite amie reconnaissante. — GLADYS. »

Florizel lut et relut la lettre. Il n'entendait goutte à cette invitation. Il n'essaya même pas d'éclaircir ce mystère et travailla à une toile ébauchée, pour tromper son impatience. A sept heures et demie, on sonna à la porte de l'atelier. Un chauffeur parut. Il déclara qu'il venait chercher M. Florizel.

— C'est moi, dit le peintre en prenant son chapeau. Je vous suis.

Sa surprise fut vive quand il trouva au bord du trottoir une limousine noire d'un luxe extraordinaire. Il s'y installa et, durant le trajet, se livra à quelques anticipations. Il pensa que Gladys avait un ami très riche et qu'elle avait voulu le faire inviter à dîner par lui. C'était gentil de sa part.

La voiture s'arrêta devant l'Hôtel Ritz. Le chauffeur descendit, salua et dit simplement :

— C'est ici, monsieur... Appartement n° 44.

Florizel supposa que l'ami de Gladys habitait là et il se fit annoncer. Un chasseur le conduisit au premier étage. Florizel entra dans un salon bleu et or, au milieu duquel une petite table se dressait, scintillante de cristaux et parée de

fleurs rares... Mais, détail imprévu, elle ne portait que deux couverts. Florizel ne savait plus que penser, quand, tout à coup, une porte s'ouvrit doucement et Gladys parut.

Le peintre, médusé, la regarda sans parler. La métamorphose le clouait sur place. Ce n'était plus la petite *girl* aux cheveux en désordre ; ce n'était plus la danseuse vêtue simplement ; ce n'était plus la Cocktail Girl maquillée de rouge et de noir... C'était une jeune femme suprêmement gracieuse en sa toilette du soir ; c'était une petite reine enturbannée de brocart blanc ; c'était une Gladys revue et corrigée par le couturier de la rue de la Paix, une Gladys au teint pur et dont la carnation liliale s'adornait de perles en cascades merveilleuses. Seuls, n'avaient point changé ses yeux, ses yeux qui riaient, mutins, ses yeux adorablement bleus, qui savouraient à distance l'étonnement de Florizel.

— *Well!* fit-elle enfin... Qui est-ce qui croit dormir debout? Qui est-ce qui s'imagine tout à coup dans le pays de *Peter Pan*?... C'est Floflo *dear* ! Bonsoir, monsieur mon ami !

La main tendue de Gladys était là devant lui. Avec l'hésitation que ce coup de théâtre excusait, il la prit et la porta à ses lèvres.

— Oh ! pas de chichi, Floflo ! Non ! La carapace a changé, mais Gladys demeure, votre Gladys que vous avez sauvée du loup !

Florizel avait maintenant repris sa liberté d'esprit.

Il s'assit en face de Gladys et la regarda tout son saoul.

Il s'amusait à énumérer devant sa radieuse amie les petits détails de la transformation.

— Le camouflage était-il bon? demanda-t-elle, les doigts serrés sur la corolle d'une orchidée mourante.

— Admirable! s'écria-t-il. Vos lèvres peintes, vos paupières noircies, le négligé voulu de la toilette, tout y était. Vous étiez la Cocktail Girl, des pieds à la tête... Tandis que, à présent, vous êtes... Mais qui êtes-vous donc, ô jolie déesse de la Métempsychose?

— C'est juste. Il est mieux que je m'introduise sérieusement cette fois... Florizel, vous parlez avec miss Gladys Campbell, de Philadelphie, U. S. A... Je ne suis donc pas Anglaise, mais Américaine ; je ne suis donc pas *chorus-girl*, mais une simple jeune fille du monde, et très mal élevée... Voilà.

Le maître d'hôtel l'interrompit. Le dîner commença. Gladys, peu à peu, conta sa vie devant Florizel attentif.

— Alors, dit-elle, je me suis trouvée à vingt-trois ans sans aucune parenté, avec cette vieille relique d'oncle Freddy qui administrait ma fortune et qui me disait : « Glad, je suis trop vieux

pour vous chaperonner dans le monde. Cherchez le mari qui vous plaît et tâchez de ne pas perdre au poker plus que les 15 millions de dollars qui sont votre petit capital... » J'étais complètement libre. Je revins à Paris que j'avais habité, fillette, et je résolus de me familiariser avec la vie réelle... J'étais exciousable, n'est-ce pas, Floflo !... En somme, qu'est-ce que je suis donc, moi ? Une pauvre jeune Américaine trop riche, gâtée par la fortune et toujours satisfaite dans ses caprices. Alors, blasée de tout, je voulus regarder le vice et comprendre ces choses européennes qui sont si diaboliques ! Je fis... Chaque soir, depuis un mois, je flânais sur votre Bioutte Montmartre et j'affectais d'être, comme vous dites, très salée, et très poivrée, et très tout cela, pour causer avec les lamentables créatures qui vivent et meurent de leurs amours choquantes. Ah ! j'ai appris des choses affreuses, Floflo ! J'ai deviné des complications grivoises que jamais le Révérend Mac Bottle, notre précepteur au Smith's College, ne soupçonnera jamais... Et pourtant je ne regrette pas ce pèlerinage, car il m'a permis, par une belle nuit de mai, en levant les yeux vers quelques fleurs miraculeuses, de connaître un homme qui avait du talent dans sa peinture et de la noblesse dans son cœur.

Florizel, confus, protesta. Elle lui serra la main affectueusement et se tut. Le dessert fini, elle fit

servir le café dans un coin du salon, donna une cigarette à Florizel et lui offrit un fauteuil près d'elle.

— Savez-vous, Gladys, fit-il en soupirant, que ce dîner m'attriste?

— Vrai? Et pourquoi?

— Parce que c'est le dénouement d'une belle aventure dont s'agrémentera plus tard mon passé de Montmartrois impénitent. Quand je revivrai par la pensée mon existence de bohème, je n'évoquerai pas sans une grande, sans une véritable émotion, le joli modèle que j'ai pêché, un matin de mai, avec deux sous de violettes au bout de mon pinceau... Je me dirai alors, avec un serrement de cœur, vous savez, avec cette angoisse voluptueuse qui vous pénètre et vous attriste, je me dirai : « Son nom était Gladys ; son sourire était magique. Je l'ai tout de suite chérie et respectée comme une petite sœur. Je lui garde en ma mémoire une place privilégiée et je voudrais qu'elle aussi, là-bas en Amérique, elle eût parfois une pensée amicale pour le marchand de couleurs perché sur le *Rat mort...* »

Gladys ne répondit rien. Enfoncée dans son fauteuil, elle avait écouté Florizel, le cœur battant d'émotion, les yeux embués de larmes discrètes. Tout à coup, elle se leva, comme pour se ressaisir; elle prit une autre cigarette dans son

étui d'or et, posant sa main sur l'épaule du peintre, elle déclara :

— Eh bien, Floflo, votre vœu sera rempli, car là-bas, au pays des gratte-ciel et des banjos, je ne vous oublierai pas. Je me dirai même qu'il est, sur ce Montmartre, dont mes compatriotes rougissent quelquefois de prononcer le nom, je me dirai qu'il est un Français avec qui j'ai dormi, moi, Gladys Campbell, de Philadelphie... Et pourtant je n'en rougirai pas, parce que je me rappellerai que cet homme fut un gentleman, dont je pourrai toujours et en toute circonstance serrer honnêtement et loyalement la main.

. . . .

Cinq mois plus tard, un soir de septembre, Florizel et Cabillot causaient dans l'atelier de la place Pigalle.

Il était huit heures. Mme Branchie monta et remit une lettre et un colis adressés à M. Florizel.

Le peintre décacheta d'abord la lettre, la lut, poussa une exclamation, s'approcha de la fenêtre et la relut encore. Le message portait l'en-tête de la New-York Bank C^o^ L^td^ et était ainsi rédigé :

« Monsieur, nous avons l'honneur de vous
« informer que, selon les instructions de Mme J.
« D. Attwood, née Gladys Campbell, de
« Washington Park, Philadelphia, nous vous

« enverrons le 14 mai de chaque année un chè-
« que de dix mille dollars contre livraison d'un
« tableau signé de vous que nous ferons parve-
« nir à Mme J. D. Attwood, en sa résidence de
« 5e Avenue, New-York. Veuillez agréer, mon-
« sieur, etc. »

Florizel, muet de surprise, tendit la lettre à Cabillot.

Celui-ci la lut et la relut.

— Énorme! conclut-il... Fabuleux! Inouï! Unique! Ébouriffant! Permets-moi de te dire que c'est ce que tu as fait de mieux depuis ta Saccade rythmée!

— Si j'ouvrais le paquet? proposa Florizel.

— Ouvre-le vite.

Il coupa les ficelles, déchira le papier et trouva dans le carton, sur un lit d'ouate, un grand étui de maroquin rouge, marqué à ses initiales. Il en sortit une admirable statuette chryséléphantine de *dancing girl*, au geste mièvre, aux jambes mutines, dressée sur un petit socle de marbre blanc et rose. Des mots étaient gravés sur le marbre. Il les prononça à mi-voix :

PLACE PIGALLE
LE 14 MAI 1911
GLADYS

Et parce qu'il demeurait immobile, silencieux au milieu de l'atelier, comme hanté par un sou-

venir très tendre, comme perdu dans une évocation infiniment douce, Cabillot s'agita sur le canapé et lança un coussin à la tête de son ami.

— Eh bien, Floflo! plaisanta-t-il... Est-ce que tu vas déclamer du Musset ?

Maurice Dekobra



Dessin de A. Willette.

(Le vieux poète montmartrois Émile Goudeau a maintenant, au sommet de la Butte, une petite place qui porte son nom.)



Dessin de A. Willette.

(On retrouve réunis sur ce dessin les noms tous fameux d'artistes montmartrois alors à leurs débuts.)



LA RUE DU MONT-CENIS EN 1

Dessin de Georges Delaw.

TROIS HISTOIRES DE LA-HAUT

Par Georges DELAW



GEORGES DELAW

Par lui-même.

ENTRÉE DANS LA VIE

(SOUVENIRS MONTMARTROIS)

— Si tu veux, me dit Genty, nous allons déjeuner ici.

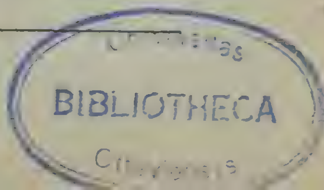
Nous descendions le boulevard de Clichy, en flânochant. Il y avait un ciel léger d'avril, ce ciel léger qui plaisait tant à François Coppée, poète charmant, quoi qu'on en dise, et si vraiment Parisien, et puis, nous nous sentions, ce jour-là, une âme bohème et puérile.

Tandis que nous prenions place dans la gargote quelconque à vingt-trois sous (vingt-trois sous! quand on y pense!) Genty me dit avec un sourire malicieux et jovial :

— C'est ici que j'ai fait mon entrée dans la vie!

— Nous avons tout le temps, lui répondis-je, raconte-moi ton histoire.

— Oh! cela remonte loin, tu sais; ça me reporte au temps où j'arrivais de mon village,



avec le portrait de ma grand'mère sous le bras, dans un carton énorme ; un « fusain » ! *Ma grand'mère filant au rouet* ! et que je venais présenter au vieux Clarinval.



— Tu le connaissais ?

— Non, mais Goberju et Verdazio avaient bien voulu être mes parrains, et m'introduire. Penses-tu que je serais allé seul chez Clarinval ! C'était le bon Dieu pour moi, Clarinval !

— Goberju ? le chef de l'école rectanguliste ?

— Celui-là même, mais, à cette époque-là, il était aussi pompier que toi et moi ; il n'avait pas encore « évolué ». Oh ! il avait du talent !

— Mais comment l'avais-tu connu ?

— Je l'avais rencontré dans mon pays, à Jargeau ; il venait en vacances chez la mère Bouscarolle que tu as connue, avec Poulard, Girondelot et Barnabotte.

— Ah !... Barnabotte ?

— Oui,... qui s'est pendu, l'année dernière, le lendemain du Vernissage.

— Parce qu'on n'avait pas voulu « l'accrocher ».

— Pauvre Barnabotte !

— Et ils faisaient de la peinture, par là ? Je croyais qu'il n'y avait « rien à faire » par là ?

(Ma jeune naïveté ne voyait alors dans la nature que de la peinture !)

— C'est une région intéressante tout de même, répondit Genty, un peu triste, un peu trop vaste avec trop de ciel, et la Loire qui occupe tout le paysage... et la couleur est monotone...

— Alors, un jour, tu as suivi les camarades à Paris ?

— Oui,... avec le portrait de ma grand'mère sous mon bras,... au fusain !

— Il t'a fait une bonne impression, Clarinval ?

— Ma foi, il m'a fait l'impression d'un médecin. Il avait un veston noir avec une rosette ; une petite cravate dure, correcte, des cheveux en paquets, coupés droit derrière l'oreille. Je ne les trouvais pas assez longs... Mais les hallebardes en pano-



plies sur les tentures rouges m'impressionnaient.

— Et le portrait de ta grand'mère?

— Oh! pour cela, Clarinval a été très aimable ; je n'avais qu'à venir à l'atelier comme les autres, c'était entendu...

« C'est ce jour-là que Verdazio et Goberju m'ont offert un déjeuner d'honneur, et c'est ici qu'ils m'ont conduit avec une douzaine de mousquetaires... Les artistes d'alors n'avaient pas encore troqué le grand feutre Louis XIII contre une casquette de lad ; j'avais comme les autres un pantalon à la houzarde...

« C'est curieux, continua Genty, l'endroit n'a pas beaucoup changé ; même le garçon avait une tête dans ce genre-là : une tête d'empereur romain, mais plus maigre ; il n'y a que les mousquetaires qui ont disparu...

« Je vois encore Goberju qui me dit à l'oreille :

« — Le petit qui est en face de toi, avec ses lorgnons, il reçoit quatre cents francs par mois de sa famille.

« Quatre cents francs par mois! Je le regardais avec admiration.

« Et puis, j'étais timide ; la carte me paraissait aussi énigmatique que du chinois. Tous ces plats m'étaient inconnus. Les garçons glissaient avec une rapidité folle entre les tables, en portant dix assiettes en équilibre sur leur bras ; ils poussaient des exclamations singulières :

« — Un Navarin,... c'est deux ! Chaud pour un ! Fini l'aloyau !

« J'étais un peu ahuri.

« Aussi, je prenais prudemment le même plat que mes camarades.

« S'ils prenaient une sardine, je disais :

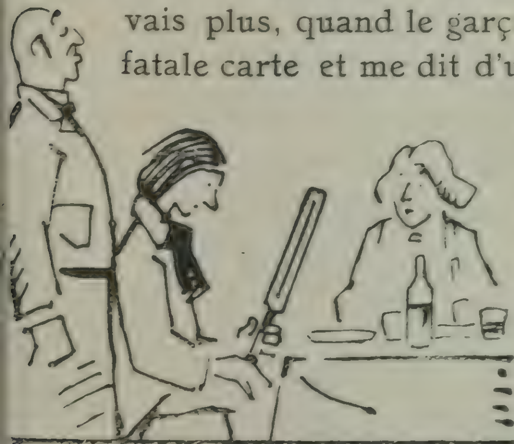
« — Moi aussi !

« S'ils prenaient un potage aux perles du Japon (avec quatre cents francs par mois on peut s'offrir des perles du Japon), je disais :

« — Moi aussi !

« Je mangeai de tout... par timidité ! De la langouste, un bifteck, trois légumes et du fromage !

« J'en avais jusque-là, j'éclatais, je n'en pouvais plus, quand le garçon me présenta la fatale carte et me dit d'un air hautain qui me figeait :



« — Et comme dessert ?

« Tout le monde me regarda.

« J'étais rouge comme une pivoine et je sentis que je ne pourrais jamais avouer que je ne savais pas lire une carte.

« Enfin, à travers un brouillard, j'arrivai à lire ces mots :

« — Châteaubriant aux pommes.

« J'étais sauvé ; j'adorais justement les pommes... en marmelade. Je me dis :

« — Ça doit être très léger, ça fera passer le reste.

« Je répondis donc au garçon, en assurant le plus possible ma voix :

« — Vous me donnerez un châteaubriant aux pommes ».

— Et personne n'est venu à ton secours ?

— Personne !... Goberju m'a dit simplement : « Tu as le nez creux, c'est la spécialité de la maison.

« Alors, tu me vois face à face avec un magnifique morceau de viande saignante épais de deux pouces,... après la langouste, les lentilles, le macaroni et le fromage !

« Et le plus drôle de l'histoire, conclut Genty en éclatant de son rire enfantin, c'est que je l'ai mangé ! »

HISTOIRE DE MONSIEUR B...

PEINTRE ET MARCHAND DE CHARBON

J'ai collectionné à Montmartre quelques originaux (c'est la spécialité du pays), mais le spécimen le plus curieux de ma collection est certainement Monsieur B...

Si je ne le désigne que par cette initiale, c'est parce que, s'il venait à lire ces lignes, il est à ce point modeste que je m'en ferais un ennemi, et je tiens à son amitié.

Il y a eu le douanier Rousseau.

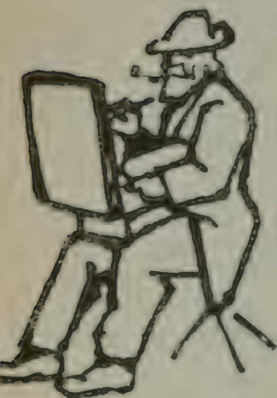
Monsieur B..., lui, est marchand de charbon.

Tout près de sa boutique, il y a une vieille maison pittoresque qui a été certainement l'une des maisons les plus peintes de Paris.

Chaque jour, des gens, armés de chevalets, venaient, en mal de motif, faire le cercle autour de cette précieuse bicoque qui leur procurait enfin un sujet de tableau bon à vendre. Il faudrait un musée vaste comme le Louvre pour

loger les milliers de toiles représentant ce dernier vestige du Montmartre qui s'en va.

Des Scandinaves en lunettes, des rapins de province, des amateurs, des messieurs aux barbes en éventail, vêtus de dolmans, des vieillards coiffés de sombreros et fumant des pipes en terre, enfin les échantillons les plus variés du monde des peintres formaient le cercle devant l'étonnante maison.



Monsieur B..., qui tenait aussi un petit débit de vins, apportait souvent une chaise à un pauvre bougre qui ne pouvait s'offrir le luxe d'un pliant.

Puis, il regardait.

C'est ainsi qu'un jour l'étincelle sacrée crépita sous son crâne; il se dit, comme Velasquez (je crois?) : « Moi aussi, je suis peintre! »

* * *

Monsieur B... est un homme de cinquante ans. Il n'attire l'attention par aucun signe extérieur.

Il porte une casquette, un veston usagé, un pantalon avachi qui tire-bouchonne sur des savates.

Il n'a pas du tout l'air d'un artiste. De taille moyenne, sa figure est croisillée de rides innom-

brables que la poussière du charbon rend plus visibles, qui bifurquent et s'entre-croisent comme, sur la carte d'une région industrielle, les lignes des voies ferrées.



Seulement, ses bons yeux bruns très jeunes éclairent sa face grise d'une belle lumière intelligente.

C'est un homme simple qui traverse la vie avec une palette et un sac de charbon. Il aime sa maison qui est quelque part dans le Cantal, et il aime ses pigeons qui roucoulent dans sa cour et dans son grenier.

Alors, il s'est mis à peindre en secret, pour lui tout seul. Il peint ses pigeons « d'après

nature » et sa chère maison « de mémoire » avec le jardin qui est autour. Son atelier c'est son grenier ; son chevalet, une caisse. J'ai vu sa première « toile ». C'était une plaque de tôle qui servait d'abord à boucher un trou de la toiture. Et sa couleur, c'est du ripolin.

Voici comment il procède : il avait réuni sur cette « toile », si j'ose dire, les trois objets de ses amours.

La maison à gauche, le jardin à droite, mais vu « en plan », comme aurait fait un architecte, et le pigeon aussi grand que la maison, perché à l'angle du jardin.

Ce primitif sans le savoir ne parle pas de tons, ni de valeurs, ni d'atmosphère. Il me dit : « La cheminée n'est pas fameuse, il faut que je la fasse ramoner. Cette fenêtre-ci donne sur la cuisine ». Il ne cherche pas à me faire admirer sa peinture, mais sa maison.

Voici les légumes de son jardin, le puits et les deux arbres à fruits, près de la haie. Il ne me dit pas : « Je suis content du rapport du vert et du gris », il me dit : « Je vais planter des haricots tout le long de la haie ».

Et cependant les tons qu'il a instinctivement choisis sont extrêmement délicats. Ce sont des gris, des bleus, des noirs, des verts très fins.

Si Monsieur B... voulait, il serait le premier peintre d'enseignes de France et du Cantal ; il

aurait continué la tradition des enlumineurs grâce auxquels se sont balancés si longtemps, à la porte des auberges, le Cheval Blanc, le Canon d'Or, le Grand Turc et la Tour d'Auvergne.

Mais Monsieur B... peint pour lui-même, et il ne sait même pas qu'il a du talent.

* * *

Un jour, dans la salle de rédaction d'un magazine à la mode, j'avais mystérieusement glissé à l'oreille du rédacteur en chef : « J'ai découvert un peintre, à Montmartre... Rousseau n'était que douanier, mon peintre, à moi, est... marchand de charbon. » Et je racontai l'histoire de Monsieur B...

L'effet fut immédiat.

— Emparez-vous de lui, me répondit-il; qu'on ne perde pas une seconde, vous allez partir avec les échotiers et les photographes... Il nous faut ce soir la tête du Maître inconnu, de face, de profil, son portrait à quinze ans, en réserviste, en tenue de travail, sa boutique, son arrière-boutique et une douzaine de pigeons. Allez ! il faut que l'illustre B... fasse courir tout Paris dans huit jours...

J'eus toutes les peines du monde à modérer l'enthousiasme du bonhomme.

— C'est que, lui dis-je, il faudrait d'abord

que j'en parle à Monsieur B... Il est possible qu'il ne se prête pas à la combinaison.

Comme je le prévoyais, dès que je parlai de photographier mon ami, sa bonne face poudrerizée d'anthracite se renfrogna.

Il m'opposa avec beaucoup de simplicité le refus le plus formel, et me gourmanda gentiment : j'avais été un indiscret.

Ce n'était pas de la fausse modestie ; il me fit comprendre seulement qu'il désirait qu'on lui « fichât » la paix.

Ce que l'on fit.

* * *

Depuis, Monsieur B... continue à peindre avec amour sa maison, son jardin et ses pigeons.

Peut-être se spécialise-t-il trop dans un genre ? Quand un pigeon est terminé, il en recommence un autre.

— L'œil surtout, dit-il, est difficile !

Mais est-ce une critique ?

Le goût de Monsieur B... pour les pigeons prouve sans l'expliquer que nous sommes le jouet de sympathies occultes.

Monsieur B..., devenu peintre, peint surtout des pigeons ; c'est pourtant un homme simple, un artiste, mais non un intellectuel. Cette ten-

dance est naturelle, il ne cherche pas le goût du public.

Georges d'Espagnat me racontait que, se promenant avec Pissaro, il rencontra un peintre, à l'entrée d'un bois, occupé à peindre un lapin pendu par les pattes.

Les deux amis abordent l'artiste et l'interrogent avec bienveillance.

— Vous êtes peintre-animalier, monsieur? C'est très intéressant.

— C'est-à-dire, répondit l'homme, que je m'occupe surtout du lapin. Cela me suffit ; je gagne bien ma vie. Je peins quelquefois aussi des homards... Je peins des lapins et des homards.

Un peintre appelé Claude consacra son existence à peindre des prunes.

D'autres peignent des crevettes, ou des bouteilles. Celui-ci ne peindra que des pommes de terre en robe de chambre, comme celui-là ne peindra que des « soleils couchants ».

On m'a cité le cas curieux d'un vieillard qui, sans être un professionnel, aimait beaucoup la peinture.

Non seulement il en faisait, mais il en achetait.

Il ne partait jamais en villégiature sans coucher précieusement dans sa valise un perroquet empaillé !

Venait-il à pleuvoir? s'ennuyait-il? Vite, il sortait le perroquet, et le plaçait devant lui ; et il se mettait à peindre : c'était son modèle. On pouvait voir dans son vestibule, dans son salon et dans sa salle à manger, une trentaine d'études du perroquet empaillé qu'il avait rapportées de ses voyages.

Cette attirance d'un objet qui agit sur le cerveau du peintre a quelque chose d'étrange et de déconcertant.

Faut-il y voir le même phénomène magnétique qui conduit la pie à voler des cuillers d'argent, spé-cia-le-ment ? On le retrouve, ce phénomène, chez le collectionneur, l'explorateur, etc. Bombonnel ne tuait que dès lions, la chasse aux alouettes ne l'intéressait pas. Tel explorateur ne s'intéresse qu'au lac Tchad ; tel autre, après maints voyages au Groenland, retourne invinciblement vers le Nord...

* * *

Aussi, ne peut-on critiquer Monsieur B... de peindre des pigeons.

Continue, bon poète en savates, à peindre avec amour ta maison, ton jardin et tes pigeons.

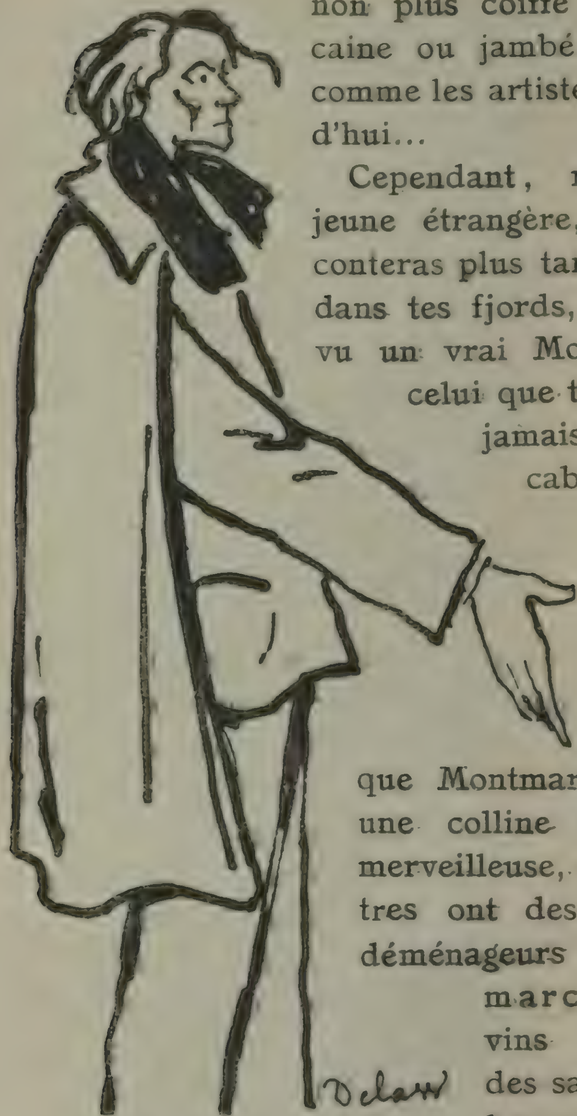
Il fallait Montmartre pour transformer, comme les Enchanteurs, un charbonnier en poète.

Un charbonnier dont la main calleuse hésitait devant une plume pour écrire une fois l'an une lettre de bonne année d'une écriture malhabile, un charbonnier de cinquante ans s'est mis à faire de charmantes images populaires représentant avec sincérité ce que son cœur lui dictait : sa maison, ses pigeons.

L'art très humble et très secret qui avait sommeillé un demi-siècle dans son cerveau de vieux Celte traditionnel, il l'avait exprimé pour lui tout seul, avec une vraie naïveté qui nous console des pasticheurs à la mode.

* * *

Montmartre apparait souvent dans l'imagination des victimes de Murger comme une colline romantique en haut de laquelle se découpe la silhouette ridicule du Rapin drapé dans sa cape. On étonnerait beaucoup la Suédoise sentimentale qui vient écouter au *Lapin agile* l'adolescent malpropre déclamant des vers d'Alfred de Vigny ; on l'étonnerait beaucoup en lui montrant ce petit homme qui passe, tout courbé, un sac de charbon sur la tête ;... on l'étonnerait beaucoup en lui disant : « Celui-là n'est pas dans la tournée des grands-ducs ; il n'a pas de longs cheveux, il n'a pas de cravate flottante comme les artistes de jadis ; il n'est pas



non plus coiffé à l'américaine ou jambé de leggins comme les artistes d'aujourd'hui...

Cependant, regarde-le, jeune étrangère, et tu raconteras plus tard, revenue dans tes fjords, que tu as vu un vrai Montmartrois, celui que tu ne verras jamais dans les cabarets artistiques Tu pourras dire, si l'on te demande ce que c'est que Montmartre : c'est une colline étrange et merveilleuse, où les peintres ont des mains de déménageurs : ils sont marchands de vins et portent des sacs de charbon sur leur dos.

L'OBUS

Vraiment, nous y avons passé quelques soirées bien douces, chez Genty, un peu avant la guerre. Il avait eu l'idée de construire un théâtre de Guignol, dans son charmant petit atelier de la rue des Saules ; mais un Guignol entre camarades, sans aucune idée de réclame ; entre nous, pour nous amuser : Genty, Hémard, Capy, Falké, Mac Orlan, d'autres, nous faisions nos marionnettes nous-mêmes, nos petits décors. Oh ! la pièce du *Moustique* de Hémard et le *Trombone* de Capy ! et qu'il était beau le *Garwell* de Mac Orlan ! et le décor que Genty avait savamment brossé pour représenter une chambre vieille fille avec un papier peint à fleurettes et une vraie petite glace accrochée au mur !...

Le petit atelier était rempli par les amis et amies, et les entr'actes étaient très longs parce que chacun avait des histoires à raconter, et c'était peut-être encore la partie de la soirée la

plus amusante, d'autant qu'à cette époque heureuse il y avait encore du sucre dans le café, il y avait des petits fours! Genty n'était pas encore trépané, Mac Orlan ne pensait guère qu'il écrirait ses *Poissons morts*. Et Hémard était loin de penser qu'il irait faire trois ans de prison, en Prusse; et Falké, qui lui aurait dit qu'il aurait la main gauche traversée par une balle en grimpant dans les branches factices d'un de ces arbres camouflés qui servaient d'observatoire?

Ah! c'était la petite vie bourgeoise!

Capy, qui est peut-être l'humoriste le plus original d'aujourd'hui, racontait justement, ce soir-là, une histoire de la guerre, mais de la Guerre de 1870, qu'on appelait alors « la Guerre » tout court, comme s'il n'y en avait jamais eu qu'Une!

Cela était venu à la suite d'une conversation où il était question de la difficulté de faire disparaître un paquet sans avoir l'air d'un suspect. Voici l'histoire de Capy:

En 1870, son père, garde national, rapporte un soir chez lui un obus non éclaté, tombé dans la terre détrempée des fortifications.

Longtemps, cet obus — un obus prussien — fut la gloire de la maison; il occupait, sur la cheminée, la place d'honneur.

Puis, vingt ans après, arriva l'époque des

bombes anarchistes et des perquisitions. L'obus devenait inquiétant... Comment expliquer sa présence?... on ne sait jamais!... Bref, la mère charge Marcel d'en débarrasser la maison, de « fiche » ça dehors. C'est bientôt dit! Mais, Capy se promène toute la journée, son obus sous son bras, et n'osant le poser nulle part.

Chaque jour, il recommence la même corvée, l'objet enveloppé tantôt dans un journal, tantôt dans un panier, tantôt dans une toilette de tailleur; s'arrêtant sur les ponts avec l'intention sincère de le balancer dans la Seine, mais craignant que ça ne fasse « plock! » et qu'un agent n'arrive en lui disant aimablement : « C'est... un enfant? » Enfin, un soir, qu'il allait renoncer à se défaire de l'inquiétant colis, il rencontre le peintre militaire H. Dupré.

On s'assoit à la terrasse d'un café; et la conversation, habilement conduite par l'humoriste, s'engage sur le sentier de la guerre; chacun cause des souvenirs ou des objets qu'il a conservés.

— J'ai justement là, dit Capy, un obus prussien.

(Dupré, comme tous les peintres militaires, possédait chez lui, à titre documentaire, un véritable magasin de costumes et d'ustensiles guerriers.)

— Un obus prussien?... dit Dupré. J'ai une

collection d'obus français, mais je n'ai pas d'obus prussien ; je voudrais bien en avoir un.

— Si ça peut faire votre bonheur? continua Capy, en ravalant sa salive...

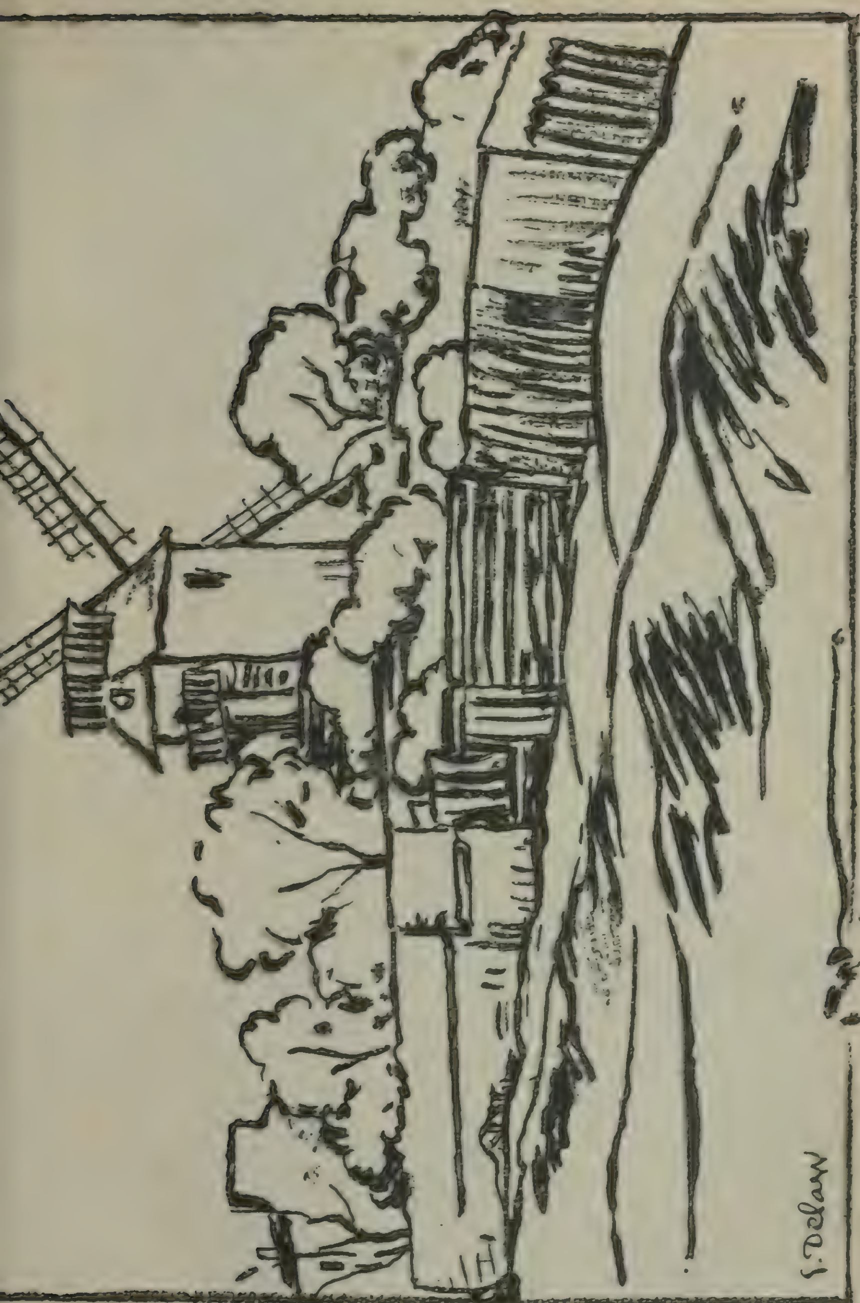
Dupré accepta l'obus avec joie en disant :

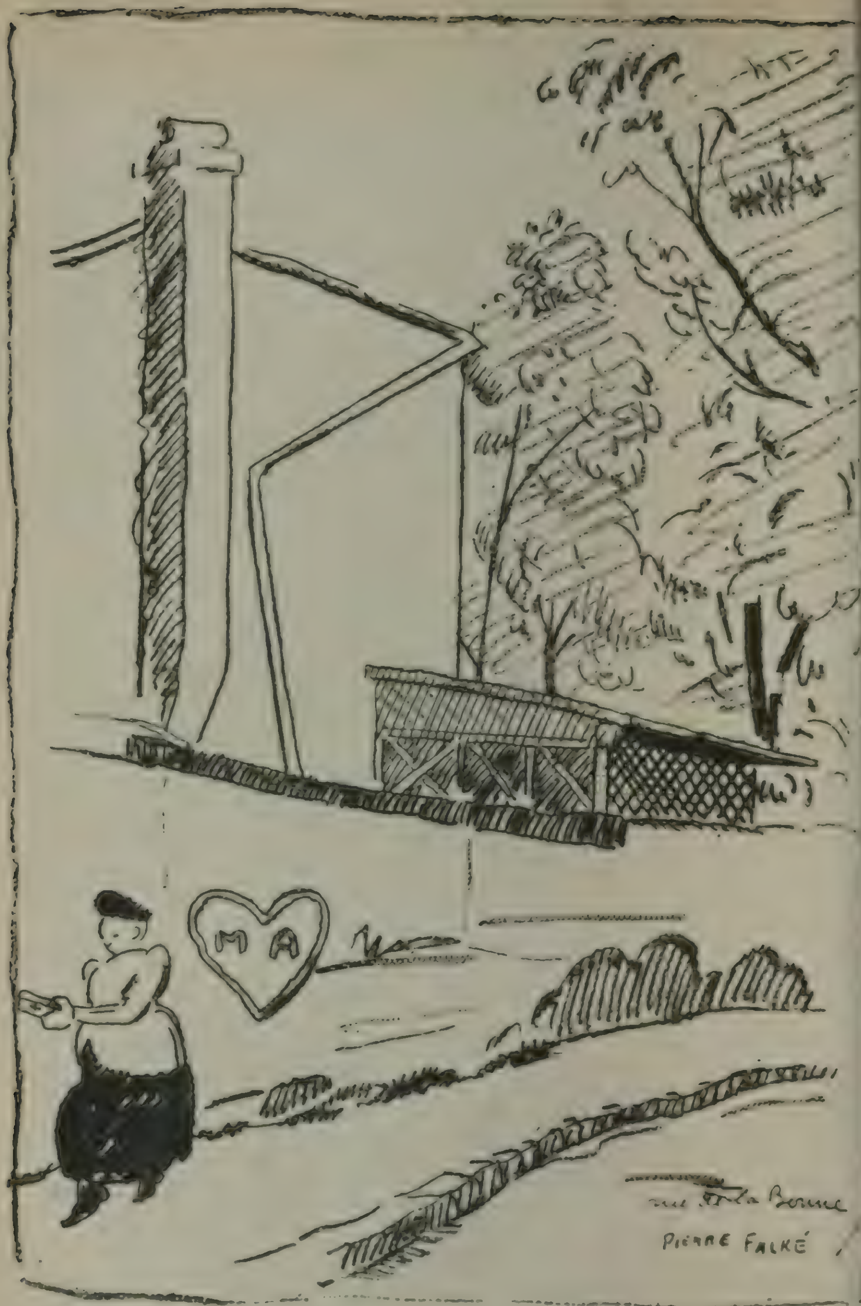
— Je vous revaudrai ça, mon vieux, je vous revaudrai ça !

Capy interrompit son récit pour se mettre à rire, de ce rire fermé que Falké a si bien défini en le nommant « un rire en cisailles » et qui lui est bien particulier ; puis il termina :

— Je lui ai payé son absinthe, à ce brave Dupré ; il a emporté l'objet et il est mort peu après... J'ai eu bien peur, d'ailleurs, que, par reconnaissance, il ne me léguât sa collection d'obus...

GEORGES DELAW





RUE DE LA BO
Dessin de Pierre F

LA BOUTIQUE A SOCRATE

Par Roland DORGELÈS



ROLAND DORGELÈS

Par lui-même.

LA BOUTIQUE A SOCRATE

Douze ans ! Il y a déjà douze ans... Comme on est vieux ! Derrière nous, la côte s'éloigne, et le Temps nous emporte, inexorablement, mais, tout au loin, je revois nettement le petit port d'où nous sommes partis ensemble : Montmartre, notre Palos à nous, Montmartre où venaient accoster les grandes maisons neuves, toutes hérissées de mâts, que le vent avait poussées sur la mer brumeuse de Saint-Ouen, jusqu'au pied de notre île sauvage.

Assis sur le môle ombragé du *Lapin agile*, nous les regardions venir, se dresser leurs échafaudages, puis flotter le drapeau à la brigantine ; de là-haut, elles semblaient, le soir, fendre le ciel avec leur proue d'ardoises.

Enfin, un jour, on s'est embarqué à son tour sur un des blancs steamers, on a quitté la Butte... On ne laissait rien, derrière soi, que des jours gâchés, des efforts stériles, des amours manquées, pas d'autre famille que des cafetiers

malhonnêtes, pas d'autre toit qu'une maison humide, où l'on a mal vécu, et pourtant le cœur se serrait, nous sentions confusément, au moment du départ, que c'était déjà notre jeunesse que nous laissions au port.

Le regret n'est pas un chagrin spontané ; cela se tisse lentement, sans que l'esprit y prenne garde, et c'est seulement plus tard, beaucoup plus tard, que l'on comprend combien ces choses perdues tenaient à notre cœur, combien notre cœur tenait à elles.

Ainsi, un matin de cafard, on remontait sur la Butte, et c'était comme une brusque révélation. Toutes les choses semblaient sauter après vous et vous fêter, ainsi qu'un chien fidèle. Une allégresse insensée vous gagnait ; l'émotion surgissait de partout, sensible pour vous seul : d'un coin de rue, d'un bout de jardin gonflé de mauvais lilas, d'un store rayé de marchand de vins, du vieux mur où les petits amoureux de là-haut gravaient leurs noms et leurs deux cœurs unis, et, ayant franchi d'un bond les marches de la place Ravignan, on se répétait, l'esprit joyeux, en montant la rue raboteuse tant de fois gravie :

— C'est ma terre ! c'est mon quartier ! Je suis chez moi !

Et pourtant non, ce n'était plus chez nous... C'est bien fini. Le corbeau de Poe est là, per-

ché, qui croasse, augural : « Jamais, jamais plus... »

Pourquoi ne peut-on pas revivre ses meilleurs jours, comme on remet, au graphophone, le disque qu'on aime bien ?

Mais ces jours mêmes, nous plairaient-ils encore ? Le temps embellit le passé, et quand nous sourions aujourd'hui, c'est de nos ennuis d'autrefois.

Aucun de nous, je pense, ne regrette ses vingt ans — qu'une tradition stupide pousse à considérer comme le premier des biens, — mais nous regrettons tous, même ceux qui s'en défendent, les mille choses abolies que rien ne pourra nous rendre, pièces éparses du cher décor où nous avons vécu.

Ce que je regrette, c'est ta maison, Delaw, où je buvais du lait, assis, jambes pendantes, sur le bord de la fenêtre ; ce sont les vieux arbres du château des Brouillards, sous lesquels on a lézardé ; c'est la salle enfumée où Berthe nous servait la soupe aux choux ; ce sont les clairs matins où l'on jouait le vin blanc au billard à palets ; c'est l'atelier de Brunner — dunette sur Paris, — le chalet de Buzon, la baraque d'Adèle, dont notre joie bruyante faisait trembler les planches ; ce sont tes chandails de rugby, Mac Orlan ; ce sont vos grands chapeaux de cow-boy, Fernande ; ce sont tes chan-

sons, Coccinelle; et c'est vous, surtout, mes amis, vous que la mort a couchés, vous que la guerre a fauchés, et vous aussi, qui vivez toujours, mais ressemblez si peu aux rebelles que vous étiez alors.

Les émigrants d'une même ville, j'imagine, lorsqu'ils se rencontrent, blanchis, dans un autre pays, doivent aimer parler des lieux où ils vécurent, des humbles rues où ils passaient, des gens les plus insignifiants qu'ils connurent; le moindre nom qu'on cite doit être comme un ami qu'on retrouve, tous leurs souvenirs sont communs, jusqu'au petit débit où, les yeux perdus, ils rêvaient de départ, coudes sur table, devant un litre de gros vin.

Pour nous, émigrants de Montmartre, c'est le grand Christ accablé de Wasley, perdu dans la fumée des pipes, qui domine nos souvenirs, calvaire de pêcheurs toujours voilé par la brume marine.

Il faut être parti de la Butte pour que le cœur vous batte en disant « rue des Saules... »

Nous nous comprenons si bien, nos jeunesses furent si confondues, qu'il nous suffit d'un nom pour éveiller une nichée de souvenirs :

— Viorica... Renée Rapin... La boutique à Socrate... Tu te souviens?

Oui, oui, je me souviens...

* * *

Socrate était peintre. Ce n'était pas son nom, bien entendu, mais les rapins de là-haut, galapiats sans excuse qui n'avaient de talent que dans leurs cheveux longs, disaient de lui :

— Tu parles d'un type !... Il lit du Platon, du Jésus-Christ, rien que des gars comme ça... C'est un philosophe.

Et mi-railleurs, mi-éblouis, ils l'avaient surnommé Socrate. Voulant louer un atelier, Socrate avait rendu visite à tous les concierges de la Butte et déchiffré de ses yeux myopes tous les écriteaux du quartier. Mais, contrairement à la légende, il n'y a pas d'ateliers d'artistes à Montmartre, c'est même le quartier de Paris où il y en a sans doute le moins. Alors, comme il voulait absolument habiter auprès du Sacré-Cœur, le peintre loua, dans une rue sans issue, à deux pas du Moulin de la Galette, une boutique de blanchisseuse ou d'épicier, qu'un huissier providentiel avait juste à temps débarrassée de son comptoir et de ses rayons. L'arrière-boutique lui servait de chambre, la boutique d'atelier, et, comme salon, nous avions la rue, où nous traînions les quatre fauteuils pour discourir, en plein air, à la grecque, de la médiocrité des hommes célèbres, de l'inutilité

du sujet dans le roman, de la malfaisance de la rime et de la représentation intégrale des objets, qui déjà tourmentait les premiers cubistes.

Nous étions tous — et sans la moindre affectation — anarchistes, aristocrates, anticléricaux, fermement croyants, et principalement anti-tout, ce qui est, pour le jeune âge, la seule opinion convenable. Nous dédaignions les femmes — qui étaient néanmoins notre préoccupation essentielle — et nous méprisions l'argent, qui nous le rendait bien.

Réunis, nous étions toute l'audace, le cynisme même; séparés, nous avions des candeurs de jeune fille, une timidité agressive de hérisson. Pessimistes? Ah! non... Confiants, au contraire, saouls d'espoir! Nous n'avions d'autre richesse que nos jeunes esprits, mais nous étions sûrs de l'avenir, jusqu'au défi, et je songe encore au poète Léon Deubel qui, mourant de faim, à la veille de se jeter à l'eau, intitulait orgueilleusement son dernier livre : *Régner!*

Ils se croyaient tous appelés à régner, les jeunes conquérants qui braillaient leurs espoirs au milieu de la boutique. En avions-nous, de longues dents!...

Nos aînés malheureux, des symbolistes attardés que les échecs avaient aigri, nous faisaient pitié avec leur attitude désenchantée et leurs sourires amers. Les êtres que la vie n'éblouit

pas de joie ressemblent au gosse ingrat qui s'arrêterait de téter, pour grogner :

— Pouah! il est sûr...

Nous, la vie nous fascinait. Rien ne semblait impossible à nos vingt ans présomptueux. Et cependant, nous n'avions pas de raison particulière de nous louer de l'existence. Nous avions tout contre nous : notre jeunesse d'abord, car, n'en déplaise aux mauvais poètes et aux faiseurs de romances, la vingtième année est bien la pire de la vie. C'est la première rencontre de la Candeur avec les mufles. C'est la lutte qu'on entame sans griffes et sans bec. Mais, à vingt ans, malgré la légende imbécile, on n'a pas même une maîtresse! — pardon, Mimi, Louise, Gilberte, mais j'ai tant de mal à retrouver seulement vos noms dans ce fouillis de pauvres amourettes.

Ceux d'entre nous qui peignaient ne trouvaient, pour acheter leurs toiles, que des amateurs lésineurs ou bien des marchands en plein vent, qui leur offraient dix francs d'un paysage. On les retrouve à présent dans les meilleures galeries : un Utrillo, dans un beau cadre, dont on demande cinquante louis...

Les écrivains devaient intriguer, jouer des coudes, pour parvenir à glisser un sonnet dans des revues insoupçonnées, qu'eux seuls savaient découvrir chez quelque imprimeur famélique. Et si, ayant besoin de manger, ils se hasardaient

dans la grande presse, on leur donnait deux sous la ligne pour rédiger les *Drames de l'alcool* et la *Crue de la Seine*, ou bien on leur payait vingt francs un conte de deux colonnes, que le rédacteur en chef accueillait avec la mine méfiante d'un grainetier à qui l'on cherche à passer une pièce fausse.

Pas un de nous, pas un seul, ne fut aidé par un aîné illustre — écrivain ou peintre arrivé — qui aurait pris le cadet par la main pour lui faciliter les premiers pas. Ce parrainage, sans doute, était passé de mode. Tous ces gens célèbres nous ignoraient, ou bien nous ne leur plaisions pas, et je crois que cela devait les distraire de nous voir nous débattre, rageurs et honteux, avec les marchands, les éditeurs, les directeurs, qui ne se lassaient pas de nous répondre « non » et multipliaient les embûches devant nous, comme si nous avions joué au jeu de l'oie.

Plus tard, nous sommes allés nous battre — pour nous, mais aussi pour eux, que l'âge mettait à l'abri du danger — et c'est seulement à partir de cette époque que nos aînés ont appris à connaître les noms de notre génération, en lisant la rubrique des « Morts au champ d'honneur ». Il était grand temps qu'ils se décidassent...

Sans rancune, chers maîtres, sans un mot de reproche : nous ne sommes pas vos obligés...

* * *

Socrate avait une barbe épaisse, des lèvres saignantes, un front volontaire mal raboté, et, sur des yeux limpides, d'un bleu lavé, qu'il essayait de rendre féroces, d'énormes lunettes rondes qui lui donnaient un air de scaphandrier pacifique. Son âme turbulente, son esprit toujours agité auraient dû faire de lui une sorte d'énergumène, mais, domptant son tempérament d'un rude effort, il s'imposait au contraire un visage impassible et il parlait d'une voix toujours égale, prononçant les paroles les plus usuelles avec un air de commenter la Bible. Parfois, cependant, son naturel éclatait. C'était pour un rien : une déception amoureuse, un ennui au Salon, ou bien, après boire — car il aimait le whisky, — et sa fureur le lançait soudainement par les rues de la Butte comme un buffle échappé.

Mais il avait beau hurler, gesticuler, montrer le poing aux étoiles, son égarement conservait un aspect purement littéraire — quelque chose comme la folie d'Oreste, — et l'on se demandait seulement si c'était du Racine ou du Leconte de Lisle qu'il déclamait sur ce ton-là.

Par une singulière manie, il ne pouvait parler cinq minutes de suite sans faire une demi-dou-

zaine de citations, et cela émerveillait spécialement les illettrés de la bande, qui ne savaient jamais si c'était du grec ou du latin.

Il avait des idées sur tout et, pour commencer, il voulait réformer la société.

Démocratie, aristocratie de naissance ou d'argent, tout cela ne pouvait le satisfaire. Lui, divisait la société en trois castes : la caste des poètes, la caste des guerriers et la caste des prêtres. Pour les autres, les parias, il ne prévoyait pas de caste et il leur aurait même contesté, comme les brahmanes, le droit de regarder un artiste en face. Bien entendu, il n'appliquait pas son système à la lettre ; ainsi un théosophe ou un curé interdit devenu kabaliste était classé d'office dans la caste des prêtres, tandis qu'il n'y aurait jamais admis le vicaire de Notre-Dame de Briques, avec qui il s'était disputé chez le marchand de couleurs. Dans la caste des poètes étaient rangés tous les artistes et dans la caste des guerriers il accueillait les souteneurs, parce qu'ils font, eux aussi, métier de se battre.

Socrate, par amour du pittoresque, je pense, et surtout pour choquer les bourgeois, recherchait volontiers la compagnie des marlous. Il avait fait le portrait de plusieurs d'entre eux ; la dame d'un de ces messieurs — qui travaillait, le soir, sur le boulevard de Clichy — lui avait

même posé une sainte Cécile pour les Indépendants, et comme ces arsouilles étaient tout de même flattés d'être les amis d'un peintre, il s'était constitué une singulière garde prétorienne où l'on reconnaisait les marloupins de la place Ravignan et ceux de la bande du Pont Caulaincourt, qui se faisaient tatouer trois petites étoiles près du pouce droit.

Il les recevait chez lui de temps en temps — nous disions entre nous : « C'est le jour des poisses » — et il leur offrait cérémonieusement le thé, qu'ils prenaient avec beaucoup de rhum. Gênés, ne sachant où cacher leurs pieds ni que faire de leurs mains, ils l'écoutaient respectueusement discourir, et, pour montrer qu'ils n'étaient pas indignes de son amitié et comprenaient ses apologues, ils lui demandaient chaque fois de leur réciter des vers, ce qui était, à leurs yeux, quelque chose comme l'argot des artistes.

Socrate ne se faisait jamais prier. Il allait prendre un livre, dans sa bibliothèque peinte en rouge, et, pendant une heure, il leur lisait du Samain, du Laforgue, du Maeterlinck, — ses auteurs favoris, — souvent ses propres vers, car il était un peu poète, ou bien les huit chapitres du *Cantique des Cantiques.*

Cela se passait parfois dans sa boutique — et le grand abat-jour jaune lui faisait comme une auréole — ou bien, l'été, dans la rue même, et

les voisins, penchés aux fenêtres, complètement abrutis, le regardaient, debout sur le trottoir, qui psalmodiait : « Reviens, reviens, ô Sulamite ! », entouré de sa douzaine d'apaches qui se tenaient sagement sur le bord de leurs chaises, la tête religieusement baissée et agitant lentement leurs casquettes, comme s'ils avaient encensé les pavés.

Ces invités-là, par bonheur, ne venaient pas régulièrement ; les autres jours, Socrate ne recevait que des artistes. Mais à Montmartre, le mot *artiste* avait une signification toute particulière : tout le monde pouvait l'être, à condition de ne pas se montrer en jaquette et d'habiter rue Lepic ou au Quartier Latin. Ainsi, on rencontrait dans la boutique, en plus des peintres et des poètes, des étudiants en droit, intrigants et bavards ; de jeunes comédiens qui, le soir, récitaient chez Frédé du Baudelaire et du Villon ; des dessinateurs de papier peint ; des aspirants dentistes, qui cherchaient à séduire les femmes en leur offrant une extraction gratuite ; des journalistes en herbe ; des chansonniers pour rire, et surtout un quarteron de rapins débraillés qui devaient finir chanteurs des cours, pour ceux qui ont le moins mal tourné. Ceux-ci portaient les pantalons les plus larges, les cheveux les plus longs, et, dans leur crâne de mouton, ils supposaient que la vie d'artiste consistait à flânocher

le jour sur la Butte ou dans le jardin du Luxembourg et à envahir, le soir, les maisons de tolérance, dont ils étaient l'épidémie, terrifiant les clients, malmenant les pensionnaires, ne déboursant jamais un sou et finissant généralement par se sauver en emportant des chandeliers ou bien l'album photographique de la maison, à titre de souvenir.

C'est grâce aux bordées de ces chienlits et à l'inconduite de quelques alcooliques grisonnants coiffés de hauts-de-forme à bords plats que Montmartre est devenu, dans l'esprit de certains, quelque chose comme un lazaret, un quartier de joyeux pestiférés, la Calédonie des artistes.

Socrate, qui était indulgent, réservait aux rapins le même accueil qu'aux autres camarades et il ne se fâchait même pas lorsque l'un d'eux entrait dans son atelier à califourchon sur Lolo, le vieil âne du *Lapin agile*, qui buvait le cognac dans les verres et broutait du caporal doux.

Or, un après-midi, cette horde de braillards fit irruption dans la boutique, traînant avec ses gotons ordinaires une curieuse petite bonne femme de dix-sept ans tout juste, qui portait une robe de distribution de prix, avec une large ceinture bleue, nouée en coque dans le dos. C'était la fille d'un petit crémier des Halles. Un soir, elle était allée avec sa petite sœur à

l'Opéra-Comique pour voir jouer *Louise* et, le cœur à l'abandon, la chair troublée, elle s'était fait enlever, au dernier entr'acte, par un prétendu peintre au feutre cabossé qui lui avait juré que de son sixième étage elle verrait « Paris tout en fête ».

Le lendemain matin, dégrisée, comme elle sanglotait, la tête enfoncée dans l'oreiller, son séducteur avait spirituellement fredonné :

C'qui prouve qu'on est bête à tout âge,
Et qu'on s'fout d'dedans quand on s'croit trop
[malin.

Alors, écœurée, soulevée par une colère d'enfant, elle avait quitté la mansarde et s'était promenée, sans but, autour du Sacré-Cœur, n'osant plus rentrer chez ses parents. Elle avait rencontré les rapins, qui l'avaient emmenée boire du cidre piqué dans leur « piaule » de la rue Briquet, et, depuis, elle vadrouillait avec ces garnements, vivant sur les vingt-deux francs qu'elle avait emportés de chez elle.

Quand elle entra dans l'atelier, elle s'arrêta, toute saisie, et regarda Socrate. Je crus lire sa première pensée dans ses yeux clairs : enfin, elle voyait un artiste, un vrai...

Il était en chandail, je me souviens, son béret sur la tête, la pipe aux dents, et il tenait au pouce gauche une vaste palette où il y avait assez

de cadmium et de rouge pour repeindre sa devanture à neuf. Précipitamment il posa ses pinceaux, retira son béret, et, comme il ne savait rien faire simplement, il jeta sur le parquet sa pipe en terre, qui se brisa. Puis les sourcils froncés, gonflant les narines, avec l'air engageant d'un matelot qui cherche dispute, il s'approcha de la petite, en chaloupant. Elle ne baissait pas les yeux; elle le regardait bien droit, avec son frais sourire de fillette, et lissait du bout des doigts sa belle robe fripée.

— C'est vous que j'attendais, lui dit Socrate avec un air fatal.

— Oh! monsieur, vous êtes trop aimable, minauda-t-elle sans comprendre, du ton qu'aurait pris sa mère au comptoir.

Plantés au milieu de la boutique, ils se regardaient dans les yeux, lui, brutalement, comme s'il la possédait déjà, elle, au contraire, toute soumise, avec un sourire consentant.

Socrate fut étourdissant ce jour-là. Une fièvre l'animait, un besoin de paraître. Il nous parla des vingt tableaux qu'il devait faire, des fresques immenses dont il traçait les grandes lignes avec le pouce, sur le brouillard mouvant des pipes. Il déclama ses vers d'une voix rauque, partit en guerre contre les Académies et, sans qu'on sût pourquoi, contre M[me] de Staël, tombée sans qu'on sût comment dans le débat; il hurla son

dégoût de la vie moderne, où la finance prédomine, et termina, comme à l'ordinaire, par une apologie extravagante du roi Salomon, où il était question de cathédrales gothiques et de la Neuvième Symphonie.

Tout cela n'était pas fait pour diminuer l'admiration de la petite crémière, suspendue à ses lèvres. Vraiment elle buvait ses mots, émerveillée qu'on pût dire tant de choses auxquelles elle ne comprenait rien.

A la nuit tombante, quand on se sépara, elle resta dans l'atelier. Elle était assise sur une grande caisse, transformée en divan avec trois mètres d'andrinople rouge, et, regardant les pochades de Montmartre dont les murs étaient recouverts, elle chantonnait d'une voix frêle : « Mourir sous tes baisers » — comme à l'Opéra-Comique.

* * *

Socrate aimait-il la fille du crémier ? Personne n'en a jamais rien su et je pense que notre ami lui-même ne se posa pas cette question futile, plus occupé à donner au monde l'illusion d'une passion dévorante qu'à éprouver, dans le secret, ce sentiment bourgeois.

Il exprimait son enivrement avec la frénésie d'un artiste de cinéma, mimant tour à tour la tendresse, le désespoir, le désir ou la jalousie.

Lorsqu'il lui parlait en public, il prenait une voix bizarre, rauque et martelée, qui tâchait à imiter de Max, et ses moindres serments sentaient tellement l'apprêt qu'on comptait machinalement les syllabes, pour voir s'il n'y avait pas douze pieds. Il jouait, en somme, avec toute la Butte pour public, le premier rôle d'une pièce écrite au jour le jour par les circonstances, et je n'ai jamais vu, même au théâtre, d'amour moins simple que cet amour-là.

Parfois, sans raison — mais toujours lorsque l'atelier était plein — il lui prenait sauvagement les mains et grondait :

— Oh ! je vous aime tant que je voudrais que vous fussiez morte !

Ou bien il la couchait sur le divan, d'un baiser brutal et prolongé, et il soupirait, redressé sur les poings :

— Vous êtes comme crucifiée, ma grande amie.

Les jours de jalousie, son amour devenait un danger public : une jalousie saugrenue, qui s'inquiétait de tout. Il jeta un chat par la fenêtre du cinquième parce que la petite, malgré sa défense, le caressait avec tendresse, et il fendit d'un coup de canne la glace d'un marchand de vins, où elle se regardait trop complaisamment.

Il excellait d'ailleurs dans ces scènes de jalousie, crispant les poings, rugissant, écumant,

et arrivant presque à faire dresser ses cheveux, comme les gorgones dans les livres ou bien les clowns à Médrano.

Un petit amour tout simple, en somme... Un soir, la petite ne rentra pas à la boutique. Elle n'avait pas rencontré, rue des Saules, le beau Julien de *Louise*, mais tout bonnement un agent de la Secrète qui la recherchait depuis quinze jours, à la requête des crémiers, et, sans pouvoir prévenir son amant, elle réintégra en pleurant la boutique des Halles, où sa destinée était de vendre du beurre et des demi-sels sous la surveillance de sa maman.

La fin du roman fut pénible — pour nous autres surtout. Pendant quinze jours, Socrate rendit la Butte inhabitable. Il battait les rues nuit et jour, sonnant chez les amis à deux heures du matin, vociférant sous le nez des passants épouvantés, qu'il saisissait par le revers du veston : « Vous ne savez donc pas ce que c'est que de sentir l'amour qui vous ronge le cœur ! » ou bien entrant brusquement chez Bouscarat, à l'heure de la fermeture, en hurlant : « Tue ! Tue ! Pille ! Je me vengerai ! Au gibet ! Au gibet ! la sorcière... ! » ce qui réveillait Dépaquit en sursaut.

Il ne parlait que de faire dévorer les crémiers par ses dogues, — ce qui était une hyperbole, car le seul chien que nous lui eussions jamais connu

était un petit fox tout pelé, absolument inoffensif, et qui était mort du haut mal, — ou encore de leur crever les yeux et de les lier, comme Brunehaut, à la queue d'un cheval lancé au galop. A vrai dire, il cherchait les crémiers dans tout Paris, sauf aux Halles, où il était trop sûr de les rencontrer.

Il n'osait plus mettre les pieds chez lui, ayant peur, disait-il, de retrouver sur son divan le corps glacé de l'en allée. Pourtant, un soir, harassé, il rentra.

Il ne trouva dans la boutique le fantôme de personne, mais un homme qu'il n'avait jamais vu, un type étonnant, mal vêtu, avec une tignasse embroussaillée, qui, en son absence, avait demandé les clefs à la concierge, se disant envoyé par un vague ami, et s'était installé là, sans autres bagages que deux paires de bottines enveloppées dans un vieux journal.

La vie est lunatique et se plaît à mener les événements comme une fantaisie, sans rime ni raison. Ainsi, un romancier, ayant à composer les amours de Socrate, aurait trouvé cent dénouements raisonnables ; mais la vie se moque de la logique et enchaîne les faits à sa guise. L'amour disparut donc brusquement de la vie du peintre, comme un film sur l'écran, puis un autre film apparut aussitôt : *le Confident cherche des chaussures*, saynète comique.

Socrate, qui n'aimait pas être seul et tenait à garder au moins un spectateur pour son agonie amoureuse, n'exigea pas de cet hôte tombé du ciel des références bien sérieuses et ne l'accabla pas de questions : il lui fit fraternellement un lit sur son divan, un lit sans draps et sans matelas, mais avec une montagne de coussins peints à l'huile, qui teignaient les cheveux du dormeur en vert.

Dès lors, il eut un confident. L'autre, qui n'était pas bavard, jouait son rôle à merveille. Le peintre lui racontait, en enjolivant, ses amours avec la crémière, et comme le confident avait des chaussures trop justes, il grimaçait en écoutant, ce qui flattait beaucoup le narrateur.

Ce pauvre diable n'avait qu'un malheur dans sa vie : ses chaussures. Il avait des pieds biscornus, plats ici, noueux là, tout en protubérances et qu'il ne pouvait chausser sans souffrir le martyre. Quand on arrivait à la boutique, on le trouvait toujours en chaussettes et contemplant ses pieds d'un air désespéré.

Socrate étant généralement absent, c'était son confident qui recevait. Il vous accueillait avec des sourires résignés et de profondes révérences, vous faisait comprendre d'un geste que le peintre n'était pas là, ou vous disait succinctement : « Parti » ; puis, n'ayant plus rien d'essentiel à exprimer, il vous montrait tristement sa dernière

paire de souliers, don d'un ami de la maison.

Nous lui en fîmes tous cadeau d'une paire au moins : il essaya en un rien de temps toutes les chaussures de la Butte ; aucune ne lui allait. Je l'ai vu boitiller avec des souliers Molière, avec des demi-bottes, des vernis, des brodequins de chasse, des chaussures à tige de drap, des escarpins, des snow-boots. Tout cela le blessait, et, le lendemain de la bonne œuvre, on le retrouvait, nu-pieds, au milieu de l'atelier, regardant avec découragement sa collection de bottines.

Il ne sortait qu'en sautillant, comme une jeune fille qui a peur de se crotter, et, si on le regardait, il souriait avec un air de s'excuser de vivre... Puis, un soir, comme la crémière, il ne rentra pas...

Il avait rencontré, rue des Saules, non pas l'Ogre de Perrault qui lui apportait enfin une botte à son pied, mais un agent de la Secrète, qui le recherchait depuis des semaines pour une affaire de fausse monnaie.

* * *

Maintenant, tout cela s'est classé dans ma mémoire, comme des photos dans un album, et, quand je le feuillette, je retrouve, sur la même page, la petite crémière et le confident sans souliers. Puis voici la boutique à Socrate, avec ses

vitres dépolies à mi-hauteur, et le voilà lui-même, le brave gars, avec sa pipe en terre et son béret, devant cette *Mort de Tintagiles* qu'il ne peignit jamais.

En a-t-on, dans l'esprit, de ces images !... J'en conserve un gros livre, dans ma tête, avec une couverture vert clair où l'on a peint, en frontispice, les ailes délabrées du vieux Moulin. Quel album merveilleux que notre mémoire, où l'on retrouve, sans se tromper, le souvenir qu'on veut, bien rangé, et qui paraît encore tout neuf. En a-t-on pris de ces photos, tout en vivant, au jour le jour, sans y penser !...

Longtemps après, un jour de rêve ou bien d'ennui, on découvre tous ces vieux clichés qu'on croyait perdus, et, pour soi seul, à la lumière rouge, on les développe... Juste le temps de les plonger dans le bain, et voici le passé qui renaît...

En ai-je retrouvé, de ces belles images, lorsque j'étais au front, perdu dans l'ombre fétide des gourbis ! Je mettais la tête sur ma musette — mon bon oreiller — et, les yeux fermés, tandis que, dans la nuit, piétinaient les guetteurs transis, je feuilletais mon bel album...

Combien, alors, tu m'as aidé à supporter mes souffrances, Montmartre, ma vieille Butte, mon cher pays !...

ROLAND DORGELÈS



Pour monter place du Tertre

Dessin de Ch. Genty.

10



LE MATIN, RUE LEPIC

Dessin de Chas-Laborde.

LE VŒU

Par Jeanne LANDRE



JEANNE LANDRE

Dessin de Benno Vigny.

LE VŒU

On avait cessé de l'appeler Crin-Crin pour la nommer Saccharine. Ce nouveau sobriquet lui allait comme un bas de soie. Un après-midi, un Tommy qui la trouvait à son goût lui avait fait des propositions galantes. Parce qu'elle refusait les présents d'Artaxerxès (en l'occasion un dîner au *Lièvre épileptique*, une soirée au cinéma, un cornet d'amandes grillées et une halte à l'hôtel de la Courtoisie et du Monténégro), il ne lui avait pas caché sa façon de penser.

— Saccharine ! Saccharine! lui avait-il décoché, comme un indigène de Montmartre l'eût traitée de grenouille ou de vilain moustique.

— Saccharine, pourquoi Saccharine? avait demandé Crin-Crin.

Il avait expliqué :

— Moi *good boy* : bon sucre ; vous *naughty girl* : saccharine.

Elle avait ri, d'autres avaient entendu et le qualificatif lui était resté.

Ce que le Tommy ignorait, c'était que le refus de Crin-Crin était la conséquence d'un vœu.

Ne possédant rien de palpable à offrir au ciel pour la victoire des armées alliées, Crin-Crin lui avait fait l'holocauste de son plaisir.

« Les hostilités dureront trois mois au plus », affirmait-on autour d'elle. Elle avait compté ses économies qui, les restaurants de nuit bouclés, pouvaient la conduire jusque-là. Quatre ans plus tard elle était toujours sage et cela ne lui était pas encore une habitude. Mais elle n'avait qu'une parole qu'elle ne reprenait pas. A seize ans, ayant décidé de mal tourner, elle avait agi d'après cette résolution et son ami Polyte s'en était assez bien accommodé.

Aujourd'hui, il déchantait. Réformé pour entérite chronique, il avait cru retrouver son existence d'antan et se remettre au régime des nombreux apéritifs qu'elle comportait. Le vœu de Crin-Crin perturbait ses plans. Tandis qu'il rêvait de farniente, elle avait opté pour le travail rédempteur et s'était mise à vendre de la volaille au panier. Dès le matin on pouvait admirer son jeune museau exposé aux quatre vents de la rue Lepic.

Polyte savait où elle officiait, ses chapons du Mans devant elle, et il n'était pas de jour où il n'allât lui présenter ses hommages et lui dévider les litanies de ses revendications. Car la sagesse

de Crin-Crin-Saccharine était une chose à laquelle il ne se soumettait pas.

— Je t'aime, ma gosse, et de plus en plus, lui murmurait-il, alors que, de deux doigts habiles, elle arrachait les entrailles et le gésier de ses volailles.

Elle s'énervait de son opiniâtreté.

— Si encore tu étais un blessé de la guerre, rétorquait-elle, on pourrait probablement s'arranger. Mais non, vrai, pour de l'entérite je ne peux pas être relevée de mon serment.

Il souffrait en silence, sans vouloir, à la porte de cet enfer de volupté que représentait Saccharine, abandonner toute espérance. Le cœur des femmes, pensait-il, finit toujours par s'attendrir.

Et il monologuait :

— Oui, Saccharine, le mot est juste. Elle n'est ni douce ni onctueuse, et, au fond, elle se moque de moi.

Il attendait de l'apitoyer et cherchait les moyens de vaincre sa vertu. Volontiers, il eût imploré saint Antoine de Padoue, préposé aux découvertes.

Mais peut-être est-il plus facile d'entraîner un ange vers les sentiers du vice que d'y ramener un démon repenti. Saccharine se tenait sur une défensive que la stratégie de Polyte n'ébranlait pas.

— Ouat, il n'y a que le premier rétablissement qui coûte, clamait-elle après avoir soupiré sur l'agrément de ses anciens faux pas.

Au reste, son évolution la rehaussait dans sa propre estime. Par ses volailles elle s'était fait des relations dans la petite bourgeoisie. Montmartre regorge de personnes bien pensantes que l'ombre du Sacré-Cœur protège et que la vue des demoiselles folles de leur corps scandalise. Il ne faut pas croire ce que les romanciers racontent ni ce que les poètes idéalisent. Le spectacle de l'amour est parfois prophylactique, de même que celui de la vertu a ses inconvénients. Pour avoir vécu de ses charmes et en avoir fait vivre un associé, Saccharine ne méprisait pas un autre genre de commerce, et elle souriait en songeant qu'autrefois l'austérité de son papa, qui était garçon livreur chez un fabricant de bondieuseries du quartier Saint-Sulpice, et la pudibonderie de sa maman, qui était piqueuse de bottines à élastiques destinées au clergé, l'avaient incitée à prêter l'oreille à des propos païens.

Ayant rompu avec ses erreurs, elle ne prévoyait plus leur reprise et s'entraînait à l'éternité des coups de tampon européens qui, en somme, ne se répercutaient à Montmartre que pendant les nuits claires, quand des oiseaux d'acier hululaient à la lune tout en crachant sur les toits.

— Tant que la volaille morte ne sera pas trop marchandée par la vivante, il y aura du pied dans la chaussette, répétait Saccharine. En attendant j'arrondis mon magot et j'achète du cinq pour cent.

Mais, à mesure qu'elle devenait capitaliste, le besoin de prouver son intelligence la dominait. Elle rêvait de finir notable commerçante et d'avoir, en sa boutique, une clientèle de choix. Elle avait remarqué aussi que la pureté des mœurs encourage les pourparlers d'avenir et qu'il est simple d'être aimée lorsqu'on ne fait aucun frais pour attirer les prétendants.

Justement un monsieur très bien rôdaillait, depuis quelques semaines, autour d'elle. Il parlait peu et s'en remettait à l'éloquence de ses regards. Un jour, après lui avoir acheté deux pigeons, il s'était pourtant enhardi jusqu'à lui proposer de venir les manger en sa compagnie.

— Je suis garçon, avait-il ajouté. Ma cuisinière est une personne correcte qui n'ignore pas la valeur des gens qu'elle introduit chez moi. J'habite place Clichy, au coin de la rue Biot où certain Concert Européen est comme une sorte de plaisanterie pendant la dure époque que nous traversons. Mais qui dit Concert Européen dit diplomatie peut-être... Oui, mon enfant, je suis de la Carrière, mais gardez cela pour vous.

— Quelle carrière? avait pensé Saccharine. Elle connaissait les Grandes Carrières où Polyte était électeur et aussi ce couplet de l'héroïque *Marseillaise* : « Nous entrerons dans la carrière quand nos aînés n'y seront plus », qu'elle traduisait mal d'ailleurs.

— Maintenant que vos pigeons sont bien bardés, ils pourront patienter jusqu'à demain, dit-elle à l'acheteur.

— Alors, insista-t-il, m'accorderez-vous de vous les voir grignoter, ce même demain?

Elle accepta l'invitation.

— J'en suis infiniment heureux, lui déclara le diplomate. J'espère que vous ne vous ennuierez pas trop chez moi, parmi mes collections rapportées d'Extrême-Orient. Et puis, je vous raconterai quelques-uns de mes beaux voyages.

— Pourvu que je ne me barbe pas trop chez ce vieux louftingue, se dit Saccharine qui ne professait pour les diplomates qu'un culte relatif, car le seul homme à qui elle avait entendu donner ce titre était ramasseur de mégots aux terrasses des cafés de la place Blanche.

Mais elle se fit belle pour accomplir son entrée dans le monde, qui n'était que son introduction chez un vieux célibataire.

Ils devinrent amis, au sens le plus loyal du mot, ainsi qu'il convient entre un homme qui

rumine gravement la destinée des nations et une femme qui ne badine pas avec un vœu librement prononcé.

— Oh ! ce n'est pas que je m'amuse avec ce birbe, avouait-elle tout en troussant une poularde, mais, n'est-ce pas ? il n'est pas mauvais de se faire des relations.

Elle songeait aussi à Polyte, à qui elle eût voulu trouver une position assise, quelque chose de correct dans un bureau. La fainéantise des autres lui déplaisait depuis qu'elle gagnait sa vie à la sueur graisseuse de ses volailles et elle tenait à ce que son bel argent ne fût pas dilapidé par un propre à rien.

Et puis, à fréquenter un diplomate elle acquérait une conception nouvelle des événements, elle apprenait à discerner entre les valeurs individuelles, à expertiser les hommes, ceux dont le corps est comme une offrande sur l'autel de la patrie, et les autres dont l'intelligence plane au-dessus de la mêlée.

— Toi, tu comprends, avec ton entérite, tu es comme une cinquième roue à un carrosse, expliquait-elle à Polyte. Au front, c'étaient tes entrailles qui te gênaient ; ici, c'est ton ciboulot qui fonctionne de travers... Va, il faut entendre parler M. de Lataupié.

— Ah ! bougonnait Polyte, c'est Lataupié qu'il s'appelle, ton singe ?

— Cause toujours, ripostait Saccharine, moi je m'instruis.

Cependant il y avait des points qui lui restaient obscurs dans la diplomatie. C'est ainsi que, le jour de l'armistice, alors que tout le monde pavoisait, que les fenêtres et les nez montmartrois rutilaient, que chacun poussait la sienne et que tout le monde la poussait ensemble, elle s'étonna de voir venir vers son étalage, la bouche en cœur et la barbiche en pointe, ce cher M. de Lataupié.

— Eh quoi, s'écria-t-elle, vous n'êtes donc pas à votre bureau, aujourd'hui ?

— Non, mon enfant, répondit-il. C'est jour de fête chez les petits et chez les grands. Toutes les administrations sont bouclées.

Avec sa logique de musaraigne, Saccharine observa :

— Comment, tant que les hommes se tapaient dans le chou, vous, les diplomates, vous affirmiez n'avoir qu'à vous tourner les pouces, et à présent que le canon tait sa gueule, vous vous octroyez des vacances ? Alors, quand est-ce que vous turbinez, que vous bossez, que vous en mettez ?

— Fofolle, répliqua M. de Lataupié, ne cherchez donc pas à deviner ce qui restera toujours de l'hébreu pour vous. Liquidez au plus vite vos derniers oiseaux, allez revêtir votre jolie robe, coiffez-vous de votre chapeau des dimanches et

venez passer cette journée chez moi. J'ai les cigarettes que vous aimez et un gâteau au chocolat qui ne saurait vous déplaire. Et puis, vous m'aiderez à déployer mes oriflammes, à installer un cordon de lampions sur mon balcon et à tirer des fusées de réjouissance.

Saccharine se rendait volontiers dans l'appartement de son vieil ami où tant de bibelots amusaient ses yeux. Il y avait là, dans des vitrines et sur des étagères, une profusion de souvenirs japonais et chinois qui n'étaient pas sans pittoresque. M. de Lataupié, homme puritain, avait un certain goût pour les frivolités mobilières, et, tout en respectant les femmes, il prenait un malin plaisir à contempler des groupes d'ivoire et des estampes colorées où leurs attitudes étaient cocasses.

Sa religion des bibelots allait même jusqu'à défendre à sa domestique d'y porter un plumeau profane. C'était lui qui essuyait et entretenait ses collections.

Le jugeant supérieur sur toutes les questions qui n'étaient pas à la hauteur de son entendement, Saccharine se gardait de le critiquer dans des manies ménagères qui prenaient du relief par la qualité de l'opérateur. Tout au plus se permettait-elle de traduire ses impressions à Polyte :

— Sans blague, il est épatant. Ainsi, s'pas, il part dès le matin pour ses affaires qui me sont

étrangères. Juste le temps de signer *une* armistice et il remonte dare-dare chez lui astiquer le derrière d'*une* bouddha... Ah! tu parles si ça reluit dans sa cambuse!

— C'est pas tout ça, fit, un jour, le tenace Polyte. Jactons peu, mais jactons bien. Voilà la guerre finie et ton vœu qui, pour lors, ne tient plus. L'heure est sonnée de choisir entre tes volailles, qui n'étaient qu'un prétexte à ton existence, ton diplomate qui, tout bien pesé, me donnait plus de garanties qu'un vulgaire gigolo, et moi qui suis — et je te l'ai prouvé — de taille à faire la pige à tous les caniches de la création.

Saccharine se rebiffa :

— Dis donc, tu ne vas pas mécaniser mes volailles après qu'elles m'ont rempli les poches de picaillons, ni te fiche de M. de Lataupié à qui je dois de connaître les belles manières?

— Bon, ça va, ronchonnait Polyte. Mais moi?

— Ah! toi!

Saccharine était indécise sur la nouvelle orientation de sa vie. Elle eût voulu ne contrarier personne, et moins elle-même que quiconque. D'ailleurs son orgueil s'était épanoui avec fracas au premier coup de canon informant la population parisienne de la cessation des hostilités. Elle ne doutait pas que la victoire des Alliés fût légèrement son œuvre et que le ciel ait mis un point d'honneur à attribuer à son vœu la valeur béné-

fique que, dans son for intérieur, elle y attachait.

— Après ce que j'ai fait pour la France, fit-elle remarquer à Polyte, j'ai bien le droit de souffler un brin.

Mais souffler n'est pas jouer, et elle entrevoyait maintenant les jeux d'autrefois. Non plus, certes, de la même manière. Après avoir exercé un commerce honnête elle n'eût pas repris sans dégoût des habitudes que la morale la plus élémentaire ne saurait encourager. Mais comment décider entre tout cela? Évidemment, elle en avait assez de la volaille en plein air, des vents coulis qui sifflaient sous le porche où elle avait établi son quartier général, du soleil qui, l'été, vous cuit la peau, du froid qui, l'hiver, vous illustre les mains de crevasses et d'engelures. Elle pensait également que le provisoire n'a aucune raison de s'éterniser et qu'après avoir été à cheval sur des principes adoptés elle pouvait mettre pied à terre pour courir au bonheur.

Oui, mais où est le bonheur quand on est jeune, pas plus mal qu'une autre et que les plaisirs de Montmartre vont revenir, un à un, dans toute leur fantaisie?

Un jour, Polyte lui annonça cette chose qui lui fit dresser l'oreille :

— Tu sais, le gros Gustave, le patron du bar des Alliés, place Ravignan?... Il vient de clamser, ma chère.

— Pas possible?

— Oh! ça devait lui arriver. C'était un type qui buvait son fonds... Le soir de l'armistice il s'est flanqué tant de coups de poing sous le nez que ça lui a porté sur le foie. Une attaque et, en cinq secs, il a été nettoyé.

— Le pauvre homme! soupira Saccharine chez qui le travail n'avait pas annihilé la sensibilité.

Polyte réfléchit un instant avant de lancer :

— Tu ne devines pas quelle combine je roule dans ma boussole?

— Dis voir.

— Si qu'on achetait cet établissement avec tes économies?... J'ai sondé la veuve, elle ne demande qu'à passer la main.

— C'est à étudier, fit Saccharine.

Son magot visé, elle s'armait de prudence. Elle avait mis quatre ans à se constituer un petit sac et s'affolait un peu à l'idée de le gaspiller.

— Je vais prendre l'avis de M. de Lataupié, songea-t-elle.

Mis au courant du projet, le diplomate opina :

— Le bar des Alliés, rien que ce titre est une référence. Vous m'eussiez consulté sur quelque chose de libertin que mon affection pour vous eût crié : « Casse-cou ! » Toutefois, gentille et affriolante comme vous l'êtes, je ne vous vois pas bien à la tête d'un commerce où quelque

client dans les vignes du Seigneur pourrait vous donner du fil à retordre.

Ce fut alors que Saccharine jugea le moment venu de parler de Polyte à M. de Lataupié.

— Il était mon fiancé avant la guerre, peut-être aujourd'hui serait-il sage de nous marier, prononça-t-elle en manière de conclusion.

Présentée ainsi, l'affaire devait obtenir l'approbation d'un homme dont la longue carrière diplomatique n'avait eu d'autre distraction que l'époussetage de divinités chinoises et la contemplation de gravures frivoles.

Bien qu'habitant une rue choisie pour son Concert Européen, M. de Lataupié ignorait Montmartre, ses plaisirs et ses perversités. Il accordait d'emblée sa confiance au bar des Alliés, estimant que, sous une telle égide, l'établissement serait astreint à la plus parfaite tenue. De même s'était-il attaché à Saccharine parce qu'elle vendait de la volaille sans se préoccuper si, en d'autres temps, elle avait compté parmi les échassiers.

— J'espère, ma chère petite, dit-il à sa jeune amie, que vous n'allez pas tarder à m'amener votre fiancé. Et je postule dès maintenant pour vous conduire à l'autel et pour être votre premier témoin.

— Oh ! c'est bien de l'honneur pour la famille ! s'écria Saccharine, fière et ravie.

Ce fut une touchante cérémonie qui se termina au *Rocher Suisse*, dernier endroit neutre. M. de Lataupié exultait. Après avoir parcouru le monde, après avoir exercé ses hautes fonctions en de lointains empires, après avoir moisi d'ennui chez les Célestes, il prenait un plaisir extrême à la fréquentation des gens dont le septième ciel ne dépassait pas les ailes du Moulin de la Galette. De plus, l'époque de sa retraite approchait, et il se félicitait d'avoir pu, avant de quitter la Carrière, collaborer à l'étude d'une paix qui, promettait-il à Polyte et à Saccharine, et cela afin de les rassurer sur la prospérité future de leur commerce, serait un peu moins longue que celle précédant le traité de Westphalie, laquelle avait duré quatre ans.

— Bientôt, ajoutait-il, je n'aurai plus de divertissement que dans l'arrangement et l'entretien de mes collections. C'est pour moi la vieillesse, hélas !

— Oh ! vous savez, monsieur Lataupié, lui offrit spontanément Saccharine, quand vous serez fatigué de fourbir les cuisses dorées de la bouddha, vous pourrez toujours venir vous attabler chez nous. On aura des liqueurs de marque à votre disposition et plus tard, voyez-vous ça d'ici ? si qu'on se payait un héritier, Polyte et moi, peut-être bien que vous ne lui refuseriez pas d'être son parrain, un parrain

qui lui donnerait un rude reflet, à ce p'tit môme.

M. de Lataupié n'avait pas escompté tant d'honneur comme couronnement d'une existence tissée de considération. Aussi remercia-t-il Saccharine pour sa grandeur d'âme et pour sa délicatesse.

JEANNE LANDRE



LA RUE SAINT-VINCENT

Dessin de J. Hémard.

HISTOIRES MONTMARTROISES

Par PIERRE MAC ORLAN



Pierre Mac Orlan

Par lui-même.

HISTOIRES MONTMARTROISES

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES
SUR LA FAUNE ET LA FLORE DE CE PAYS.
ATTRACTIONS.
GÉMISSEMENTS. MAUVAIS SOUVENIRS.

Ce n'est pas sans un peu de confusion et de timidité que l'on prend la plume pour écrire sur un tel sujet. Il existe dans la mémoire de la plupart des hommes un petit coin secret où sont enfermés des souvenirs si peu décoratifs, que le propriétaire de ce musée n'éprouve nullement le besoin de les éclairer subitement.

Il faut les dégager un à un, les sortir par les oreilles, comme on sort des lapins d'un clapier obscur, et les mettre sous la lampe, à moitié rongés par les mites, mais, hélas! toujours vivants. Les mites ne font mourir que les vêtements de belle laine et les jolies étoffes qui n'appartiennent pas à l'époque montmartroise. Car il y a dans la vie de beaucoup d'artistes, d'écrivains,

et d'anciens souteneurs convertis au commerce régulier, une époque montmartroise que les plus cyniques considèrent avec indulgence et les autres avec une amertume que les sourires de la fortune — quand la fortune veut bien sourire — ne parviennent pas à dissiper.

On a beau mettre de la musique sur ces réminiscences et les adapter, par associations d'idées, aux airs de la rue que le vent gémissait avec les violons des chanteurs ambulants, elles ne dépassent pas la portée d'une chansonnette comme :

Encore un baiser, veux-tu bien,
Un baiser qui n'engage à rien...

et d'autres blandices destinées à rendre mélancoliques les pâles filles de la place Blanche et les petits voyous qui ne pensent plus à rien depuis qu'on a supprimé les appareils à sous dans les bars.

* * *

Pourtant cet Eldorado, popularisé par la chanson, les estampes et les croquis d'artistes fameux, devait être pour nous comme une gare régulatrice où chacun attendait que le sort voulût bien le diriger dans la voie qu'il espérait suivre.

A certaines heures d'été, quand les filles en robes blanches s'agitaient comme dans les chansons du cru, nous étions des permissionnaires

dans une gare. Chacun attendait sans trop d'impatience le train qui devait l'emporter vers son but. Il n'y avait pas de cantines dans cette gare. Il fallait manger mal, irrégulièrement. et nul employé ne venait siffler le départ du train. C'était le désordre, le beau désordre, le désordre sans art.

Montmartre flambait dans la nuit de tous ses feux. Tous les bureaux où l'on vend le plaisir étaient ouverts au public et. de plus en plus, les petites courtisanes avaient tendance à connaître parfaitement la machine à écrire.

Elles concevaient ainsi Cythère et les expériences que l'on peut faire sur cette île où l'imagination la plus pauvre peut toujours recevoir un prix.

A Montmartre encore les hurlements des trains de la gare de l'Est faisaient pressentir la guerre. Pour cette raison on ne s'amusait pas toujours franchement. La plupart des voyageurs attardés au *Lapin agile*, qui était une salle d'attente de première classe, avaient fait leur service à Nancy. Montmartre et Nancy tenaient chacun un bout de fil téléphonique. C'est ce qui explique pourquoi peu d'hommes parmi nous furent surpris de se retrouver à Dongermain, près de Toul, en août 1914.

Ça ressemblait à une blague costumée de Poulbot, et Warnod était dans la bande. D'autres

camarades étaient aussi de Montmartre et du régiment, qui furent tués dans les plus tristes paysages de la France : la Lorraine et l'Artois.

LES HOTELS

Parmi les plus gracieux souvenirs de Mont martre, que l'on puisse extraire de la boite infâme dont je parlais au début de ces quelques lignes les hôtels meublés sont certainement les plus aptes à communiquer ce dégoût de soi-même qui pousse les hommes de peu de volonté à se supprimer par le suicide.

Quand un jeune homme, sortant d'un lycée de province par exemple, avait vécu six ou sept années dans ces temples de la misère morale et de la déchéance physique, il était mûr pour toutes les combinaisons. Le hasard seul, et ce sens de l'honnêteté que donne toujours la connaissance de sa propre valeur, pouvaient cependant le sauver de la boue effroyable, qui, parfois, se dressait en vagues si hautes qu'elles menaçaient de submerger l'hôtel, ce damné navire, et son patron, le bougnat assoupli aux ruses de l'argot, et ses étranges passagers, dont quelques-uns étaient si jeunes qu'on ne savait pas leur âge. Il faut avoir connu ces hôtels de Montmartre, ces chambres qui pourtant paraissaient des paradis dont le caractère provisoire était enchanteur. Des

filles y avaient laissé un remugle, d'abord de parfums personnels, puis de repas froids pris au bord du lit. On sentait très bien que jamais l'air de la mer ne viendrait balayer ces miasmes et l'on héritait, entre les murs humides, de la désolante intimité de celles que la Paralysie Générale pouvait appeler les « Petites Alliées ».

Quelquefois des injures, toujours à la mode et dans le goût du jour qui exigeait des expressions nouvelles, se croisaient dans la nuit. En moins d'une demi-heure, il se débitait là, pour l'édification de l'« artiste » de passage, plus d'arguments qu'il n'en faut — et avec quelles précisions ! — pour faire pendre un homme et conduire une femme au bûcher.

On vivait ainsi dans une atmosphère de crimes et de débauche économiques, pas désagréable à la longue, qui devait enlever tout intérêt aux faits-divers lus dans les journaux du jour.

Et, tous les soirs, il y avait le drame de la clef, quand on ne pouvait payer sa chambre. Cette clef était accrochée à un clou au-dessous d'un numéro le long d'un tableau, propriété du patron de l'hôtel.

Il est heureux pour moi, comme pour d'autres peut-être, que ce tableau ne fût pas doué d'enregistrer la voix humaine.

Devant lui venaient échouer les paroles les plus abjectes que la misère puisse inspirer à

ceux qui n'étaient alors que « de pauvres enfants tout nus » lavés par la pluie et desservis par de mauvais vêtements : la « plus belle rose de nos chapeaux » était déjà perdue. Je n'ai connu dans la corporation qu'un homme honorable : c'était Bouscarat. Nous étions chez lui trois camarades : l'honnête Jules Depaquit, qui écrivait des vers mélancoliques, Gaston Couté, qui mourut un soir de pluie, et moi-même. Bouscarat fut pour moi un ami. Montmartre, comme tous les pays d'ailleurs, produit de ces exceptions.

* * *

J'ai connu aussi dans une petite rue qui traversait la Butte, assez sournoisement en somme, un petit hôtel peint en rouge sang de bœuf.

Celui-là, au moins, montrait franchement ses parchemins. Il était là, tapi dans l'ombre, comme la maison du bourreau dans une ville de 5 000 âmes. Le tenancier, guetté par une attaque d'apoplexie trop tardive, trônait au milieu d'une cour indescriptible. Il y avait des filles de quinze ans maigres et vénéneuses avec parfois de jolies têtes de souris, des adolescents avec des chemises sans faux cols, des ouvriers tailleurs parlant jeddish, et de beaux enfants presque comestibles.

Il y a de cela quinze ans. Aussi je ne puis m'em-

pêcher de songer aux curieux enfers que l'on aurait pu connaître en suivant la route de ces personnages jusqu'au point où eux-mêmes l'ont menée.

LES CABARETS

Il n'y a pas que les hôtels pour embellir les nuits montmartroises. Un peu partout, sur la Butte, des cabarets sont élevés, comme des reposoirs par des mains pieuses. Quel dieu misanthrope dirigea les bras de leurs constructeurs anonymes ? C'est là que la mollesse et son cortège de pages tient sa cour. Je ne parle pas ici des cabarets artistiques qui ne permettent pas de s'étaler sur des banquettes, mais de ces minuscules cafés, transformés en clubs, où l'ennui cloue le client sur sa chaise, l'englue comme une mouche dans la confiture.

Quelques figures de femmes traversent la salle, parfois énigmatiques, comme dans les romans de Dickens. C'est ici le domaine des vies imaginaires et des mensonges. Pour cette raison, ce milieu peut constituer une atmosphère de qualité pour les âmes sensibles qui savent qu'un jour ou l'autre le possesseur de cette belle âme possédera la clef qui permet de gagner les champs, l'air pur et, si l'on veut bien réfléchir, la liberté.

Chacun, dans ces cabarets, en prenant l'uni-

forme et les habitudes de la maison, perd sa personnalité. On pense à la manière du *Chien Vert* ou du *Corbeau d'Argent*. Et l'enthousiasme, cependant, comme une jolie fleur de mai, pousse timidement dans la fumée des pipes, les relents de l'alcool et les cris, les cris effroyables par quoi se traduisent les désordres de l'imagination et l'exaltation des bons sentiments chez des gens qui, plus tard, pourront mieux faire dans la vie.

Pour ma part, s'il me fallait raconter, ce dont j'aurais honte, toutes les sottises que j'ai commises à Montmartre, les dimensions de ce volume ne pourraient y suffire. Le but de cet ouvrage n'est pas de pervertir la jeunesse ; tout au moins je le présume, telle n'a pas été la pensée de son éditeur.

Dans ces cabarets, toutes les races d'hommes se confondaient sans distinction de patrie, et les patries n'avaient pas d'importance, car tous les hommes qui se retrouvaient autour des tables en bois avaient assez de personnalité intime sans avoir besoin d'en chercher une dans les caractéristiques générales de leurs pays d'origine. Quand on avait acquis, par exemple, la conviction que Gaëtan était un bandit définitif, point n'était besoin de savoir s'il était Russe ou Serbe. De même les habitudes érotiques de Sidonie laissaient dans l'ombre l'intérêt de connaître le véritable nom de ses parents.

Tous les peuples de la terre se donnaient rendez-vous dans ces carrefours où l'on pouvait s'asseoir en passant. J'ai coudoyé, le dos au mur, des Chinois, des Hollandais, des Allemands, des Russes, avec des nez de Tartares, comme rongés, diminués par la lèpre ; des Japonais, des Italiens, des Espagnols, et des Français qui, il faut être juste, se sentaient un peu déplacés.

L'art réunissait tout le monde. On se ficelait par bottes, comme des radis, et l'on pensait tous ensemble aux mêmes heures, en buvant la même chose et en possédant les mêmes femmes. Tel était, chez un jeune homme de dix-huit ans, le goût de la liberté, quand il avait des lettres, qu'il venait de province et qu'il avait pris Montmartre comme pierre de touche.

Beaucoup ont ainsi essayé leur sensibilité en faisant le sacrifice de leur vie, comme Georges Bannerot, dont les beaux vers chantent encore dans ma mémoire. Il me les récitait un soir, à Montmartre, au coin du feu, en 1915. Mais à cette époque j'avais déjà fait un an de guerre, je ne craignais plus Montmartre et j'espérais que le poète triompherait des derniers écueils semés sur sa route.

LES RUES

Ceux qui ont été en Italie peuvent comparer la rue Lepic aux Gradoni di Chiaia à Naples. C'est tout à fait pareil, on ne sait pourquoi, puisqu'il n'y a entre ces deux décors de la vie populaire aucuns détails vraiment susceptibles d'être comparés entre eux.

Dans la rue Lepic, il y avait une vieille aveugle qui chantait en s'accompagnant sur l'accordéon. Elle aidait peut-être à cette association d'idées.

Mais Montmartre valait la peine d'être aimé par ces aspects multiples. Cette petite cité enclose dans une grande ville réalisait un beau voyage pour ceux qui, sédentaires par humeur, préfèrent la lecture au coin du feu.

La rue Lepic, c'était Naples ; la rue Caulaincourt, un coin de Bruxelles, et la rue Saint-Vincent, Gibraltar avec ses fortifications ; la mer en bas de la rue du Mont-Cenis, et, dans les jardins, les gitanes et les Allemandes pensionnaires des plus beaux lupanars du globe, disent les navigateurs, qui ont vu réellement Gibraltar.

La rue de l'Abreuvoir, rose, verte et jaune, avec le dôme du Sacré-Cœur blanc ombré de bleu, dans le fond, et des arbres extraordinairement verts, jaillissant des hauts murs, c'était l'Orient qu'un clair de lune souvent complice parachevait

pour troubler les futurs soldats de la « Coloniale ».

La place du Tertre ressemblait à Villeneuve-sur-Yonne. Il y manquait à la vérité, pour la paix de l'imagination, un quartier de chasseurs à cheval, et des sonneries de trompettes pour couper la monotonie des jours.

Paris, vu dans un trou, le long des pentes abruptes du square Saint-Pierre, devenait un agrandissement photographique de Luxembourg.

Et pour connaître les cantines de terrassiers sur les voies ferrées en construction dans le Sud-tunisien, il fallait aller dans un petit bar de la rue Norwins, un petit bar en planches où des gens bien habillés, qui n'étaient pas toujours des terrassiers, venaient boire et manger le plus aimablement du monde. Il était déjà décent de tenir un certain rang dans la société montmartroise pour avoir ses entrées dans le bar. La société montmartroise n'est pas mêlée : il y a des classes, des questions de préséance, un protocole, des noms.

Je connais bien les rues de Montmartre pour y avoir passé des nuits sans gloire, à la recherche d'un domicile. Je connais mieux que n'importe qui la triste agitation des balayeurs, au petit jour, alors que l'on se fait à soi-même l'impression d'aller au dernier supplice.

J'ai encore le souvenir de cette crasse verte et

grasse que l'on attrapait en séjournant dans les cafés de nuit et qui ne se révèle qu'avec la lumière du jour.

La rue était ornée de monstres dont mon vieil ami André Salmon, qui sait bien ce que je veux dire, a su faire un choix élégant.

Il y avait la fille tragique et jeune, écroulée devant la porte d'un pharmacien, et qui sentait l'éther; il y avait les célébrités de nuit qui appartenaient à tous les sexes.

Une sentimentalité profonde se dégageait toutefois de la Butte, que Bruant comprit si bien le jour où il écrivit la jolie chanson de *Rose blanche*, qui mourut d'un coup de couteau, après avoir gravé son nom sur les anciennes palissades de la rue Saint-Vincent.

A cette époque, on tirait encore des coups de revolver dans la rue. Aujourd'hui, les divertissements des apaches semblent puérils en comparaison de ce que la plupart des hommes ont vécu. Si, dans l'avenir, les jeunes apaches veulent montrer de l'originalité et ne pas risquer de tomber sur un paisible lanceur de grenades, il leur faudra « faire » leurs victimes, non plus « à l'autorité », mais « à la douceur ».

* * *

On dit très bien : « La rue Lepic ressemble à une rue de Naples, et la rue de l'Abreuvoir à un coin de Jérusalem », mais à Naples et à Jérusalem on n'éprouve nullement le besoin de comparer avec Montmartre.

FLORE ET FAUNE

Rue de l'Orient, l'herbe croît entre les pavés, et sur les pentes du Moulin de la Galette, dans les jardins, des roses trémières balancent au vent des jolis visages de filles, demoiselles de Touraine et d'Ile-de-France.

A Montmartre, des fleurs presque exotiques poussent en pleine terre, autour des mystérieuses maisons provinciales de la rue du Mont-Cenis.

Dans ce coin, on imaginerait aisément la présence d'une dame en crinoline et en écharpe, soignant elle-même ses hortensias et ses azalées. En ajoutant la présence d'une servante noire dans un de ces ravissants jardins bourgeois, on obtient la Martinique et la douceur de ses nuits. Mais c'était avant la guerre.

Parmi les herbes les plus rares de Montmartre, il faut citer l'herbe à chat, le plantain et le mouron.

L'herbe à chat croît dans des pots peints en rouge. Un marchand passe deux ou trois fois par semaine dans chaque rue en criant d'une voix mélancolique, comme un marchand du vieux Londres : « Oh! faut-il de l'herbe à chat? »

Le mouron, toujours avant la guerre, était en quelque sorte trusté par un pauvre garçon à silhouette d'imbécile, que tous les Montmartrois ont bien connu. On l'appelait Mimile, je crois. Il criait : « Ouon êtit oiseaux! » Les enfants ne le martyrisaient qu'avec modération, ce qui est surprenant si l'on considère que ce pauvre commerçant était parfaitement inoffensif.

Quant au marchand de plantain, je ne l'ai jamais vu. Peut-être n'a-t-il jamais existé.

* * *

Montmartre est aussi pour les animaux un paradis un peu étroit. C'est un fait certain que les gens de Montmartre aiment les bêtes.

C'est peut-être le seul quartier de Paris où les chiens puissent vivre à peu près tranquilles, à la condition de savoir éviter, comme il sied, l'astucieuse nonchalance de la police chargée de veiller sur leur race.

Les chiens tiennent à Montmartre un rang à peu près égal à celui de leurs maîtres. Dans beaucoup de rues, aux alentours de la place du Tertre

et de la rue des Saules, on leur donne le plus souvent le nom de leurs propriétaires.

Une bataille de chiens sur la chaussée se traduit ainsi dans les conversations des spectateurs : « C'est Probitet qui vient de mordre Poncefesse ». Probitet est un commerçant du coin, et Poncefesse un oisif du voisinage. Comme les pages portaient les couleurs de leur dame, les chiens portent les noms de leurs patrons.

Et les patrons finissent par ressembler à leurs chiens, parce que l'opinion publique le veut ainsi.

Quand on a vécu quelques années à Montmartre, on connaît tous les chiens du quartier, leur âge et les affections dont ils souffrent.

Il n'y a pas que des chiens à Montmartre. Les chats y vivent également à l'aise. Une vieille marchande de poissons, aujourd'hui morte, la mère Fernande, avait un chat de la taille d'un veau et qui urinait dans un vase de nuit qu'il savait tirer avec sa patte. C'était merveilleux.

Un poète de nos amis eut un chat qui, après s'être perdu une nuit autour du réservoir, sur la Butte, fut mangé par les oiseaux coalisés.

Ceci nous conduit à dire un mot des oiseaux qui vivent à Montmartre. En général ils sont gras et presque obèses et sont obligés de sauter d'un toit pour s'envoler.

Au *Lapin agile*, il y avait un fameux corbeau

à qui il ne manquait que la parole pour avoir l'air d'un notaire. En particulier, les oiseaux de Montmartre sont difficiles à mener. On connaît l'histoire de ce moineau qui, ayant pincé la paupière au dessinateur Jules Depaquit, le contraignit, en ne lâchant pas, à se faire donner une botte de mouron capable d'étouffer un âne. On trouvera cette histoire racontée tout au long, non pas dans Hérodote, mais dans les œuvres complètes de M. André Warnod.

A Montmartre vivent encore des rats apprivoisés, des souris blanches, ce qui valut un jour à une dame de répondre à une amie qui lui proposait un chat : « Je ne puis l'accepter parce que j'ai des souris ».

Dans ce paradis des bêtes vivaient aussi des singes et des tatous, des serpents et des grenouilles vertes dans des bocaux à cornichons. On ferait un volume avec les anecdotes que ces intéressants personnages ont accumulées sur leur dos.

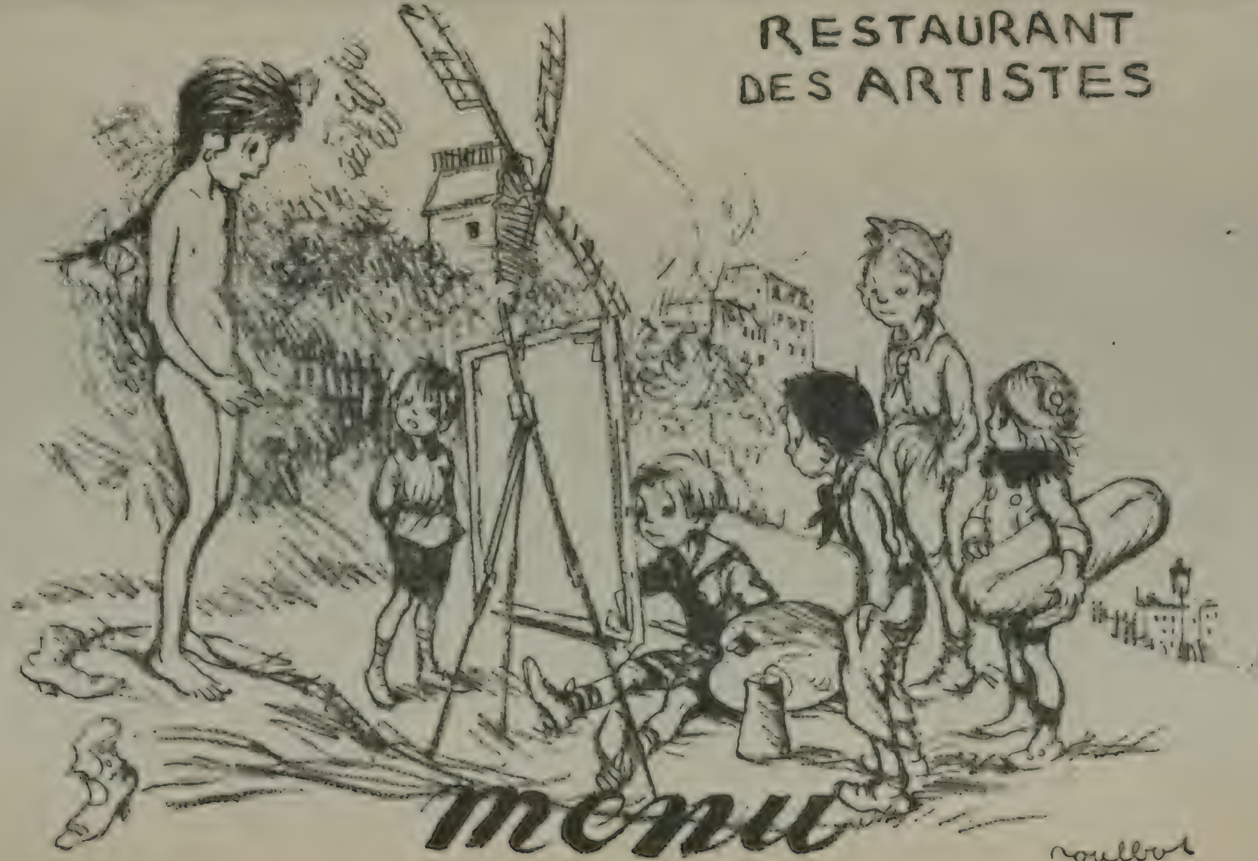
Il y a même quelques chiens qui sont allés à la guerre avec leurs maîtres et qui jamais n'en sont revenus.

CONCLUSION

Le prix des denrées à Montmartre, autrefois, permettait de vivre à bon compte. On pouvait déjeuner pour 0 fr. 50 et même moins avec quel-

ques excès de sobriété. Aujourd'hui, c'est un des quartiers les plus chers de Paris. Cette transformation des conditions de l'existence contraindra peut-être les Montmartrois qui connurent les faveurs de la Fortune à ne point s'expatrier. Aujourd'hui, ils trouvent la vie chère à leur porte. Ce n'est plus de mode d'aller à Auteuil. On voit déjà des vieux Montmartrois regagner le village où ils firent leurs premières armes. Tout finit par s'oublier, même la misère ancienne. C'est ce qui donne l'impression que cet article a été commencé en 1900 pour être terminé en 1919, à une époque où l'auteur n'a plus gardé de ses débuts dans la vie que les souvenirs qui valent le soin d'être conservés avec intérêt.

PIERRE MAC ORLAN


RESTAURANT
DES ARTISTES
menu
Poulbot

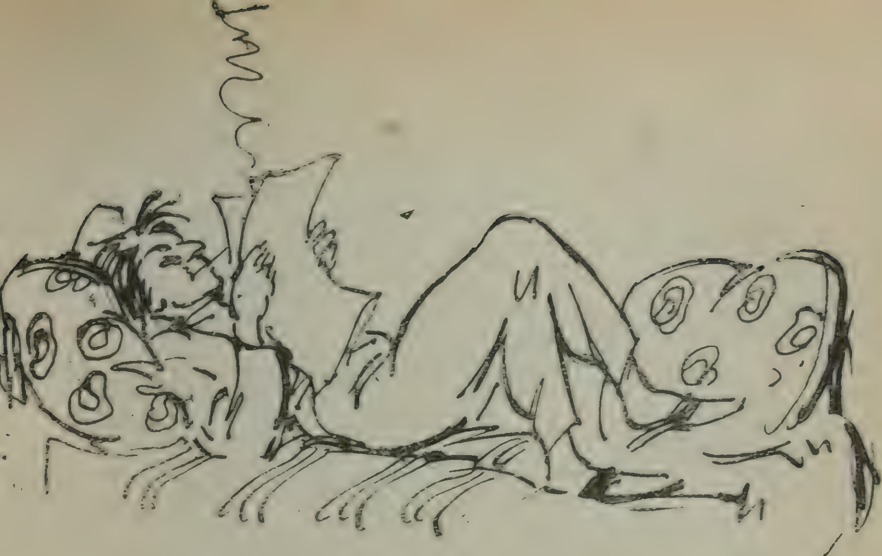
MONTMARTRE, PETIT VILLAGE

Par POULBOT



F. Poulbot

Dessin de J.-F. Bessondandrieux



MONTMARTRE, PETIT VILLAGE

Quand j'étais à Londres, au mois de juin, l'année dernière...

— Allons, vieux ! on te demande des histoires de Montmartre.

— Laissez-moi parler. A Londres, j'ai vu beaucoup d'Anglais, beaucoup d'Anglais qui étaient venus à Paris, et tous, quand je leur donnais mon adresse : « rue de l'Orient, Montmartre», clignaient de l'œil, disaient : « Yes ! » avec un air entendu, un air qui en disait long, et ajoutaient en souriant : « Je connais Montmartre, j'ai visité... sans mon femme. »

Je n'ai jamais été en Allemagne, mais j'aurais entendu : « Montmartre ! ya ! Chat noir ! Mouline rouche ! »

Et ceux des autres pays! Tous, ils ont fait la

tournée des grands-ducs ! Ils ont bu des demis et de la tisane toute la nuit et ils ont fini le matin, aux Halles, avec une bergère, qui se disait modèle, et qui leur a donné une chouette idée de la Montmartroise.

Plus fort ! Combien connaissons-nous de Parisiens, Montmartrois depuis quarante ans et plus, qui n'ont jamais dépassé le Wepler, place Clichy, et pour qui Montmartre, comme pour les Brésiliens et les Péruviens, c'est le *Cabaret du Néant* ou l'*Abbaye de Thélème ?*

Ah ! ils les connaissent les peintres, les poètes, et les musiciens ! En v'là des gaillards qui la mènent joyeuse ! Un atelier d'artiste, c'est des divans et des femmes toutes nues dans la fumée des pipes. Parlez de types qui se la coulent douce sans rien se fouler !...

Mais ce qu'ils ne savent pas, c'est combien il faudrait de kilomètres de cimaise pour accrocher les toiles et les dessins de Willette. Willette qui a toujours été un paresseux, car c'est être paresseux que faire une page de minuit à six heures du matin, alors qu'on peut si bien faire son travail de huit heures à midi et de deux à six heures du soir.

Les ignorants n'admettront jamais ces façons de travailler.

Mais leurs racontars ont-ils tellement d'importance ?

Combien de fois m'a-t-on demandé :

— Vous mettez longtemps à faire un dessin ? Et combien que vous en faites par jour ?

Ou encore :

— Vous faites le dessin, vous, mais qui qu'c'est qui met la bêtise en dessous ?

Il faut répondre à ça !

Voilà ! ma rogne est passée. Maintenant, soyons gais.

* * *

Les gens du pied de la Butte ont bien le droit de s'amuser comme ils l'entendent. Certes on me dira :

— Et vous croyez nous faire avaler que vous ne vous amusez pas. Vous croyez que nous n'avons jamais vu le matin le retour du bal des Quat'z-arts, que vous, les humoristes, vous n'avez pas organisé, avec grand tapage, le bal Gavarni, le bal Callot et le bal Henry Monnier ! Ces nuits-là vous ne vous êtes pas couchés à dix heures du soir, tout de même !

Non, certainement, mais ces façons de s'amuser nous sont réservées à nous. Ceux qui y ont assisté me comprennent et je ne me sens pas capable de l'expliquer aux autres.

Ces fêtes-là, c'est encore du travail. Du travail pendant deux mois. Et c'est pendant ces deux mois qu'on s'amuse le plus... à travailler. Il faut

faire les affiches, les programmes. dessiner et confectionner les costumes, construire les chars et peindre les décors...

Travail inutile ! non. S'il vous plaît, considérez seulement que ce sont toujours des fêtes de charité. Travailler en s'amusant et pour une bonne action, est-ce perdre son temps ?

Seulement, il faut qu'un peintre sache, pour un soir, devenir acteur dramatique ou danseur, après avoir été menuisier, décorateur et costumier.

Quand j'ai vu défiler en 1896 le cortège de la Vache Enragée, j'ai compris du premier coup tout ce que les auteurs avaient mis dans ces magnifiques tableaux vivants, mais je ne suis pas de la famille de feu le Père la Pudeur.

Comme j'aurais voulu les connaître, tous ceux-là qui se réunissaient au *Chat noir* ou au *Mirliton.*

Du *Chat noir*, je n'ai jamais vu que la façade et je bâillais d'épatement devant le chat de Steinlen, auréolé d'un soleil aux rayons dorés.

En ce temps-là j'avais tout juste le droit d'aller au collège Rollin.

Entre deux classes du matin, la porte du bahut qui donne boulevard Rochechouart restait ouverte pendant un quart d'heure. Récréation. Pour ceux qui avaient des cigarettes, c'était le temps d'en griller une en faisant les cent pas. En face était, où il est toujours, le cabaret de Bruant.



A cette heure-là sa devanture rouge s'entre-bâillait ; à l'intérieur on faisait le ménage et, sur les murs, je pouvais voir des dessins dans des cadres, des dessins de Steinlen et de Lautrec.

Je vous laisse à penser si, en rentrant en classe, j'y apportais des « préoccupations étrangères à l'enseignement », comme disait notre professeur de géographie.

Plus tard, j'ai pu voir d'autres boites.

Des établissements avec des tziganes, des danseuses, des soupeurs et des soupeuses noyés dans le champagne, et je me suis réfugié dans le Maquis.

Le Maquis, c'était sur la Butte.

A la place des maisons en meulière et des casernes en ciment armé de la rue Caulaincourt, à la place des sept étages avec chauffage central, ascenseur, salle de bains, de l'avenue Junot, c'étaient des petites maisons, des bicoques, des bosquets et des charmilles.

Du balcon de bois de ma baraque en carreaux de plâtre, par-dessus les jardins embaumés de lilas et les ruelles pleines de verdure, je voyais les Moulins tendre leurs ailes dans le ciel, et les oiseaux qui piaillaient dans les haies vous réveillaient le matin.

Il y avait des arbres, il y avait de l'air, et comme on s'éclairait au pétrole, on ne craignait

pas la crise de l'électricité ; sans les sifflets des locomotives du chemin de fer du Nord et les sirènes des usines de Saint-Ouen, on était tout à fait à la campagne.



Hélas! expulsés, nous avons dit adieu au Maquis si pittoresque, et, dans les brancards des voitures à bras, nous sommes partis chercher d'autres toits.

Les démolisseurs, conduits par les propriétaires, ont saccagé les tonnelles et rasé les cabanes aux noms de villas : « Les Tilleuls », « Mon Désir », « Cat's Cottage », et le plus petit des trois moulins, le « Moulin à Poivre ».

Les murs de la rue Saint-Vincent, où les amoureux gravaient leurs initiales dans un cœur percé d'une flèche, n'ont pas résisté. Tout est bouleversé, nivelé, et rue de l'Abreuvoir,

rue des Saules, rue du Mont-Cenis, il y a des escaliers.

Cependant, tout en haut le village a tenu.

Venez le voir. Dépêchez-vous, la guerre est finie et les constructeurs vont se remettre à l'ouvrage.

C'est à dix minutes de la gare Saint-Lazare. Vous verrez de près le Sacré-Cœur géant et la petite église Saint-Pierre. Comme au mont Saint-Michel, vous serez accueillis par des marchands ambulants qui vous offriront des médailles bénites.

Dans les bazars religieux vous trouverez des souvenirs de Lourdes. Demandez la place du Tertre et, pour souffler, asseyez-vous à la terrasse de Spielmann, « l'ancien clairon des chasseurs à pied de 70 », ou à l'hôtel de la Marine, chez Bouscarat.

Sans forcer votre imagination, vous n'aurez pas de peine à croire que la rue du Mont-Cenis est le chemin qui descend à la mer.

La cloche de l'église sonne, la chaisière traverse la rue à pas feutrés. Sur la place, le fils du bureau de tabac lutte avec un plus grand. En cercle tout autour, les gosses, garçons et filles, encouragent les combattants.

— Vas-y, Labille ; mets-y-en !

— Tu l'as, Totor ! tu l'as !

Une femme, les manches de sa camisole rele-

vées jusqu'au-dessus du coude, rince sa lessive à la fontaine ; un rouquin, à plat ventre au bord du ruisseau, montre le fond de son pantalon déchiré et souffle sur un bateau fait d'un bouchon et d'une allumette.

Une voix monte l'escalier de la rue Gabrielle. Elle chante :

> Poitou ou ou ou... ou
> Poitou ou ou ou... ou

C'est le marchand de beurre du Poitou qui fait sa tournée entre ses deux paniers. Derrière lui, voilà H.-P. Gassier, son carton sous le bras, son chien Wisky sur ses talons. Je parie qu'il va au billard en bois. C'est tout à côté, dans les jardins et bosquets du *Franc-Buveur*, en face le *Consulat d'Auvergne*. Allons faire une partie, en plein air ; nous mangerons des frites en buvant du cidre. Non ! Gassier a rendez-vous chez Frédé, au *Lapin*. Ternois, son éditeur, doit déjà l'attendre, car il lui a commandé ferme une série de douze cartes postales sur « Montmartre qui disparaît ».

Misère de misère ! je voulais vous montrer ce célèbre « Cabaret des assassins » dit le *Lapin agile* ou *Lapin à Gill*, du nom d'André Gill qui en avait peint l'enseigne. Je croyais voir Frédé revenant du marché, son filet lourd de provisions ; Berthe, sa femme, repassant son

linge sur le comptoir de bois ; assis dehors, deux rapins fumant la pipe et devisant... C'est raté !

C'est aujourd'hui un chahut assourdissant. Ça gueule ! ça gueule :

C'est à boire, à boire, à boire !
C'est à boire qu'il nous faut !

Les chiens s'en mêlent. Et Frédé crie :

— Fermez ça ! n.. de D... !

La maison est envahie par une équipe à bérets de velours et capes espagnoles doublées de peluche rouge. Une poule de quatorze ans, avec une voix de mêlé-cass, jure comme un charretier et fume une pipe de merisier : c'est la civilisation qui monte.

Il faudra encore déménager. Toutes ces bonnes vieilles maisons céderont la place à des « gratte-ciel ». Sur les murs, plus de lierre ni de vigne vierge, mais le « bébé Cadum » ! Un à un les derniers grands arbres, sciés par le pied, s'abattront, et le Moulin de la Galette sera une gare du Métro.

Il ne restera, au coin des rues neuves, que les noms de ceux que nous aimons, ceux qui ont fait la Butte et qui l'ont illustrée : Henry Somm et Henri Pille, Willette, Steinlen et Forain, Maurice Donnay, Marcel Legay, Bruant, Boukay, Louis Morin, Goudeau et tous les autres.

Rien n'empêchera ça.



Mais Trilleau a acheté et relayé un omnibus *Panthéon-Place Courcelles*. Debray veut bien

nous donner son dernier moulin ; nous l'emporterons quelque part, pas trop loin, dans la vallée de la Seine ou de la Marne, et sur l'impériale, tirés par trois bons chevaux, nous irons le voir tourner le dimanche.

CROQUIS PENDANT LA GUERRE

C'est chez Coco.

La patronne, dès la porte, a reconnu son ancien pensionnaire. Vite elle donne les clefs de la caisse à Léon, qui l'embête avec la monnaie de cent francs, et elle trouve pour le poilu une place sur la banquette, en s'excusant auprès d'une princesse qui dîne avec un officier.

Et, les fesses calées, l'ancien habitué du « Restaurant des artistes », qui, depuis quatre ans, s'envoie la cuistance de Gaspard, se tape la tête sérieusement.

— Léon !... un café !

Il allonge ses pieds sous la table et sort sa vieille pipe, qu'il bourre avec du gros en en flanquant la moitié sur la nappe.

Son briquet marche du premier coup. Il tire, et, pépère, en font une bonne goulée vers le plafond.

Mais la poule, sa voisine, qui faisait la gueule depuis qu'il était là, aplatit ses nichons sur la table pour parler bas à son aviateur.

Elle n'a pas le temps de l'ouvrir. Dans un nuage, le copain, qui a vu le manège, lui laisse tomber par-dessus son épaule :

— Si ça vous fait tarter, c'est le même prix.

. . . .

Dire qu'il y a quatre ans, dans l'autobus, il donnait sa place à une dame qui était debout.

* * *

Sur le pont Caulaincourt, « Ma Cocotte », le sculpteur, a rencontré le père Bernard.

Ça pinçait dur, ce matin-là ; tous les deux, ils avaient relevé le col de leur pelure, et la barbe de « Ma Cocotte » fumait comme un capot de taxi qui monte la rue Lepic.

Mais, dans le courant d'air qui siffle à travers le parapet, ils ont bavardé, parce qu'ils sont de vieux camarades et qu'on ne va plus au café.

— Alors ?

— Et toi, ça va ?

— C'tte vieille noix ! y a longtemps qu'on t'a vu.

— Ben, je gratte.

— Tu grattes... Et tes pattes ?

— Ben, mes pattes, ça m'est pas commode pour venir par ici,... avec le verglas,... mais y a du mieux. Une paire de godasses qui me faisait un an, j'suis forcé maintenant d'la donner à ressemeler au bout d'un mois.

— Et alors tu grattes ?

— Pas mal.

— T'es content ? tu vends ?

— Tout, mon terme est payé et j'ai souscrit à l'Emprunt.

Alors, « Ma Cocotte » a dit au père Bernard :

— Écoute-moi... Tu es content, les amateurs sont pendus à ta sonnette, ton propriétaire touche sa galette, et t'as des bons de la Défense. Eh ben ! c'est malheureux, oui, c'est tout à fait malheureux pour toi.

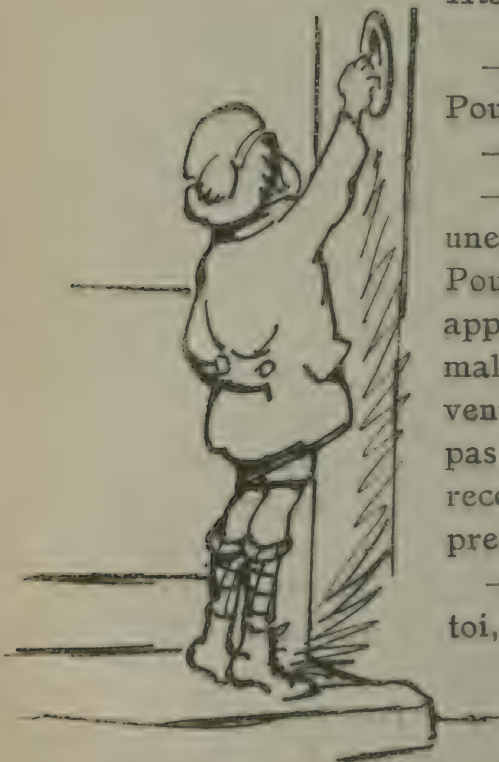
« T'avais la gueule sympathique ; maintenant, tu vaux plus un clou, et bientôt tu seras le dernier des salauds, un mufle qui ne sait rien faire et qu'en a une veine de vendre ses navets à des tas de gourdes qui savent pas quoi faire de leur pognon.

« Ah ! si tu ne sortais qu'avec un vieux foulard et un veston d'une autre couleur, sans brosser ton pardessus et tes croquenots pas cirés ! Si tu ne te rasais pas et que tu filoches le long des boutiques, le bord de ton galure rabattu sur les yeux ! Si, quand tu rencontres un copain, au lieu de lui dire : « Je viens de toucher quarante balles », tu lui glissais : « Dis donc, t'as pas dix ronds ? j'te les rendrai », ah ! alors, il irait partout disant : « J'ai rencontré Machin ; c'est triste : un si bon fieu !... Avec les trucs qu'il fait ! et qui sont bien, hein ? qui sont bien, il peut pas se débrouiller ;

c'est la mouïse ! » Et tout le monde répéterait : « Croyez-vous, ce pauvre Machin, un garçon de talent, et travailleur ! il est forcé d'emprunter pour boulotter à la cantine !... Croyez-vous ! » Tandis que...

— Vieille noix ! dit Bernard, tu me feras toujours rigoler... et ça fait deux tramways que je loupe.

* * *



Histoires de Gosses.

— Bonjour, m'sieu Poulbot.

— Bonjour.

— J'viens vous faire une petite visite, m'sieu Poulbot. Comme on a appris que vous étiez malade et que je suis venu jeudi que vous étiez pas là, maman m'a bien recommandé de venir prendre de vos nouvelles.

— Entre !... grouille-toi, tu me fais rester dans le courant d'air.

— Et pis vot' chaleur se débine.

I chauffe bien, votre poêle... Chez nous, on n'en a pas un comme ça ; il est dur à allumer, le nôtre, mais ma grand'mère sait bien en venir à bout. Elle met du papier, elle met de la braise, et pis après du charbon de bois, et quand ça brûle elle met le tout-venant. Elle rate jamais, à part les jours qu'i tombe de la neige, pas'que ça rabat. Le vot', i marche bien.

— Oui, i marche ; et toi ? qu'est-ce que tu fais?... Pas à l'école aujourd'hui ?

— A l'école... j'irai l'été. C'est pas l'moment d'aller attraper du mal. Vous parlez ! j'ai vu la sortie, l'aut' fois ; y en a presque pus qui y vont. Sur quarante qu'on était dans la classe, i n'en reste juste seize, et encore y a six nouveaux !... Quand même, moi, avec mon métier, c'est trop dur de se lever le matin. Quand j'y allais, j'arrivais toujours quand la porte est fermée... et si on sonne, la concierge aime pas ça... Moi j'aime mieux travailler ; aussi moman m'avait dit de vous dire, qu'après que j'avais joué vot' pièce au théâtre des Batignolles, j'étais rentré à l'Opéra-Comique ; mais comme ils ont changé les directeurs qu'y avait avant, ils m'ont balancé. C'est celui qui m'avait pris qu'a pas voulu me garder et pourtant moman dit bien que j'ai la voix juste, même plus juste que celui qui m'a remplacé et qui renifle tout le temps. Alors moman m'disait que vous qui êtes bien placé, si

vous connaissiez l'père Carré que vous m'donniez un mot de recommandation... pas'que là, j'ai des camarades, et j'aime bien travailler avec eux, surtout que dans la loge on s'amuse...

— Oui, eh bien, quand j'aurai un drame à l'Opéra-Comique, je te le ferai chanter. C'est promis.

— Et combien que j'gagnerai ?

— Combien qu'tu gagneras? Eh bien, tu t'arrangeras avec le père Carré.

— Pas'que vous savez, si j'ai pas soixante-dix ou quatre-vingts francs par mois, moman marchera pas. V'là qu'on sonne ! j'vous quitte, m'sieu Poulbot.

— Au revoir.

— I fait froid dehors !

— Tu parles, s'i fait froid ! Au revoir !

— M'sieu Poulbot, j'oubliais de vous dire : y a ma sœur qui vous souhaite le bonjour.

— Merci, tu lui diras moi aussi, je ne me rappelais plus que t'avais une sœur.

— Vous vous rappelez pas ! que vous l'embrassiez!... Vous savez bien, celle qu'était en maillot et qui faisait l'enfant qui pleure dans les bras de sa mère.

* * *

La Cafarde.

J'ai une balançoire dans mon jardin, mais, comme j'ai peur que ça casse, je défends que l'on



monte deux ensemble. On a le droit de se balancer chacun son tour et en comptant vingt coups de suite. Mais il y a souvent de la triche, et c'est motif à disputes et à scènes de jalousie.

Ils viennent se plaindre et moucharder aujourd'hui. Jules n'a pas voulu pousser et Germaine m'a dit :

— V'savez, m'sieu, si vous continuez à recevoir Julot chez vous, faudra pas vous épater si un jour vous avez des poux.

Et elle grattait dans sa tignasse, à deux mains.

* * *

A l'Ambulance.

Le môme Bouboule, couché dans le ruisseau, va être un blessé. Pour dire, il aura eu la tête esquintée par une marmite. Dranem et Titi sont les brancardiers.

— Portez-moi cet homme-là à l'hôpital, leur dit le grand Coco qui vient de se nommer capitaine, et attention à pas me l'fiche par terre, il est déjà assez amoché.

— J'vas y faire son pansement, répond Titi.

A genoux, il se penche vers le pauvre blessé et lui colle sur le museau son mouchoir qu'il a tiré de sa poche. Bouboule murmure :

— Il est tout mouillé, ton tire-jus !

— Non, c'est parce que je suis enrhumé du cerveau, dit Titi.

Il empoigne les jambes, Dranem prend les bras, et le capitaine commande :

— En avant, marche ! Cavalez, qu'il aille pas claquer en route.

Mais le poste de secours, heureusement pour les fesses du môme, qui rabotent les pavés, n'est pas loin.

Du plus haut qu'on a pu la ficeler après le bec de gaz, une toile à matelas rayée et rapiécée pend et s'évase jusqu'au trottoir. Une croix d'andrinople sur un chiffon blanc flotte au sommet de la tente. Au-dessous, sur un papier : « Hôpital de campagne, n° 1 ».

Les infirmières portent le voile et le tablier blanc, et des croix rouges un peu partout.

Elles sont trois. Il y a la fille de Mme Azaïs, la crémière, qu'on appelle *Quart-de-Brie* à cause de son nez, Madeleine Pouchet et sa sœur Isabelle. C'est Quart-de-Brie la surveillante. Pendant que la grande sauterelle de Madeleine donne un coup de balai devant la porte de l'hôpital avec le coin de son tablier, à l'intérieur, sur le bitume, Isabelle dessine le lit avec un morceau de craie. C'est bien installé. Sur une petite caisse, les instruments du chirurgien et la pharmacie sont rangés : un tire-bouchon pour l'opération très difficile du trépan ; sur un plumier

qui renferme des petits cailloux, on a écrit *Aspirine* ; un litre, de la ouate et des boîtes d'allumettes, une boîte à petits pois avec un bout de tuyau en caoutchouc, une moitié de salière et un manche de cuiller à café. Y en a pour de l'argent !

— V'là un blessé qu'on vous amène, dit Dranem. Oùsqu'il est, le major ?

C'est la surveillante qui répond :

— Vous avez pas de chance, messieurs, monsieur le major n'est pas là. Sa mère vient justement de l'appeler pour faire des commissions, mais, en attendant qu'il se ramène, ces dames vont vous coucher votre malade... Quelle maudite guerre, n'est-ce pas ? messieurs ? Voulez-vous vous rafraîchir ? Un petit coup de pinard, c'est pas mauvais pour la gorge.

Du contenu du litre elle emplit deux petits pots de pommade.

Les brancardiers trinquent.

— C'est qu'il était lourd, c'tte tomate-là ! Regardez-le se palacer sur son plumard.

Par terre, Bouboule est allongé sur le dos. Muet, il regarde ces demoiselles qui ferment la tente « pour que le soleil, disent-elles, lui fasse pas mal aux yeux ».

— A chacune un bonsoir, et à la revoyure !

Dranem et Titi s'en vont, mais ils n'ont pas tourné les talons qu'un remue-ménage se produit dans l'hôpital : cris et bousculade. A quatre pattes,

Bouboule, la figure rouge et les yeux ronds, passe sous la toile. Vite debout, il court.

— Non, mais, tu t'débines ? dit Dranem. Pourquoi qu'tu t'débines ?

— Pas'que.

— Pas'que quoi ? fait Titi.

— Ben, les quilles,... les quilles (il est rouge à éclater), elles veulent toujours vous regarder le ventre.

Très affairées, les infirmières, sans avoir l'air de rien, ramassent le matériel du docteur qui a roulé par terre et regardent, navrées, la moitié de salière qui est cassée en deux.

LE MOME PAQUET

A mon ami Janoli,
en souvenir du domino, chez Manière.

Il doit être grand, maintenant.

Quand nous nous sommes connus, il avait cinq ans, six peut-être : il demeurait rue Caulaincourt, au bas de la rue des Saules, et, en voisin, il venait souvent me voir. Nous étions bons amis, mais ça n'a pas duré : un jour il s'est fâché, fâché pour de bon, et c'est lui qui avait raison.

Je le revois prendre la porte et filer par l'escalier sans même se retourner... J'y pense souvent ; et lui, a-t-il oublié? Mais il a dû me pardonner,

Mon vieux Marcel, je ne voulais pas être méchant, quand je t'ai fait cette mauvaise blague, mais je n'aurais pas dû, moi, te causer, à toi, de la peine. Je ne l'ai compris qu'après.

Il m'appelait : « Poulbot mon père », et sa façon de me parler, ses yeux de bon petit môme qui laissait ma main caresser sa tête ronde aux

cheveux courts, montraient que j'avais toute sa confiance, toute son amitié.

Il était sage comme une image, mais plus bavard. Il m'en contait, des histoires !

— Sais-tu, me disait-il, un jour que, rue Caulaincourt, on avait éventré le trottoir pour poser l'électricité, sais-tu ? les ouvriers, si ils creusaient profond, qu'est-ce qu'ils trouveraient ?

— Ils trouveraient de la terre, du sable, des pierres.

— Mais non, j'te dis profond.

— De l'eau, du feu.

— Non, mon vieux ; si ils creuseraient profond, profond, ils tomberaient dans le ciel, pas'que en dessous de la terre, c'est encore le ciel.

Brave Marcel ! Moi aussi, quand j'étais petit, je savais qu'en faisant un grand trou, on trouvait les petits Chinois.

Je lui disais :

— C'est à l'école que tu as appris ça ?

— Non, je l'sais, répondait-il.

Et quand il avait dit « je l'sais », il était inutile d'essayer de lui prouver le contraire.

Un dimanche des Rameaux, il a voulu du buis pour rapporter à sa mère.

— Chez nous, papa est pas calotin, mais moman all' l'est.

— Et toi ?

— Oh ! moi, j'sais bien qu'il y a un bon Dieu.

La preuve, tiens! le bon Dieu, il est assis à côté de toi, il lève la main comme ça,... deux doigts.... et tu tombes.

— Parbleu, s'il me pousse.

— Non, non, il te touche même pas... Il fait comme ça,... tu tombes.

. . . .

Ce n'est pas le bon Dieu qui nous a fait fâcher pour toujours. Voici la raison de notre brouille. Marcel, ce jour-là, assis dans un porte-carton, me regardait peinturlurer. Des amis étaient venus me dire un petit bonjour, et maintenant continuaient une grave discussion sur le droit d'auteur aux artistes, quand je dis à Marcel :

— Je te parie que tu ne sais pas marcher, les yeux fermés, sans mettre les mains en avant, et t'arrêter avant d'arriver au mur.

Vite debout, il ferme les yeux et, les mains derrière le dos, il s'avance bravement.

Alors, c'est là que j'eus tort : le bout de son nez rencontra le pinceau que je lui tendais traîtreusement.

Pauvre môme Paquet! J'entends encore l'éclat de rire de mes trois camarades, aussi bêtes que moi, et je n'oublierai jamais tes yeux, grands ouverts, noirs, tournés vers eux, puis de mon côté.

Mais tu partis si vite, j'étais si surpris moi-même de ce que je venais de faire, que j'étais

encore étonné de ma sottise quand tu as claqué la porte de la rue.

Reviens me voir. Aimes-tu encore la grenadine avec de l'eau de Seltz ? Tu sais, de l'eau « qui vous cavale dans le ventre » ? Comme avant, si tu veux, quand le garçon ne regarde pas, tu boiras à même le siphon, jusqu'à ce qu'il éternue.

POULBOT

Samedi 11 Janvier 1913 Prix 1 N° 4

Le Bouchon

Publié sous le haut Patronage
de l'Association Fraternelle des Anciens Joueurs de
Billard en bois

ad Tél: Chonhou Pa



Le billard à palets, qu'on jouait dans les jardins de deux petits cafés, fut longtemps le jeu préféré des artistes montmartrois. Séparés en deux clans adverses, ils avaient chacun leur journal : le Bouchon, *que faisait Poulbot, et* la Chaudière, *que rédigeait H.-P. Gassier.*

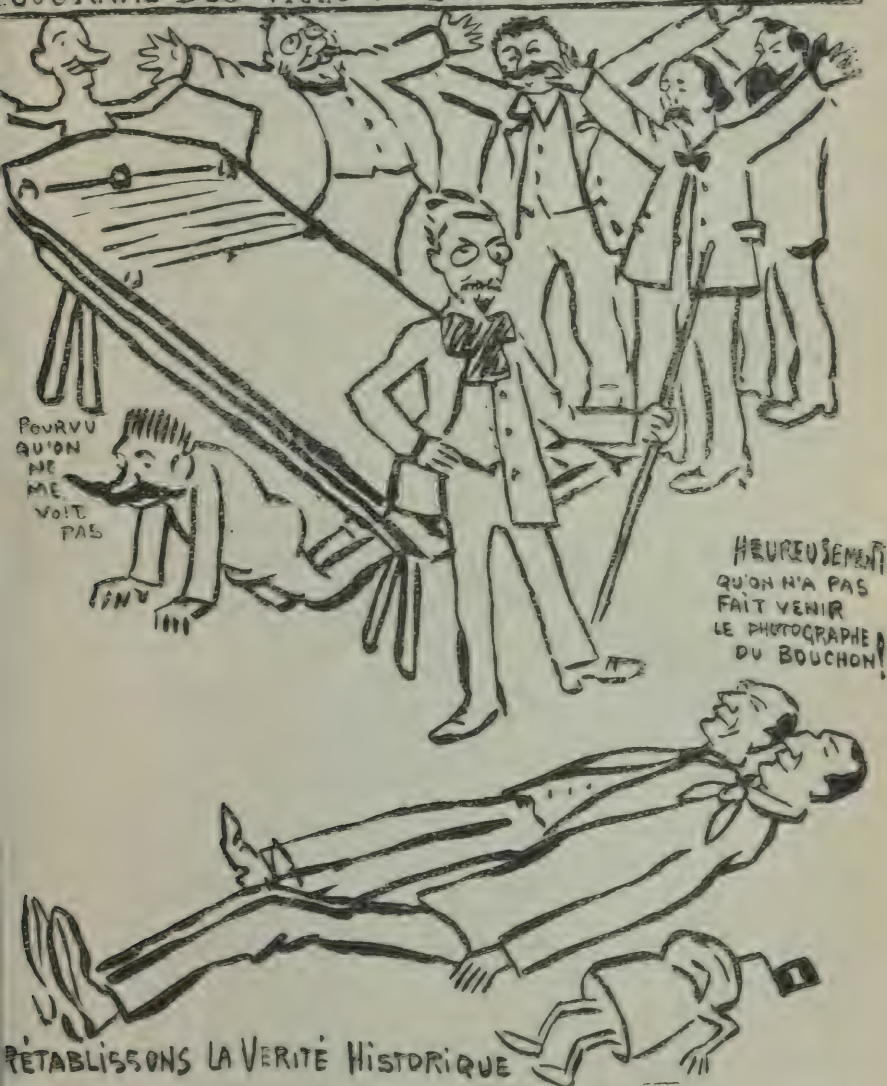
Dans ce dessin, Poulbot montrait H.-P. Gassier battu à plates coutures.

2e année N° 2
1 fr. le N°

MARDI 14 Janvier 1913
Tel : 508-36

LA CHAUDIÈRE

JOURNAL DES VRAIS JOUEURS DE BILLARD EN BOIS



Mais, dans son journal, H.-P. Gassier se défendait et rendait trait pour trait. Dans ce numéro, il s'est représenté triomphant, toisant les corps écrasés des deux vaincus : F. Poulbot et son frère.



La dernière chaumière de la Butte

Eau-forte d'Eugène Delâtre.

LA BUTTE SECRÈTE

Par André SALMON



ANDRÉ SALMON

Dessin de Gallo.

LA BUTTE SECRÈTE

Je ne sais plus rien des raisons qui décidèrent de mon installation à Montmartre. Avant trente ans, un artiste, un poète n'entreprend rien sans raisons. C'est pour cela que le bourgeois haï se fait une idée si fausse de la vie d'artiste. Seulement, il peut arriver que nos raisons soient mauvaises.

Quelle nécessité pour moi d'habiter Montmartre dont les traditions m'étaient peu sympathiques, alors qu'habitant de la rue Saint-Jacques (Villon), puis de la rue des Feuillantines (Hugo !), puis du Panthéon, ou presque (de plus en plus Hugo !), j'avais depuis longtemps mon couvert mis chez M. Vernin, restaurateur-liquoriste à l'enseigne des Arts, rue Cavalotti, jouxte l'Hippodrome ?

Vieil habitué de la ligne Clichy-Odéon, je me faisais un peu l'effet de ces employés de chemin de fer qui n'ont aucun motif impérieux de se loger plutôt dans les parages de la gare Saint-Lazare que sur un quai du Havre.

La Sagesse des nations nous enseigne que deux déménagements valent un incendie. César préfère un bel incendie : le kaiser, trop pratique, combine l'incendie et le déménagement. Les poètes déménagent toujours après une sorte d'incendie : un incendie où la part du feu fut belle : tout un pan de vie noircie qui s'écroule sur les collections fragiles de la mignonne étagère. Un déménagement de poète a tout le pathétique d'un départ pour l'exil, d'où qu'il s'en vienne et où qu'il aille.

Un déménageur ivre, fils sauvage d'une Butte encore agreste, me vantait les grâces, la beauté et la renommée de sa sœur, belle blonde que je devais bien connaître. Je l'entendais à peine, et, si je ne me laissais pas trop entièrement accabler par la prescience d'années funestes, c'était pour revivre, en cet avril de 1907, mes premières sensations, ma première découverte de Montmartre.

Oh ! si lointaines!...

Alors j'étais un tout petit garçon triste, affligé du don d'enregistrer les sons, les formes, les plus maigres apparences pour toujours, sans doute.

Un soir de fête laïque et populaire, sur une autre Butte, je vis chez mon grand-père, homme public, philanthrope barbu et organisateur de la fête : Louise Michel, Blondin, le héros de la

traversée des chutes du Niagara sur fil de fer, et Aristide Bruant parmi d'autres célébrités. Je ne m'y trompai pas. Ce fut Aristide Bruant, et non point Blondin ou Louise Michel, qui représenta pour moi — quelle horrible précocité ! — Montmartre, tel qu'il commençait d'apparaître aux Parisiens.

J'avais encore, dans l'atelier de mon père, entendu l'aquafortiste Lerat, dont son cadet M. Lucien Descaves et moi sommes à peu près seuls à vanter quelquefois le talent, chanter, non sans s'être excusé auprès des dames :

Un soir, sans maire et sans témoins,
Nous nous épousions dans les foins
A Montmertre!

C'était Montmartre !

Lorsqu'on m'y conduisit, un an plus tard, au chevet de bonne-maman malade, j'eus le sentiment d'un voyage au pays mystérieux.

Nul carrosse de sacre, nulle citrouille changée en voiture de gala ne valurent jamais le vieux fiacre aux roues gémissantes qui nous mena de la rive gauche, ma vraie patrie, au versant nord de la Butte. Une main mystérieuse ne se lassait pas de coller les merveilles d'une imagerie fabuleuse sur les vitres embuées, tandis que la guimbarde gravissait, en gémissant, la RUE DES MARTYRS ! Jusqu'aux claquements du fouet qui

nourrissaient mon délire d'enfant poète : on flagellait des prophètes obstinés, des vierges pleurant des larmes de diamant, Jésus, dont on ne m'avait pas appris à adorer la divinité.

Tout cela pour découvrir, à la nuit tombée, la *rue Eugène-Sue.*

Naguère, on m'avait enlevé des mains *les Mystères de Paris.* Pourquoi donc m'avait-on appris à lire ?

De lépreuses bâtisses et la maison neuve de bonne-maman, plus triste que les autres étant privée de la lumière des boutiques, presque toutes des boutiques de mastroquets.

Enfant soigné, protégé et volontairement reclus, je n'avais jamais contemplé un tel peuple d'enfants qui semblaient tous abandonnés ; de femmes en cheveux plus pauvrement mises que la bonne ; d'hommes las et mécontents d'être las. Une vieille — je la peindrais de chic si je savais peindre ! — se querellait avec un boulanger gras.

Les pauvres ! La misère !

M'étais-je trompé ? N'était-ce pas Louise Michel qui eût dû me représenter le vrai Montmartre ?

Ma précocité n'était point telle que je pusse imaginer que ce pût être Blondin, le héros de la traversée des chutes du Niagara sur fil de fer.

Plus tard, écolier émancipé, je vis, à travers une de ces incomparables brumes parisiennes,

le cortège de la *Vachalcade.* M. Henri Pille, ou l'un de ses élèves, était mis en officier d'ordonnance de l'Empereur, mais avec une barbe en pointe et portant binocle. Le char des Pierrots, de Willette, me parut d'une insoutenable indigence.

Je ne devais plus jamais aimer, désirer, le Montmartre dont rêvèrent encore quelques jeunes hommes de ma génération.

C'est en 1903 seulement que je découvris « notre Montmartre », à minuit, dans l'atelier de Picasso chez qui me mena Manolo. Vous connaissez le sculpteur Manuel Hugué ; mais ce nom de ses pères c'est une idée de marchand. Nous ne connaissons que Manolo.

M. Picasso fit taire ses chiens, puis il alluma une bougie. Et nous fûmes au pays bleu. Dans le bleu qui est la couleur du désespoir. C'était un soir de lune. Picasso était habillé de toile bleue et l'atelier de planches de la place Ravignan (aujourd'hui place Émile-Goudeau) se peuplait de monstres bleus, de nains bleus, de mendiants bleus, de mères sans lait offrant à des enfants bleus le lait des prières que l'on traduit en malédictions. Sans le savoir nous commencions d'inventer la critique nouvelle, et bien malin sera le critique qui saura, le premier, échapper tout à fait au jargon : ce fut l'*Époque bleue.*

Les disciples sont tous gens ridicules. Ils attendirent que le maître en fût à l'*Époque rose* pour se pendre, dégringoler du toit, se faire vagabonds, sombrer enfin dans le bleu. (*Voir les faits-divers du temps* : 1908-1909.)

Je revins, de jour, heurter au seuil de la cabane de trappeur de la place Ravignan. Un visiteur y avait frappé avant moi. Je sus qu'il serait mon ami. Nous dîmes ensemble, très gens du monde :

— Monsieur Max Jacob, sans doute ?

— Monsieur André Salmon ?

Les maquereaux argentins n'avaient pas encore passé la ligne. M. Mac Orlan jouait du clairon là où se dressent à présent les majestueuses façades de l'avenue Junot. Les indigènes au-dessous de vingt ans ignoraient jusqu'au nom de M. Georges Courteline. Ce Montmartre-là pouvait être le nôtre. Il le fut. Pourtant j'attendis bien des mois encore avant de demander à la municipalité mes lettres de grande naturalisation.

* * *

J'ai longtemps habité la bâtisse synthétique, enclose dans le vieux cimetière Saint-Vincent. Ce n'est pas un logis artiste ; on lisait sur son pignon, avant la guerre : *Association Ouvrière.*

J'ai beaucoup rêvé sur ces mots. Le jardin qu'est le cimetière est l'un des plus jolis du monde et, bien sûr, le plus beau de Paris. Il y a une boîte aux lettres à la porte du cimetière et je jure qu'aucun vilain goût de la farce macabre ne me possédait si l'envie tenace, renouvelée, me prenait d'y glisser une longue et pieuse, réconfortante, jalouse peut-être, et fraternelle épître aux morts.

A midi, les ouvrières d'une imprimerie voisine et de petites voyoutes désœuvrées qu'on retrouvait le soir au *Lapin agile*, y venaient chiper des fleurs. Ce n'était pas profanation ; depuis bien des années la nature avait pris sa revanche sur la mort et l'on ne distinguait plus aucune fosse.

Au soir tombé, le vieux gardien, gendarme des macchabées, faisait la chasse aux chats, armé d'une carabine automatique qu'il nommait son Monte-Cristo.

J'ai beaucoup écrit de vers, rue Saint-Vincent, les fenêtres de ma plus belle chambre ouvertes sur le cimetière : toute la première partie du *Calumet*. Une pièce très courte peint assez bien la rue Saint-Vincent et ma vie solitaire de la rue Saint-Vincent, telles que je les pouvais apercevoir avec des yeux aussi purs alors que ceux des petites filles perdues piquant dans leurs cheveux les roses des tombeaux :

Le jour doré s'accroche à l'aile
D'un moulin qui ne tourne plus,
Et l'on sent bouillonner le zèle
De Paris, moi je suis perclus.

Voici, beautés d'apothéoses,
Merveilles du soleil levant,
Traînés par une jument rose,
Des choux bleus et des coucous blancs.

La fontaine laborieuse
Redit, inutile leçon,
Une chanson d'esclave heureuse
Au ruisseau libre et vagabond.

On ouvre et l'on ferme des portes
Et des mains lèvent des miroirs
Lourds de lumière, que m'importe
Si je suis parfumé de soir?

La lune a bu toutes mes larmes;
Partageant mon vin, des filous
M'ont laissé caresser leurs armes.
Ma nuit fut belle. Couchons-nous.

Ceci fut écrit à cinq heures du matin, au printemps de 1908. Dix ans!... Et c'est tellement plus ancien que le voyage tragique rue Eugène-Sue, en mil huit cent... je ne sais plus quoi!

On aurait tort de voir dans le dernier quatrain une allusion aux « filous » du cru. Un bandit montmartrois, sans que je

puisse jamais bien expliquer son geste, se saigna au-dessus du coude, avec son lingue, pour me prouver qu'il était mon ami. Ce me fit l'effet d'un zèle grossier. J'avais eu, et j'avais encore bien mieux chez mes Tendres Canailles de la Buci. Je ne fus jamais qu'un faux Montmartrois et bien que je me plus beaucoup dans mon logis du cimetière Saint-Vincent, il m'apparaissait que j'avais fait une mauvaise affaire, que j'avais manqué de sagesse, que j'avais été dupe, si, par exemple, je songeais à mon bon frère Max Jacob travaillant assis à sa table de bois blanc devant un maigre feu de coke, dans sa mansarde du boulevard Barbès, à l'étage des bonnes, des garçons épiciers et du fils de la concierge, au cœur d'une aride république bourgeoise.

* * *

Lorsque j'emménageai, mon ami le déménageur ivre eut une souleur singulière. Le pauvre diable crut avoir perdu des meubles.

Plaisante erreur !

C'est l'appartement qui était trop vaste !

Quatre pièces, une entrée et une cuisine, la jouissance du jardin et une fenêtre sur le cimetière fou, sur un petit royaume des morts de féerie, pour 450 francs !... Allez donc trouver ça maintenant ! comme dit le commun.

Je suppléai aisément au manque de meubles.

La chambre d'apparat fut assez parée du riche tapis de Boukkara rapporté — au prix de quelles difficultés ! — de mon voyage à la foire de Nijni-Novgorod.

On s'asseyait en rond autour pour boire le thé bouillant ou bien quand cette brune aux jambes glacées, et dont j'oublie le nom, nous y tirait les cartes.

Mon propriétaire m'avait aussi confié en dépôt cinq ou six vastes horloges francs-comtoises qui n'étaient point d'accord. Quel tumulte à minuit... sur la paix du cimetière !

Souvent aussi, le revolver parlait, pas loin. Mais ça ne dérangeait plus personne ; pas moi à coup sûr, ni la jolie voisine qui faisait sa toilette à des heures étranges, toute nue, et la fenêtre ouverte, flambeaux allumés.

Si l'on menait chez moi trop grand tapage, ma propriétaire, Mme Lamette, me faisait honte (*sic*) et me citait comme le modèle des locataires, pour que je m'en inspire, mon voisin M. Stello, qui chantait dans un caveau du boulevard Rochechouart, et ne faisait certes pas en un an, avec Mme Stella, la moitié du bruit qu'on pouvait mener chez moi en un soir, avec M. Picasso, peintre ; M. Max Jacob, poète et sage professionnel ; M. Maurice Princet, actuaire ; M. Marcel Ollin, tragédien — cher mort ! — M. Ponscarme,

athlète et médecin ; M. Vaillant — notre Jacques — peintre de paysages, et toi, mon Guillaume ! et d'autres. Seules, les demoiselles étaient maintenues dans l'observance des vertus de leur sexe qui sont : le silence et la résignation. Nous n'étions pas féministes, mais nous ne les laissions manquer de rien.

Aujourd'hui, les maquereaux même sont féministes. Parbleu !

* * *

N'est-ce que parce que nous étions las de chanter :

Ça m'embêt' d'aller chez Vernin !
Mais il faut y aller tout d'même,
Parce qu'on y prend des verr's nains
Et des fromages à la crème.

ou bien parce que, vraiment, ça nous embêtait d'aller chez Vernin, que nous changeâmes de restaurant ? M. Azon eut notre clientèle, et celle de nos amis, et nous appelâmes à notre table des errantes bien chaussées qui nous semblaient mal nourries. Bien chaussées, bien coiffées aussi. Nous haïssions les créatures méritantes.

Si l'on accourait pour entendre et voir M. Max Jacob dans ses imitations de Mme Lamette faisant honte à M. Salmon, l'ad-

mirable artiste qu'était Marcel Ollin introduisit jusque dans le répertoire, à l'Odéon, au Théâtre de la Nature, une imitation de Mme Azon pleurant, humiliée par les injustes reproches de ces messieurs.

MM. Jean-Louis Vaudoyer et Émile Henriot ne sauront jamais à quels prodiges d'imagination il faut atteindre pour ne pas payer ses dettes de bouche ! Il y a sans doute là l'origine des meilleures farces classiques.

Tout de même, je dus transiger avec Mme Lamette et la famille Azon. La rue Saint-Vincent fut abandonnée pour la maison de bois de la place Ravignan.

Charmante image de la vie, cette maison en décor !

Une péniche aménagée pour la descente d'un fleuve fabuleux, tenant à la fois du Messchacébée de M. de Chateaubriand et du Mississipi de nos amis les peintres américains, et de la Seine aussi, et du Rhin encore, à cause des poètes allemands à qui la péniche fut fatale. L'un se pendit sur la dunette, l'autre coula à pic. Les journaux écrivirent qu'il tomba du toit dans la cave.

La maison donnait aussi beaucoup à songer au décor des *Deux Orphelines*.

Pour garder ses trésors, M. Picasso nourrissait deux chiens énormes lourdement enchaînés.

Ça faisait, dans la nuit, une excellente imitation d'âmes en peine.

Moi je n'avais qu'un chat, Zamir.

A des clous pendaient des tableaux ; sur des rayons, des livres se serraient de telle sorte que c'était les livres qui semblaient des écoliers.

Un ami un peu robuste, M. Braque, le peintre, entre autres, ou un peu vif, M. Jacques Vaillant, autre peintre, par exemple, voulait-il me donner en passant un signe d'amitié, le poing cordial dont était heurtée la si mince cloison suffisait à précipiter sur le sol toiles et bouquins.

Il ne nous restait plus alors, à Zamir et à moi, qu'à nous réfugier sur le toit, ou chez M. Picasso, ou chez M. Azon, ou chez M. Max Jacob, à dix pas.

* * *

C'est en ce temps que nous assistâmes à la naissance du cubisme. Tout ce qu'on a écrit là-dessus, hormis ce qu'ont pu écrire les témoins : MM. Guillaume Apollinaire, Max Jacob, Maurice Raynal et moi-même, est faux.

Peu à peu, on s'est convaincu que le cubisme n'était pas d'importation allemande.

Une anecdote le prouverait mieux qu'aucun autre texte.

Trois Allemands, dont le collectionneur Uhde, le poète Frantz Essel et quelque uhlan en dispo-

nibilité, firent l'ascension de Montmartre pour s'initier aux mystères du cubisme aux fins d'en faire profiter sans délai la Plus Grande Allemagne. Au *Lapin agile*, les trois pèlerins demandèrent leur chemin. Mais ils ne dépassèrent pas la rue Saint-Rustique.

Quelle explication orageuse, dans l'odeur de quel vin, fit que les revolvers partirent tout seuls?... En l'air, il est vrai.

Donc, en 1907, il y eut la guerre à Montmartre. L'ennemi fut repoussé. Ce fut notre Victoire de la Butte, mais nous n'en parlâmes à personne, donnant ainsi l'exemple d'une discrétion qu'il eût été bien doux de voir imitée dans la suite.

Nous eûmes aussi la guerre civile.

Dans un bar de la rue Caulaincourt se réunissaient quelques membres de Sociétés de tir, membres honoraires, cela va sans dire, ou d'anciens rengagés constitués en Amicale. Rue des Abbesses, un petit peuple de philosophes pauvrement vêtus, enclins au chambardement intégral, donnait sa clientèle à un bar du même modèle. Chaque bar avait son orgue mécanique.

Qui de nous inventa de faire jouer inlassablement l'*Internationale* chez les patriotes et *Sambre-et-Meuse* chez les citoyens du monde? Je ne sais plus; je me souviens seulement que c'est M. Pierre Mac Orlan qui, la semaine que ce fut notre folie, mit les deux sous dans l'appa-

reil, parce qu'alors il n'avait pas encore d'opinions politiques ou simplement parce que la semaine avait été littérairement bonne.

Un auditeur exaspéré nous lança un couteau ouvert qui se ficha dans le mur.

A quoi bon traduire de lourds bouquins britanniques pour y chercher de belles histoires de tavernes ?

Rue Berthe, un inconnu nous tira dessus, parce que, je le dis avec force et conviction, nous n'étions décidément pas dans le ton de Montmartre, le Montmartre de 1886, à quoi notre meurtrier maladroit demeurait obstinément fidèle.

J'en ai connu un, de ce Montmartre-là. Je l'aimai, je le respectai bien plus que les anciens du *Chat noir* devenus de grands bonshommes en jaquette, ou le bon Mévisto aîné, ou l'impérial Aristide Bruant. On l'appelait M. Jules.

Il avait la mine d'un comptable depuis toujours dégoûté de son grand livre. Sa moustache n'évoquait rien de mieux que l'éponge que passe sur le zinc souillé de libations contradictoires le bras diligent du liquoriste.

Bon poète, bon chanteur, bon pianiste, M. Jules s'accompagnait lui-même, au piano de Frédéric. Il n'avait qu'une chanson, parce qu'il n'en pouvait raisonnablement composer d'autres,

et il y avait tant de misérables et pourtant lumineuses vies enfermées dans ses vers! Vies étroites qu'élargissent les lumières de l'alcool. Je ne sais qu'un refrain de la chanson :

Si vous n'avez jamais cassé de la vaisselle,
Non, non, non, non, non, non! Vous n'avez pas aimé!...

Là-dessus entrait Mme Jules, son cabas à la main : une ancienne belle blonde; et il fallait voir M. Jules filer au commandement!

* * *

De la rive gauche j'avais amené — idéalement, en moi — de beaux personnages singuliers : tendres canailles et monstres choisis, et mes plus vieux amis les moujiks, et des fifres allemands déserteurs, et des maquerelles d'Amsterdam mères de matelots, et des fées d'Ecosse traquées par la police, réfugiées au lupanar où les filles en chemise tendre leur faisaient la charité. Je pus décemment présenter ce monde chéri aux monstres bleus de la douleur de M. Picasso, et à ses baigneuses roses, ses ondines de corail. A Montmartre, je les emmenai tous au Cirque Médrano. Les clowns saluèrent leur entrée. Une de mes princesses russes y devint écuyère de plateau et le vieux tchinownick fut s'abrutir d'anisette *del Mono* au bar secret

des danseuses espagnoles, rue des Martyrs.

On vint de loin pour voir ça. L'École Fantaisiste était fondée. Un ou deux drames vulgaires joués par des brutes de second plan l'illustrèrent.

L'une avait la hantise du mouchard.

Un soir, au cabaret des *Assassins*, un petit poète de quinze ans, apprenti débauché, coiffé d'un chapeau pointu, avec une lavallière longue comme une barbe, si joli, si frais, si pur, si saintement illettré, découvrit un Racine sur le piano.

Rien de tel encore ne l'avait ébloui. Preuve de goût.

L'enfant copia le *Songe d'Athalie*.

La brute assassine, dont l'âme, et je le vais prouver incontinent, était aussi pure que la sienne, ne vit rien qu'un MOUCHARD PRENANT DES NOTES.

C'est le bois qui alimentait la cheminée du cabaret. Hélas !

Vlan!... la bûche appliquée sur la nuque assommait le poète enfant saignant sur le Racine cartonné de vingt-neuf sous.

Il faut avoir vu ça, et l'avoir trouvé merveilleux, pour pénétrer certaine littérature qu'estiment encore confuse de bons esprits trop circonscrits.

* * *

Un artiste de ce temps-là résolut, pour son anniversaire, d'offrir un grand dîner.

Le soir marqué vint. L'artiste ne possédait pas un rouge liard.

Il conduisit alors, un à un, chacun de ses invités chez un voisin différent et l'y mit à table, après les présentations d'usage. Ce fut un beau banquet disséminé.

Après le repas, invités et voisins se retrouvèrent dans l'atelier de l'amphitryon et personne ne s'aperçut que, seul, il n'avait pas dîné.

* * *

J'eus pitié d'elle. Ses cris, ses pleurs, ses supplications emplissaient le vaisseau de bois de la rue Ravignan et descendaient me fouiller le cœur, à fond de cale.

— Ouvre!... Ouvre-moi!... Je t'en prie!... Méchant!... C'est ta Zizi!... Ouvre! ouou... vre!

Il ouvrit, pour lui flanquer une calotte, et referma la porte.

Il était avec l'autre.

Je crus devoir la recueillir. Ses larmes me touchaient. Mais un jour que je voulus être délicat, une femme malheureuse m'avait fait une

réputation de jobard. Par dignité, par sot respect humain, j'abusai, je violai, au moins les lois de l'hospitalité.

Des jours passèrent et une voix, d'un timbre plus grave :

— Ouvre !... Ouvre-moi !... Je...

C'était l'autre !

Alors, Zizi murmura à travers ses cheveux et dans les toiles :

— C'est vrai que c'est excitant !...

Mon voisin aimait à le proclamer :

— Elle ne prenait même pas une revanche en disant cela.

* * *

Les chaînes des chiens de M. Picasso promenaient des fantômes à travers la maison où j'avais vu le poète boche tomber du toit dans un puits de quinze mètres, une lampe à la main et sans incendier la maison de bois. J'écrivais des vers, tard dans la soirée, en écoutant mon voisin M. Pozzi chanter une romance napolitaine et M. Agero, le sculpteur, gratter sa guitare espagnole; il y avait aussi le phonographe de mon voisin l'humoriste et, dans la cour, les harangues sociales de Gégène, ouvrier tailleur, et les cris de la voisine donnant le fouet à sa fille, et les cris de la fille, et les terribles rentrées de l'homme-sandwich, toujours ivre, venant terro-

riser son père, M. Sorieul, locataire d'un atelier d'artiste sur l'huis duquel il avait apposé une de ces plaques bleues et blanches que les maraîchers fichent sur leurs tas de choux :

SORIEUL
cultivateur.

Et, presque chaque soir, l'Aventure entrait chez moi sans frapper : en robe de soie sous une mante déchirée ; en guenilles courtes sous un manteau de reine ; en dompteuse, en acrobate, en bohémienne, en femme savante, en Ève vêtue de ses cheveux, en pêcheuse d'anguilles, sous les plus ravissants accoutrements.

C'est pourquoi nul ne s'étonna que mon successeur eût à remplacer les livres et les tableaux aux murs par une riche collection de corsages et de jupes à paillettes, assez pompeux, mais, là, lamentables à voir, car ces choses ne sont faites que pour flamber aux feux des lumières froides.

Lui dormait sur un matelas, au centre de l'atelier. On ne sait pas s'il dormait seul.

J'avais triomphalement passé hardes et meubles à la barbe de mes créanciers.

Un orphelin de six ans et une orpheline de quatre ans, deux petits marchands de journaux bien connus de tout le quartier, entrèrent qui tirèrent mon successeur de son somme :

— Qu'est-ce que c'est ?...

Alors, l'orphelin de six ans zozota :

— On vient pour empêcher le Monsieur de partir !

N'étaient-ils, ces orphelins, rien que des créanciers ? Faut-il regretter qu'ils soient venus trop tard ?...

Il est des soirs où j'imagine ne plus jamais pouvoir ouïr de si belles histoires que celles que tu me contais, René Dalize, mort en héros, la tête écrasée, à la ferme de Cogne-le-Vent, les histoires que tu me contais dans mon logis de la rue Saint-Vincent, les coudes sur la nappe tachée d'un joli beaujolais, la fenêtre grande ouverte aspirant les parfums du cimetière regagné par les fleurs à la Mort.

Les cimetières alors ne nous attristaient pas. La Mort depuis a pris sa revanche. Et tu disais, René le voyageur, de si belles histoires de la Chine, des Iles et de Montmartre aussi, celui que nous avions inventé !

ANDRÉ SALMON



La Maison de Berlioz

Dessin de Ch. Genty.

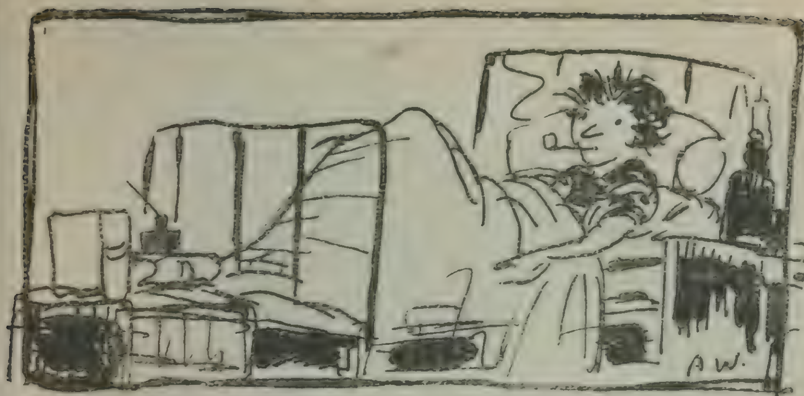
CRIQUETTE

Par André WARNOD



ANDRÉ WARNOD

Par lui-même.



CRIQUETTE

I

La pluie doucement coulait le long des vitres, une branche fleurie secouée par le vent se balançait sous l'ondée, et le poète Pierre Marschal, dans son lit-cage, fumait sa pipe en terre, bercé par le bruit de l'eau dégoulinant en cascade. Il habitait à Montmartre, dans une étrange maison construite tout de guingois au fond d'un jardin en friche ; sa chambre dallée de carreaux rouges était très grande et le paraissait plus encore, car aucun meuble ne l'encombrait. En plus du lit en fer où le poète rêvait, blotti dans ses couvertures, il n'y avait que quelques vieilles caisses, une chaise en paille peinte en vert qui avait jadis occupé une place honorable à la terrasse d'un café, et un petit poêle en fonte ; à côté de ce poêle était un tas de cendres laissé là depuis

l'hiver précédent parce que le maître du logis prétendait que c'était en quelque sorte un meuble de plus.

La pluie tombait, le poète rêvait; mais ses préoccupations n'étaient pas d'un ordre très élevé. Il venait de constater que son unique pantalon était déchiré, et cet accident prenait par ses conséquences les proportions d'un désastre, Pierre devant aller, décemment vêtu, déjeuner chez un ami pour y rencontrer un éditeur susceptible de lui confier quelque travail fastidieux, mais honnêtement rétribué. La pipe en terre s'éteignit faute de tabac. Pierre se leva, sa résolution était prise. Il enfila sa pauvre culotte et jeta sur ses épaules une ample pèlerine. Il n'essayait pas de prétendre que cette pèlerine eût un air romantique, et il ne lui donnait pas le nom de cape; il pensait simplement que c'était un vêtement agréable à porter les jours de pluie; un manteau imperméable de coupe bourgeoise aurait bien mieux fait son affaire.



Des gouttes d'eau brillaient sur les branches couvertes de petites feuilles vertes et sur les lilas à peine éclos. Pierre Marschal traversa le jardin de sa maison et entra chez son ami Charboin

pour lui emprunter un pantalon, afin de pouvoir honnêtement descendre à Paris.

II

Une caisse lui servant de table, et une autre de chaise, Pierre s'installa le plus confortablement qu'il put, alluma sa pipe et se mit au travail. L'éditeur qu'il avait vu la veille l'avait chargé d'une besogne assez compliquée : il s'agissait d'annoter un recueil de poèmes du moyen âge à l'aide de trois gros livres bourrés de documents qu'il lui avait confiés. Le poète regardait ces gros livres avec tendresse ; il pensait qu'aux jours de grande détresse son brocanteur ordinaire lui en donnerait un bon prix. Mais pourquoi envisager l'avenir sous un jour aussi triste ; il était riche, il avait, à titre d'avance, touché deux louis, et la fumée que lançait sa pipe en terre avait de glorieuses allures de panache blanc.

Il travailla toute la journée et, vers le soir, s'en alla au cabaret du *Lapin agile*, qui est, rue des Saules, un refuge accueillant pour les gens de la Butte ne sachant où traîner leur nonchalance. Dans un coin de la grande salle, une petite femme pleurait. Tandis que Pierre buvait debout au comptoir, près de la porte, un verre de cidre des Arménats, la mère Berthe expliquait :

— Cette pauvre Criquette! elle n'a pas de chance. Elle était avec René. elle habitait chez lui, et puis, ce matin, il l'a mise à la porte. Parait qu'il a une autre femme : alors cette pauvre môme ne savait plus où coucher. Heureusement



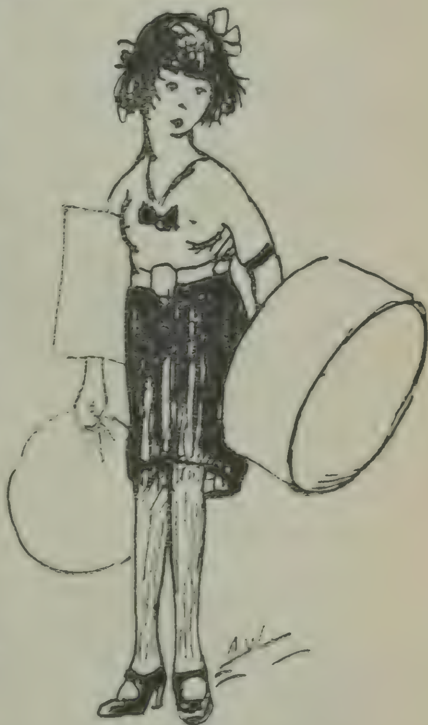
Nénette veut bien la prendre chez elle en attendant, seulement il y a ses robes.

Elle s'interrompit et, s'adressant à Pierre :

— Après tout, tu pourrais peut-être les prendre chez toi, ses affaires. Tu as de la place, ça ne te gênerait pas beaucoup.

Pierre, galamment, se chargea d'un ballot qui

devait contenir du linge. Criquette suivait, pleurant toujours ; elle avait dans une main un carton à chapeaux, un gros paquet dans l'autre et, sous le bras, un beau calendrier orné d'un chromo représentant une dame en rose qui souriait. C'est tout ce qu'elle possédait.



Le carton, le ballot et le calendrier une fois rangés dans un coin de la chambre, elle paraissait encore aussi vide et aussi peu meublée.

— Bonsoir, monsieur, je vous remercie bien, dit Criquette en se tamponnant les yeux avant de s'en aller.

Pierre pensait :

« Elle sera gentille, cette petite, quand elle ne pleurera plus. »

III

Pierre était rentré très tard la veille. Il avait bu et chanté jusqu'à la fermeture du dernier café, il ne marchait plus très droit en montant

la rue, et sa clef s'était entêtée longtemps à ne pas vouloir entrer dans le trou de la serrure. Sans même allumer sa bougie, il s'était jeté sur son lit et s'était endormi d'un seul coup. Quand il ouvrit les yeux, il crut encore rêver et, dressé sur son séant, regardait autour de lui, tout effaré. Il ne reconnaissait plus sa chambre. Le sol était soigneusement balayé, ses caisses correctement alignées, le fourneau brillait astiqué à neuf, et près de lui il n'y avait plus de tas de cendres. Mais ce n'est pas tout. Le soleil, qui entrait gaiement par les vitres bien lavées, dansait sur le mur blanc, et ce mur semblait pavoisé comme un jour de 14 juillet. Pierre ne rêvait pas, mais alors quelles étaient ces étoffes de toutes les couleurs flottant comme des oriflammes? Pendus à des clous plantés tout exprès, il y avait un corsage rose près d'une blouse de toile bleue ; une jupe marron mettait sa note sombre près d'une soie vert-pomme toute brodée d'or et qui devait être un costume de bal des Quat'z-arts. Toute la garde-robe de Criquette était étalée et, sur la chaise, trois chemises toutes blanches et un pantalon garni de faveurs cerise semblaient de grosses pâquerettes épanouies.

Pierre restait tout interdit :

— Mais elle devient très encombrante, cette petite. En voilà un sans-gêne!

Il était furieux, mais il s'arrêta, plus ému qu'il

ne le pensait. Près de ses papiers et de ses gros bouquins, piquée dans une bouteille pleine d'eau, une branche de lilas offrait la fraîcheur de ses petites fleurs violettes et mauves.



Il avait tout d'abord pensé que, dans un logis si clair et si propre, il allait pouvoir travailler bien mieux qu'auparavant. Mais il eut beau feuilleter ses gros bouquins, relire les dernières pages de son manuscrit, il n'arrivait pas à se mettre en train. La branche de lilas lui envoyait en pleine figure des bouffées parfumées et le corsage rose semblait le narguer. Le soleil jouait parmi les broderies du péplum vert. Il imagina une petite femme aux cheveux noirs bondissant, vêtue de cette loque, dans le tumulte du bal, comme une bacchante ivre. Sur la chaise, les chemises, dans leur blancheur, se gonflaient, molles et gracieuses, comme des colombes amoureuses... Le poète Pierre Marschal se souvint qu'il était poète et, sur une feuille blanche, en place des notes écrites en latin, des mots précieux se groupèrent en sonnet.

Cette intimité féminine qui l'entourait le

troublait et le tracassait. Il pensait à Criquette : il lui semblait être chez elle, tout en étant chez lui, et il ne la connaissait pas ; cette situation lui paraissait déconcertante.

Sans être laid, il n'était pas beau ; une certaine gaucherie dans son allure et dans toute sa personne faisait que les femmes, du premier coup, le considéraient comme un bon copain, et très rarement comme un amoureux. Il n'avait pas, comme la plupart des autres rapins, un je ne sais quoi qui faisait tomber soumises dans ses bras les folles petites filles de la Butte. Il n'avait jamais eu beaucoup d'aventures sentimentales, et les trésors de tendresse dont son cœur débordait s'éparpillaient au hasard, sans profit pour personne.

Cependant les jours passaient, toujours pareils. Sa fantaisie, lasse de vagabonder, se tenait tranquille, et le travail de l'éditeur avançait ; mais Criquette n'était jamais revenue. Le lilas se fanait, les robes et les corsages pendaient à leurs clous, tristes comme des drapeaux en berne, et Pierre n'osait presque plus sortir de chez lui, tant il craignait qu'elle ne vînt pendant qu'il ne serait pas là. Sans savoir pourquoi, il l'attendait.

Et voilà qu'un jour, en ouvrant sa porte, il entendit pousser un petit cri. Criquette, au milieu de la chambre, en chemise, changeait de robe.

Il devint tout rouge, s'excusa, referma la porte, et resta sur le palier.

— Ça y est, vous pouvez venir.

Il entra. Elle laçait ses bottines. Son amie Nénette regardait par la fenêtre. Il avait préparé de belles phrases, mais il n'en dit aucune. Quand elle fut prête, ils sortirent tous les trois ; il les quitta au bout de la rue et rentra chez lui.

Sa chambre lui paraissait transformée. Le bouquet de violettes qu'elle portait à son corsage était resté sur la chaise, et les corsages pendus au mur semblaient les pavillons balancés flottant à la poupe des grands navires qui, dans les ports, versent à ceux qui restent sur les quais le désir de s'en aller.

IV

L'événement, pendant tout un jour, passionna la Butte. Nénette, en plein *Lapin,* avait giflé Criquette, à la suite de quoi elles s'étaient prises aux cheveux et s'étaient battues comme des chiffonnières. Personne ne savait très bien la raison de la querelle, chacune d'elles racontant l'histoire d'une façon différente, mais aussi invraisemblable. Il devenait impossible de comprendre, en fin de compte, s'il s'agissait d'un chapeau ou d'un amant. Quoi qu'il en soit, les deux petites amies étaient brouillées à mort et, pourtant, Dieu sait si elles s'aimaient ! Elles ne se quittaient pas

d'une minute; Criquette mettait les corsages de Nénette et, les jours de pluie, on rencontrait Nénette vêtue d'un imperméable qui appartenait à Criquette. Les amours les plus belles ne durent qu'un temps.

Le plus clair de l'histoire était que Criquette



ne savait de nouveau plus où aller coucher. Au *Lapin agile* elle affectait de prendre des allures dégagées, répétant qu'elle n'était pas embarrassée, qu'elle était assez grande pour se débrouiller sans l'aide de personne. Si elle était restée si longtemps chez Nénette, c'était uniquement pour lui faire plaisir. Cependant, à la fin de la soirée, sa superbe tomba tout d'un coup. Dans une heure, le cabaret serait fermé et elle reste-

rait toute seule plantée au beau milieu de la rue des Saules, sous la pluie qui commençait à tomber.

C'est alors que Pierre arriva. Il n'avait pas revu Criquette depuis le jour où il l'avait trouvée chez lui en train de changer de robe ; mais déjà il connaissait toute l'histoire. Il hésita longtemps, enfin il proposa assez gauchement :

— Si vous vouliez... C'est grand, chez moi ; on pourrait peut-être s'arranger...

Elle ne répondit rien, il continua :

— Oui, je vous céderais le lit ; moi, avec mes caisses, j'arriverais bien à me fabriquer une couchette, je serais très bien.

— Vous êtes bien gentil, je vous remercie... Seulement,... il faudrait me promettre...

Il devint tout rouge.

— Mais je pense bien !... Qu'est-ce que vous avez pu croire? Je vous fais cette proposition-là en ami, en bon copain.

— Vous êtes un chic type. J'accepte,... mais en copain !

— En copain.

V

Ce fut un ménage tendre et joli. Naturellement, la combinaison des vieilles caisses transformées en couchette n'avait pas duré plus de deux

jours. Le lit était bien étroit, mais il était assez grand pour deux, en se serrant. Pierre vivait un beau rêve. et n'avait pas assez de toute sa journée



pour savourer son bonheur. Il passait des heures entières à regarder sa petite maîtresse trotter par la chambre. Ses pieds étaient nus dans de minuscules pantoufles rouges et le péplum des Quat'z-arts lui servait de peignoir. Avec une activité de fourmi laborieuse, elle balayait, elle frottait, elle astiquait, elle lavait son linge dans une cuvette, et le faisait sécher sur une ficelle tendue d'un mur à l'autre. Le lit était fait tous les jours, et même elle arrivait à faire la cuisine sur le petit poêle qui n'y comprenait plus rien. C'était une

parfaite maîtresse de maison, et les voisins avaient très tort de se scandaliser quand ils la rencontraient dans l'escalier à peu près nue dans son péplum vert ; elle n'y mettait aucune malice et demeurait persuadée d'agir en bonne bourgeoise.

Elle n'était pas si loin de la vérité qu'il pouvait le paraître tout d'abord. Tout est convention, et ces petits amoureux suivaient bien mieux les règles de l'honnêteté que les ménages d'ouvriers et de boutiquiers retirés des affaires qui occupaient les autres étages de la maison.

VI

Les jours cependant suivaient les jours, paisibles et toujours pareils. Rien ne venait troubler le calme et l'harmonie de la vie candide qu'ils menaient. L'existence paraissait à Pierre semblable à un bol de lait tiède et sucré, et cette douceur, après tous les tracas de sa vie tourmentée, lui semblait admirable.

Il était comme un gentilhomme de fortune embarqué malgré lui et qui enfin fait escale dans un bon port après avoir été ballotté par les mers et les océans, des pôles aux tropiques.

— Ah ! qu'on est bien chez soi ! s'écriait-il à tout propos !

Il ne pensait pas qu'il pût exister de bonheur

plus grand que le sien. Les souvenirs de sa vie passée devenaient comme des fantoches grotesques et lamentables. Que de temps niaisement perdu au *Lapin agile* en compagnie de tristes compagnons traînant leur vie manquée et le remords des choses qu'ils auraient pu faire! Que d'affreuses nuits solitaires passées dans le grand bar de la rue des Abbesses, tout seul et tracassé par le cafard, tandis qu'aux tables voisines de jeunes souteneurs en casquette jouaient à la manille infatigablement!

Mais ce temps-là était bien passé. A présent tout était neuf, beau, solide, il avait un but dans la vie. Lequel? il n'en savait rien, bien au juste, mais il se sentait moins perdu, moins secoué par tous les vents. Sa maison lui plaisait depuis que Criquette y vivait, et cette petite bonne femme, tombée chez lui par hasard, devenait le centre de toute son existence.

Il travaillait, l'éditeur lui avait confié d'autres besognes et même lui avait promis de montrer ses poèmes à quelqu'un qui s'intéressait aux jeunes artistes.

Il se laissait vivre, heureux et confiant, et nonchalamment savourait son bonheur en égoïste. Tout à la joie que lui donnait sa petite maîtresse, il ne se préoccupait pas de savoir ce qu'elle pensait; il la considérait un peu comme un bel oiseau des îles arrivant d'on ne sait où: mais il

ne se demandait pas si sa nouvelle cage lui plaisait. Il aimait Criquette, il pensait qu'elle l'aimait aussi. Que lui importaient, après tout, les ficelles qui faisaient mouvoir ce drôle de petit



pantin; il n'était pas de ces gens qui veulent à tout prix savoir ce qu'il y a dans la tête des poupées.

Quelquefois Criquette, assise près de la fenêtre, regardait très loin, bien plus loin que les

arbres qui bordaient le jardin, plus loin encore que le dôme blanc du Sacré-Cœur qui dressait sa silhouette massive, là-bas, dans le ciel.

— A quoi penses-tu ?

Elle sursautait, retombée tout d'un coup dans la réalité. Il y avait encore dans ses yeux le reflet des choses merveilleuses qu'elle venait de voir.

— Tu ne veux pas me dire à quoi tu pensais ?

Elle le regardait bien en face : son regard était dur et froid, les petites fenêtres ouvertes sur son âme étaient refermées.

— Mais non, je ne pensais à rien. Et puis, dépêchons-nous. J'ai encore à m'habiller ; tu sais bien que nous devons aller dîner chez les Charboin.

VII

Cette fois, c'était sûr. Ce serait la fortune et la gloire, et l'Académie peut-être au bout. Pourquoi s'arrêter en chemin ? Son éditeur venait de lui annoncer la grande nouvelle : l'amateur auquel il avait montré les vers du poète en était enthousiasmé et faisait les frais d'une plaquette.

Pierre courait en remontant à Montmartre ; il dansait en marchant, tant il était content. Quel

homme de goût que cet amateur, quel bon ami que cet éditeur? Et Criquette! Après tout, il lui devait beaucoup. Sans elle, sans la paix qu'elle avait apportée dans sa vie, aurait-il pu travailler sérieusement, aurait-il pu seulement mettre en ordres ses poèmes, leur donner une forme définitive ?

Il monta la rue Ravignan d'une traite, reprit haleine place Jean-Baptiste-Clément, et descendit comme une trombe la rue des Saules et la rue de l'Abreuvoir.

Tout essouflé, il monta son escalier, ouvrit la porte et resta stupéfait... Criquette était partie; d'elle, il ne restait plus rien. Les murs blancs étaient nus, les robes et les corsages avaient disparu, le beau calendrier lui-même n'était plus là. Tout ce qui venait de Criquette s'en était allé avec elle; il ne restait plus dans la grande chambre que le lit-cage, les vieilles caisses, et la chaise de paille peinte en vert; tout était redevenu comme avant que commençât cette belle aventure. La chambre paraissait encore plus vide et plus grande, parce que, près du poêle, il n'y avait même plus le tas de cendres...

Des cendres, n'en tombait-il pas suffisamment dans le cœur du pauvre garçon qui restait là, stupide, planté au milieu de son logis silencieux, sans comprendre encore toute l'étendue

de son malheur, et qui, machinalement, tirait désespérément sur le tuyau de sa pipe éteinte?

André Warnod





Eau-forte d'Eugène Delâtre.

TABLE DES MATIÈRES

G. de Pawlowski.	Montmartre..............	9
Francis Carco.....	Barbarin... qui buvait....	45
Maurice Dekobra.	La girl aux mains fines...	65
Georges Delaw....	Trois histoires de là-haut.	97
Roland Dorgelès.	La boutique à Socrate.. .	121
Jeanne Landre....	Le Vœu.................	147
Pierre Mac Orlan.	Histoires montmartroises.	165
Poulbot...........	Montmartre, petit village.	185
André Salmon.....	La Butte secrète.........	217
André Warnod....	Criquette	241

5908-19. — Corbeil. — Imprimerie Crété.

COLLECTION LITTÉRAIRE DES
ROMANS FANTAISISTES

DÉJA PARUS DANS CETTE COLLECTION :

L'HOMME VERDATRE, par H. AVELOT. *Illustrations de l'Auteur.*

MARTIN BURNEY, boueux, boxeur et marchand d'oiseaux, par O. HENRY. Mis en français par MAURICE BEERBLOCK. Dessins de GUS BOFA.

LE CORSAIRE GALANT, par DORSENNE et BOISYVON.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

LE FILS DES TROIS MOUSQUETAIRES, par CAMI.

LE CABARET DE LA BELLE FEMME, par ROLAND DORGELÈS.

LES AVENTURES DE TOM JOË, par GABRIEL DE LAUTREC.

LA COMTESSE TATOUÉE, par H. AVELOT.

LES LETTRES DE FEU, par ROBERT DIEUDONNÉ.

LES TROIS DUELS DE CANTEFIGUE, par RODOLPHE BRINGER.

Etc., Etc.

Un volume chaque mois.
LE VOLUME : **2 FR. 50** NET

